



Ludovic de BEAUVOIR

**VOYAGE
AUTOUR DU MONDE**

LA CHINE

Voyage autour du monde... La Chine

à partir de pages extraites de :

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Australie-Java-Siam-Canton-Pékin-Yeddo-San Francisco

par Ludovic de BEAUVOIR (1846-1929)

Plon, Paris, 3 tomes 1867-1872.

Extrait présenté : Chine. Tome 2, pages 348-448. Tome 3, pages 5-146.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2012

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

- I. — Hong-Kong. Chinoises et palanquins — Prisonniers à queue coupée. — Un dîner chez Hang-Fa-Loh-Chung. — Création et progrès du comptoir de Hong-Kong. — Le turf anglo-chinois.
- II. — Macao. Les rivages des pirates. — Aspect portugais de Macao. — Théâtre. — La grotte de Camoëns. — Visite aux « Barracons », bureau de la traite des coulies chinois. — Splendeur passée et difficultés actuelles de la colonie. — Arrivée de nuit dans la ville flottante de Canton.
- III. — Canton. Monts-de-piété. — Serpent tentateur. — Le village des vieillards et le village des morts. — Sept enfants exposés. — Hue de l'Éternelle Pureté. — Pagode des tortures. — Bienfaits des missionnaires. — Cortège du vice-roi. — Première impression sur la Chine.
- IV. — Chang-Haï. Débarquement à Chang-Haï. — Arrêté sur la chasse. — Restaurants variés. — La plaine couverte de cercueils. — Les jésuites à Zi-Ka-Waï. — Récits de la guerre contre les rebelles.
- V. — Tien-Tsin. Débâcle des glaces du Pe-Tchi-Li et du Peï-Ho. — Bonne rencontre à Tche-Fou. — Notre navire s'échoue sur la barre du Peï-Ho. — Les forts de Ta-Kou. — La pagode des traités. — Une revue de cavalerie tartare.
- VI. — Pékin. Route de Tien-Tsin à Pékin par terre. — Les murs grandioses de la capitale. — Aspect des rues, des palais et des ruines. — Les cerfs-volants. — Le champ des exécutions. — Le pont des Mendiants. — Les légations. — Service des douanes maritimes impériales chinoises dirigées par M. Hart. — Quelques chiffres sur le commerce de la Chine avec le reste du monde.
- VII. — La grande muraille. Les caravanes des Mongols. — L'avenue des colosses de granit. — Les treize tombeaux des empereurs Mings. — Passe de Nang-Kao. — Aspect majestueux de la grande muraille. — Une alerte. — Les ruines du Palais d'Été. — Séjour à Pékin.
- VIII. — Les idées novatrices du prince Kong. Mémoires présentés à l'empereur par le prince Kong et les ministres. — Extraits d'un rapport de M. Hart au gouvernement chinois. — Un déjeuner chez le régent de la Chine. — Nous descendons le Peï-Ho en barque. — Le mandarin Tchong-Hao. — Le fong-chouï. — Les sœurs de saint Vincent de Paul à Tien-Tsin.

AVANT-PROPOS

@

J'étais là, telle chose m'advint.
La Fontaine.

Si je puis espérer la bienveillance du lecteur pour le journal de mon voyage autour du monde, c'est en lui disant que j'avais vingt ans, depuis huit jours seulement, quand je faisais voile pour l'Australie, et qu'après avoir, sur un parcours de seize mille neuf cents lieues, visité tant de contrées du globe comme en un magnifique panorama, je viens affronter à vingt-deux ans les périls de la publicité.

C'était uniquement pour mes parents que j'avais pensé écrire mon journal : il était la consolation promise à ceux que je quittais. J'y ai consigné tout ce que j'ai vu et appris pendant mon long voyage ; je devrais plutôt dire que j'y ai consacré le peu de temps que me laissaient, pour écrire, les accidents variés d'une vie agitée et toute remplie. Chaque soir, après les fatigues du jour, je jetais bien vite mes notes sur le papier, et chaque malle qui partait pour l'Europe apportait aux miens le trop court récit de mes mouvements.

Lorsque je contemplais devant moi cet espace infini où je ne devais pas les voir, ou bien quand je regardais en arrière vers les parages où je les savais attristés de mon absence, c'était une heure d'encouragement et de force nouvelle, de délices et d'aspirations élevées, que celle où je traçais pour eux le journal de tous les instants de ma vie jeune, active, folle et enthousiaste, ou mélancolique, calme et sérieuse.

Mais puis-je espérer que ces lignes écrites à la hâte, tantôt sur la table vacillante d'un navire ballotté par la mer, tantôt sur mes genoux à la fin d'une journée de chasse, ou dans quelque hutte de cannibale, inspireront à ceux qui les liront une pâle impression des joies sincères, des émotions vives et des souvenirs délicieux de mon voyage ?

Voyage autour du monde... La Chine

Ces souvenirs de chaque heure, tels qu'ils se présentaient à moi, sous la Ligne ou près du pôle Sud, je les ai laissés dans leur ensemble, quelquefois confus et sans transitions, ce qui est le propre du journal ; et j'ai retranché seulement tout ce qui, m'étant personnel, ne pouvait intéresser que ma famille. — Je viens simplement, et avec la timidité, mais aussi avec toute l'ardeur de la jeunesse, raconter ce qui m'a frappé dans la succession des grandes images, des faits curieux, des aventures, des dangers peut-être, de longues navigations et de pays lointains.

Que l'on me pardonne donc ce que peut avoir de monotone le récit, même abrégé, d'une première traversée de trois mois, et que l'on excuse des ardeurs trop folles dans les chasses émouvantes des plaines sans fin de l'Australie ou de la jungle brûlante de Java ; que l'on veuille bien me permettre aussi d'effleurer, en passant, quelques sujets sérieux, tels que les constitutions des colonies australiennes et les statistiques commerciales de l'Extrême Orient, puis de rire de bon cœur dans les harems des sultans javanais, devant le peloton des amazones du roi de Siam, et au déjeuner que je fis à Pékin avec le régent de la Chine !

Si j'ai pu, dans un voyage rapide, embrasser tant de choses diverses, je n'ai en cela aucun mérite ; je le dois à des circonstances exceptionnelles : car dans ces lointaines et dangereuses pérégrinations, je ne volais pas de mes propres ailes. J'avais l'honneur d'accompagner un jeune prince qui, depuis ma plus tendre enfance, voulait bien m'appeler son ami ; qui, lui, avait déjà bien couru les mers comme élève, puis comme enseigne dans la marine des États-Unis d'Amérique, où il avait conquis ses grades par de solides et brillantes études, et qui, après six ans de service à la mer, voulait faire pour son instruction le tour du globe.

Dans les premiers mois de l'année 1866, trois jeunes princes de la maison d'Orléans partaient d'Europe, pour exercer dans de lointains voyages leur intelligence et leur activité, qu'ils ne pouvaient, par le fait de leur exil, consacrer au service de leur pays : — le duc d'Alençon,

Voyage autour du monde... La Chine

lieutenant de l'armée espagnole, dans la glorieuse expédition des Philippines, commandait l'artillerie et faisait si vaillamment ses premières armes ; — le prince de Condé allait aux Indes et en Australie... où la mort, hélas ! l'arrêta à l'entrée d'une carrière qui promettait d'être si belle ; — le duc de Penthièvre, fils du prince de Joinville, entreprenait le tour du monde !

C'est ce dernier que j'avais le bonheur de suivre : il fut partout reçu et fêté par des hommes de cœur qui lui faisaient, avec une prévenance et une somptuosité inouïes, les honneurs de leur patrie adoptive. Si j'ai pu glaner quelques épis dans une moisson que j'aurais dû rapporter si abondante, j'ai à cœur de placer ici, avant tout, l'expression la plus vive de ma reconnaissance pour ceux qui nous ont accueillis avec la plus cordiale hospitalité.

Je dois aussi cet hommage à nos amis d'outre-mer, en mémoire d'un de nous qui n'est plus !... Car les beaux souvenirs de notre voyage tant rêvé ont été mêlés des plus cruelles douleurs, et un voile de deuil devait couvrir pour nous, au retour, le brillant passé qui avait réalisé toutes nos espérances du départ : — il devait m'être réservé le triste devoir de rapporter en France le cercueil de M. Fauvel, lieutenant de vaisseau, cet homme d'un cœur si attachant, si élevé, et d'une science si solide, qui n'avait point quitté le prince depuis sept ans, — que nous aimions comme un second père, — et qui, après avoir partagé toutes nos émotions comme tous nos périls dans un voyage dont il était l'âme, succombait, vingt jours avant de toucher l'Europe, aux fièvres pestilentielles des marécages tropicaux.

Maintenant que le lecteur nous connaît tous trois, qu'il voit presque un enfant pour narrateur et le tour du monde à faire, je lui demande son indulgence pour un simple *Journal de voyage*.

Sandricourt, décembre 1868.

I

HONG-KONG

@

Chinoises et palanquins — Prisonniers à queue coupée. — Un dîner chez Hang-Fa-Loh-Chung. — Création et progrès du comptoir de Hong-Kong. — Le turf anglo-chinois.

8 février 1867.

En mer, à bord du Behar, en vue des rivages de la Chine.

p2.348 Il y a neuf jours que nous avons dit adieu, — avec un vif plaisir, — à l'îlot resserré de Singapour. Le quai de la Compagnie péninsulaire et orientale est assez éloigné de la ville même, et New-Harbour ressemble plus à une anse riante de Tahiti qu'à un dépôt de charbon où les malles viennent s'approvisionner. Plusieurs centaines de huttes faites de bambou et de feuilles abritent une tribu de « Klings » ; une soixantaine d'enfants nus, montés sur des pirogues longues de trois pieds, sont les derniers indigènes des pays tropicaux que nous devons voir avant ceux du Mexique et de la Nouvelle-Grenade. Ces petits moricauds amphibies tournent avec une étonnante agilité autour du navire, et dès que les passagers jettent un « cent » dans la mer, ils plongent, se disputent la pièce de cuivre au fond de l'eau, et p2.349 reviennent en grappe à la surface, enlacés comme des algues marines. Souvent, grâce à leurs évolutions de marsouins, leur primitive pirogue se remplit d'eau ; mais, nageant avec les pieds seulement, ils ont un talent extraordinaire pour la secouer, la débarrasser de l'eau envahissante, et pour y sauter sans faire chavirer cette coquille de noix.

Mais à mesure que nous avançons vers le nord, notre gros *Behar*, vapeur de 1.600 tonnes, de 250 chevaux et de 179 hommes d'équipage, commence à éprouver de terribles secousses. Il n'y a plus véritablement le charme du voyage nautique dans ces restaurants malles-poste où les passagers ne sont que des consommateurs, et il devient impossible de s'intéresser à la route et de se considérer comme autre chose qu'un colis vivant. La mer, qui chaque jour est devenue

Voyage autour du monde... La Chine

plus grosse, nous fait passer des heures cruelles : elle est creuse, courte et irrégulière : la machine donne toutes ses forces, et par moments nous n'avancons que de trois milles à l'heure : nous dépassons nos mâts de perroquet ; nous stoppons par instants, volontairement et involontairement, quand l'hélice, élevée hors de l'eau par le tangage, y rentre avec une telle violence que le choc la paralyse. Bref, la mer de Chine nous salue d'un coup de vent terrible, qui, sans compter certains moments de danger véritable, fait craquer dans toutes ses parties notre ^{p2.350} coque lourde et maladroite, et nous porte en dehors de notre route, à droite, presque sous le vent des Philippines.

Les rafales ont confiné un grand nombre de passagers dans leurs cabines, et le pont tout entier nous a été laissé en compagnie d'un équipage très pittoresque. Il n'y a de vrais matelots de gros temps que les vieux loups de mer écossais, quartiers-mâîtres rigides. Mais les chétifs Bengalis, vêtus de blanc, les Malais, grimpeurs en général, mais bien mous au coup de vent ; les nègres d'ébène de Zanzibar, à la barbe et à la tignasse du roux le plus ardent, manquent de force et grelottent. Le pittoresque de cette Babel maritime mis à part, il ne nous reste que la lecture de toutes les « Aurora Floyd » et « Lady Auddley's Secrets » de la bibliothèque du capitaine.

Enfin, ce soir, passant en huit jours de route de 41° de chaleur à 7°, et goûtant fort peu ce brusque et malsain changement de température, nous voyons les falaises hong-konquoises ; nous entrons dans « Sulphur Canal », et dans les chenaux les plus resserrés et les plus dangereux. Après une périlleuse traversée, après des émotions de voiles et de vergues brisées, de machine convulsivement ébranlée, rien de joli et d'imposant à la fois comme d'arriver dans l'obscurité à une rade aussi calme que celle de Hong-Kong. De toutes parts des roches hardies, de hautes montagnes, encadrent un ^{p2.351} véritable lac d'abri contre les vents déchaînés ; sur leurs flancs sont échelonnées en amphithéâtre toutes les maisons brillamment éclairées des marchands anglais, qui, en vingt-cinq ans, ont déjà formé une grande ville. Des milliers de lumières se détachent sur ce fond grandiose, tandis que des

Voyage autour du monde... La Chine

centaines de jonques, dormant sur leurs ancres entre les hautes mâtures des clippers, balancent leurs lanternes bariolées, leurs dragons ailés, leurs transparents lumineux, et semblent s'incendier par des fusées, des pétards et des soleils tirés du sommet de leurs proéminents gaillards d'arrière. Nous arrivons, paraît-il, au milieu des réjouissances du premier de l'an chinois, et même les échos lointains nous apportent les éclats des fanfares et des grosses caisses qui animent un bal donné au palais du gouvernement. Hélas ! tous ces feux de paille ne nous réchauffent guère ; mais le spectacle de ce feu d'artifice multiple, sur la terre et sur l'onde, nous retient tard sur le pont. Si Bangkok est l'image asiatique de Venise, la ville de Hong-Kong, appliquée comme un rideau sur une pente rocheuse et escarpée, nous semble être la Gènes de l'extrême Orient.

9 février.

Au grand jour, les sampangs nous accostent : les matelots qui les montent sont de roses Chinoises, en large pantalon lustré, portant un baby ficelé sur leur dos par une écharpe. Ces ^{p2.352} gondolières, musclées en lutteurs, emportent vigoureusement les lourdes caisses d'opium, chacune du prix de quatre mille francs, qui font notre principale cargaison : s'animant d'un chant aigu et cadencé, elles les transbordent sur le vieux ponton « Fort-William » (receiving ship), d'où ce poison sera octroyé aux demandeurs. — Nous choisissons du doigt deux barques dans cette flottille, et huit dames du Céleste empire, entassant nos bagages, nous emmènent en ramant jusqu'au quai. Mais les barques n'ont pas de cale, et l'échafaudage de nos malles, plaçant le centre de gravité à plus d'un mètre et demi au-dessus de l'eau, échappe par miracle au premier chavirement. À terre, c'est à coups de poing qu'il nous faut défendre notre bien, tant les coulies se ruent sur nous en vociférant, et... *pro dolor* ! ils se battent si furieusement, que la caisse du chocolat et du biscuit destinée au voyage de Pékin tombe au fond de l'eau salée !

Voyage autour du monde... La Chine

Logés au palais du gouvernement, qui domine et la ville et la rade, nous avons sous les yeux le spectacle d'une tapageuse animation dans les rues. Les coulies chinois se heurtent et se disputent : les riches négociants du céleste empire y fourmillent, trottant dans leurs bottes de toile blanche et cachant leurs bras dans leurs casaquins bleu de ciel ;



Chinoise chrétienne de la classe riche, et à petits pieds, allant à la messe soutenue par sa servante.

leur queue, d'autant plus longue que le tiers est « en faux », traîne jusqu'à leurs mollets ; enfin, les ^{p2.353} femmes de la haute société, soutenues par deux servantes du peuple, mettent lentement l'un devant l'autre leurs classiques petits pieds torturés, dont les plus

Voyage autour du monde... La Chine

grands ont de huit à dix centimètres de long. Il paraît que, dès leur naissance, on leur foule le pouce en dedans, et que serrant à outrance par des bandelettes le pied meurtri, devenu ainsi un moignon informe, on ne cesse de le comprimer jusqu'à l'âge mûr. A leur démarche saccadée et pantelante, on les croirait des invalides à jambes de bois ; mais ces vieilles de vingt ans ont le teint sanguin, une coiffure abondante, mastiquée et enjolivée, et des vêtements lustrés, soignés et voyants. Avec leurs boucles d'oreilles de jade, leurs joues peintes de jus de betterave, leurs sourcils rejoignant la chevelure, leurs yeux en amande et leur manque absolu d'expression, elles ont l'air de poupées de cire colorées, et il semble qu'il suffirait de souffler un peu fort sur elles pour les faire tomber.

La mode des petits pieds a donné lieu à bien des commentaires : les savants graves disent que cet empêchement mis au voyage prouve l'amour des Chinoises pour le pays natal, car, « filles du sol », elles ne comprennent pas que les Européennes voyagent jusqu'à l'empire du Milieu. « Ces pays d'Europe sont donc bien misérables, disent-elles, puisqu'on en laisse partir les femmes ! »

Les historiens disent que c'est une protestation ^{p2.354} contre l'invasion des Tartares, ou bien une mode venue de la cour de Pékin. Une fille de l'empereur étant née avec des pieds nains, les dames du palais emboîtèrent le pas et ratatinèrent aussitôt leurs pieds. De la cour à la ville et à la campagne, la « fashion » gagna comme une épidémie, et cela devint le signe distinctif de l'aristocratie, l'impossibilité de la marche et du travail prouvant dès lors une richesse capable d'entretenir des servantes.

Mais, suivant les mauvaises langues, la femme chinoise étant quelque peu volage d'instinct, c'est un moyen assuré de la clouer au domicile conjugal ; sans quoi elle tombe immédiatement sur le nez, très juste punition d'une escapade. En fin de compte, je trouve que cette mode est disgracieuse, repoussante, cruelle et atroce à tous les points de vue.

Voyage autour du monde... La Chine

Comme ici les rues ressemblent à des montagnes russes, quand elles ne sont pas d'interminables escaliers, et souvent des échelles taillées dans le granit, les Européens ne les gravissent qu'en palanquin.



Nous escaladons en palanquin le pic de Victoria qui domine Hong-Kong.

À chaque instant on trouve une place de fiacres humains, et deux ou quatre coulies bien musclés, se relayant d'un commun accord, s'attellent pour un modique salaire. Quant à nous, portés tous trois de front au grand pas trotté, nous trouvons fort agréables l'élasticité de cette légère construction de bambou et la solidité des épaules des Chinois ; nous escaladons ainsi, dans les trois ^{p2.355} premières heures après notre débarquement, le pic le plus élevé de Hong-Kong, appelé « Victoria Peak » (1.825 pieds), d'où la vue s'étend sur l'archipel des îles environnantes, et, au loin, jusqu'à la grande mer. Mais quelles terres pelées et dénudées que ces premières côtes de la Chine ! Quel chaos de roches grisâtres et de montagnes désertes !

Voyage autour du monde... La Chine

Au retour, le gouverneur nous mène en promenade dans ses palanquins de gala, avec six porteurs en uniforme d'opéra pour chacun de nous. Ces palanquins sont aux palanquins « de place » ce que sont aux coucous les voitures officielles de la Ville de Paris. Nos porteurs, vêtus d'écarlate, ont les armes d'Angleterre peintes sur leurs chapeaux pointus, et nous avons une escorte de cipayes de l'Inde, armés jusqu'aux dents. Nous traversons le quartier des villas européennes, puis le fouillis des taudis chinois, et nous entrons dans la prison, édifice le plus remarquable de Hong-Kong, et, après les entrepôts, assurément le plus caractéristique. Car si cette colonie anglaise, érigée en Singapour de la rivière de Canton, réunit les plus riches négociants chinois, elle est par contre le refuge de tous les bandits qui échappent aux mandarins du céleste empire, et qui viennent ici tenter fortune. Tous les cent pas, il y a un cipaye, qui est chargé de frapper les malfaiteurs d'un coup de massue de bois de fer, appelée « Penang-lawyer » ^{p2.356} (législateur de l'île de Penang) : c'est le premier avertissement ; le second est une balle de carabine toujours armée. Après huit heures du soir, aucun Chinois n'a le droit de circuler sans une lanterne et un mot de passe signé par un Européen. Malgré cela, dès que la brune tombe, il paraît qu'il y a peu de villes aussi dangereuses, et l'on nous raconte les plus audacieux méfaits. Environ un millier d'indigènes que nous voyons dans l'enceinte de la prison nous le prouvent de reste. La première punition qu'ils subissent en franchissant le seuil de la geôle est la perte de leur queue : un vigoureux coup de ciseaux les déshonore pour toute leur existence. Les malheureux aimeraient mieux vingt ans de galères que cette opération capillaire, qui les précipite au plus vil étage de leur échelle sociale, et qui les force, une fois le temps de la prison passé, à aller se cacher loin des autres humains.

Tandis que nous parcourons les sonores couloirs, nous voyons ces nouveaux « chiens d'Alcibiade » pleurant leur queue coupée, honteux et abasourdis, se faufiler le long des murs. Puis nous passons devant le tribunal où l'autorité anglaise rend la justice en audience publique : mais, soudain, un groupe empressé fend l'auditoire et monte sur l'estrade. C'est un « policeman » malabar, tenant dans la main par leurs

Voyage autour du monde... La Chine

sept queues, comme une harde de chiens de meute, sept « Celestials » qu'il vient ^{p2.357} d'arrêter pendant qu'ils pillaient une maison des faubourgs. Ce coup d'œil original nous frappe vivement, et rien ne peut vous donner une idée des grimaces de ces perfides larrons, secoués vigoureusement par le poignet de l'officier de paix. Quelquefois la queue est entièrement fausse, et reste, paraît-il, entre les mains de la justice.



Les voleurs, menés au tribunal, étaient attachés par la queue, qui, malheureusement pour eux, n'était pas en faux cheveux.

Pour terminer une journée déjà si intéressante, le gouverneur, au lieu de nous servir le festin préparé par son cuisinier français, réputé excellent, nous donne dans le plus chinois des restaurants de la ville

Voyage autour du monde... La Chine

chinoise, chez Hang-Fa-Loh-Chung, dans Taë-ping-Schan, un vrai souper de mandarin. Nous grimpons au sommet de l'édifice de bois, qui compte à chaque étage une trentaine de cabinets particuliers. Un tapage infernal y résonne de toutes parts, et tout y brille de lanternes bariolées. Aux sons des violons à une corde et des tambourins de quatre jeunes Chinoises rieuses et peintes, nous nous trouvons avec le gouverneur, sir Charles Mac Donnel, lady Mac Donnel, une de ses amies, et l'aide de camp Brinkley, devant une table jonchée de fleurs et couverte de plus de deux cents petits plats, et d'autant de petites tasses mignonnes ; puis chacun de nous a deux bâtonnets d'ivoire, en guise de fourchettes et de couteaux. Voici le menu textuel et l'ordre de notre festin :

Fruits confits, — œufs de poisson glacés dans du ^{p2.358} caramel, — amandes et raisins, — ailerons de requin sauce gluante, — gâteaux de sang coagulé, — hachis de chien sauce aux lotus, — soupe de nids d'hirondelle ¹, — soupe de graines de lis, — nerfs de baleine, sauce au sucre, — canards de Kwäi Poh-Hing, — ouïes d'esturgeon en compote, — croquettes de poisson et de rat tapé, — soupe à la graisse de requin, — compotes de bêche-la-mer ² et de têtards d'eau douce. — Ce dernier plat, dont parle le Père Huc, m'avait toujours paru une illusion. Maintenant qu'il a passé par mon estomac, je dois déclarer qu'il est épouvantable. Enfin, ragoût au sucre composé de nageoires de poisson, de fruits, de jambon, d'amandes et d'arômes, et une soupe aux lotus et aux amandes comme dessert !

Les vins sont un vin rose, très médicinal, et le « sam-chou », eau-de-vie de riz tiède et écoeurante. Ce dernier mot, je puis le donner comme adjectif qualificatif à chacun des mets que nous avons tenté d'introduire dans nos solides estomacs. Il me semble qu'avec un grand pot de gélatine, des abatis de volailles, des balayures de la boutique ^{p2.359} d'un droguiste, et un fond de tiroir de pharmacie, j'arriverai à vous

¹ C'est la seule chose mangeable : grossier et fade vermicelle qui se vend pour un poids égal d'argent. Le dîner a été commandé par M. C. Smith, contrôleur du quartier chinois, et a coûté environ dix taëls, quatre-vingts francs par tête.

² Les bêche-la-mer sont les étoiles marines, sorte de gousse visqueuse, que nous avons vu pêcher sur les bancs de corail de la côte orientale de l'Australie.

Voyage autour du monde... La Chine



Comment les Chinois du bord de la mer dénichent les nids d'hirondelle.

reproduire, à mon retour, l'ensemble antigastrique qui s'appelle un dîner purement chinois. C'est assurément la première et la dernière fois que je me laisserai, en novice, tomber dans une pareille bouillie

Voyage autour du monde... La Chine

visqueuse et fade, sucrée et dégoûtante. Qu'importent les ravissantes porcelaines à l'enluminure pittoresque, les tasses et les soucoupes qui font envie à nos étagères d'Europe ; le chien, le rat, l'aileron de requin qu'on y mange, nous font regretter les graisses du *Chow-Phya*, et ce n'est pas peu dire !

Mais... je m'arrête ! Ce premier jour sous lequel m'apparaît la Chine n'est-il pas un lieu commun ! Les Chinois qui se promènent sur nos boulevards n'attirent même plus l'attention des passants ; vous en avez vu trente, vous les connaissez comme si vous en aviez vu dix mille, et je ne devrais plus vous les décrire. D'ailleurs, à force d'être extraordinaire, l'empire du Milieu est devenu sinon ordinaire, du moins chose très connue : ici plus que partout ailleurs, ne dois-je pas penser :

Qu'il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.

Les centaines de publications qui ont mis la Chine en relief me découragent dès la première heure de vous en parler.

p2.360 En effet, rien de ce que j'ai vu aujourd'hui ne m'a surpris : j'étais préparé, et mon attente n'a pas été dépassée. Pourtant, si la Chine extravagante d'aspect, de mœurs, de pensées, a été divulguée par ceux qui l'ont étudiée dans son essence indigène ; si la Chine postiche et paravent, avec ses magots vivants ou de faïence, avec ses petits pieds et ses nids d'hirondelle est passée jusque dans les récits des bonnes d'enfants, il me semble qu'il reste un point moins pittoresque, mais plus intéressant à y chercher, et malgré les détails nécessaires du journal de chaque jour, je l'y chercherai : c'est le mariage du Chinois excentrique avec la civilisation importée d'Europe ; la contagion moderne dont ce peuple, resté antique par lui-même, doit être affecté ; le mélange du fluide indigène et du courant étranger ; le choc du missionnaire contre le bonze de Bouddha, du bateau à vapeur contre la jonque, de l'article de Paris contre la potiche, des balles de cotonnade anglaise contre le paravent laqué : en un mot, la lutte entre le grand mouvement utilitaire et la proverbiale stagnation du

Voyage autour du monde... La Chine

globe ! Cela certes sera plus nouveau, quoique plus prosaïque, et fera pour moi, au lieu d'un voyage pressenti et prévu dans toutes ses étapes, une route moins battue où peut-être quelques fruits sont à découvrir, et où, en tout cas, la pensée sera aiguillonnée. Elle seule en effet peut animer un ensemble de pagodes, de ^{p2.361} mandarins à robe de soie, de repas d'apothicaire, de « cloisonnés » connus chez nous, dont le tableau offert à l'avance ne laisserait pas plus de souvenirs qu'une lanterne magique dont on aurait affiché le programme. S'il y a une Chine moderne greffée sur la Chine classique, puisse-t-elle m'apparaître !

10 février 1867, dimanche.

J'ai été tout stupéfait ce matin, en entrant à l'église, d'y voir officier des missionnaires français habillés en Chinois. La tête rasée, une queue (fausse, bien entendu) tombant jusqu'à mi-jambes par-dessus la chasuble ; des moustaches cirées à la tartare, un casaquin et un cuissard collant bleu de ciel, des babouches montées en galère : tout l'équipement d'un pur Chinois, en un mot, remplaçait la soutane. C'est là une première transformation à laquelle j'étais loin de m'attendre. Il paraît que cette concession faite aux mœurs indigènes est du plus grand effet sur les populations : en se rapprochant d'elles par ses dehors, en brisant cette apparence européenne qui élève une barrière infranchissable entre le barbare et le « fils du Ciel », les serviteurs de Dieu ont pénétré plus facilement jusqu'aux cœurs ignorants, et la plus grande facilité donnée ainsi au missionnaire en voyage a, du même coup, rapproché les distances morales. — L'assistance, composée d'un millier de fidèles ^{p2.362} environ, comptait autant de Portugaises que de Chinoises : j'ai bien reconnu la religion méridionale des premières en les voyant arriver sous mantilles et en robes de couleur voyante, au moment de l'« *Ite missa est* », pour se baiser le pouce et embrasser la poussière. Les secondes, dont la plupart étaient à petits pieds, se faisaient soutenir par leurs servantes dans leurs moindres mouvements.

Voyage autour du monde... La Chine

Mais si l'autorité ecclésiastique a fait avec raison un pas vers les coutumes locales, l'autorité civile est restée, à Hong-Kong, exclusivement anglaise. C'est un point de vue curieux que de suivre les phases progressives par lesquelles a passé cet îlot rocheux, long de neuf milles et large de quatre : — en 1839, 7.000 pirates seulement l'habitaient ; aujourd'hui, il compte 125.000 âmes et un ancrage annuel de 2.264 navires jaugeant 1.013.748 tonneaux ! Avant-poste de la rivière de Canton, la rade de Hong-Kong servit d'abord de station aux navires de la Compagnie des Indes qui importaient l'opium dans le Kwan-Tong ; puis elle devint un refuge en 1839, quand le commissaire impérial Lin brûla les célèbres factoreries et déclara guerre ouverte au commerce pestilentiel imposé par l'Europe. En 1841, le capitaine anglais Elliot obtint la cession partielle de l'île, le traité de Nankin la livra tout entière en 1842, et elle fut proclamée colonie en 1843. Ainsi naquit cet entrepôt puissant dont le p^{2.363} premier jalon avait été jeté par la maison Jardine : aujourd'hui, cette même maison fondatrice étale, plus brillante que jamais, sa ville de magasins ; et en examinant avec ma lunette les navires de la rade, j'ai déjà compté neuf de ses navires à vapeur et douze de ses navires à voiles. C'est un monde immense que celui de ces grandes maisons anglaises qui ont des flottes sur mer et des régiments de coolies sur le rivage : important les cotonnades et l'opium, exportant les thés et les soies, leurs comptoirs-casernes se développent sur les quais. En moyenne, chacun de leurs navires, avec son chargement, vaut de huit à dix millions, et pensez quel est le roulement des fonds, quand, de Londres à Calcutta, de Calcutta à Hong-Kong, à Amoy et à Shang-Haï, leurs vingt ou vingt-cinq navires courent à toute vapeur ou sous toutes voiles.

De plus, le mouvement commercial est ici, plus que partout ailleurs, capricieux et inattendu. Tantôt un typhon écarte de leur direction première les centaines de jonques qui ont le cap, — ou plutôt *l'œil*, — sur Hong-Kong, et les jette sur Saïgon et Singapour ; tantôt le riz y baisse de 25 pour cent, comme le 23 mai 1855, quand il en arrive en

Voyage autour du monde... La Chine

une nuit 35.000 picols à la fois (plus de 2.000.000 de kilogrammes), ou bien le thé venant en abondance de l'intérieur, dérange tous les calculs, et porte des coups effroyables à la gigantesque maison Dent, ^{p2.364} en 1865 par exemple. Néanmoins, c'est là le coin formidable par lequel l'Angleterre entame la Chine, et il est saisissant l'aspect de cette première station commerciale où les Dent, les Livingston, la Compagnie péninsulaire et orientale, et nos Messageries impériales, etc., rivalisent d'activité. Certes je ne m'attendais pas non plus à trouver ici deux journaux quotidiens, l'*Evening Mail* et le *Daily Press*, trois hebdomadaires, le *China Mail*, l'*Echo do Povo* en portugais, et l'*Omnibus* en allemand. Ajoutez à cela des écoles pour les jeunes Chinois, où sont instruits 1.870 élèves, deux cathédrales, des clubs, et quinze banques des plus riches ; voilà la sentinelle européenne qui tient garnison au sud de la Chine.

Magnifique entrepôt au point de vue des chiffres, Hong-Kong n'en est pas moins un séjour peu enviable comme climat, comme sécurité, comme cherté dans les moyens d'existence. Le soleil d'été y engendre des fièvres telles, que les régiments anglais qui y stationnent ont été plus que décimés, et que la presse anglaise a comparé ce point à Cayenne. De plus, les 2.000 commerçants européens noyés dans cette population de 121.000 Chinois et de 25.000 autres Orientaux, ont beau renforcer la police locale et sévir comme dans une ville en état de siège, les vols, les meurtres, les pillages ne leur laissent pas un moment de repos. Cette rade et ces quais qui lui servent de bords me font l'effet de ces plats ^{p2.365} creux, dits pièges à mouches, où un appât quelconque attire, pour les détruire, les insectes dévorants et nuisibles. Échappant à leurs mandarins persécuteurs, fuyant des taxes exorbitantes, cherchant fortune dans un milieu hétérogène et nouveau, les Chinois, dont la population en cette île s'est accrue de 118.500 âmes par l'appât du commerce européen, convergent vers Hong-Kong, y viennent travailler un peu, assassiner passablement, voler beaucoup, et se faire pendre en fin de compte !

Voyage autour du monde... La Chine

J'ai entrepris ce matin de lire dans un almanach local les annales de la colonie depuis 1839, mais j'y ai renoncé ; car c'est pour chaque mois une même note dans ce genre-ci : « 25 septembre 1855 : Le brick de Sa Majesté Britannique le *Bittern* a poursuivi une flotte de pirates jusqu'à Cheï-Fou ; il a coulé trente-trois jonques et 1.200 hommes. Le lendemain, c'est le « godown », magasin d'un commerçant, qu'une mine fait sauter : on découvre trente coulies qui se proposaient de détruire ainsi tout un quartier : — le surlendemain, c'est le boulanger chinois qui a mis tant d'arsenic dans ses pâtes, que ses employés sont pris de nausées avant même que le pain soit livré. — Une autre fois, arrive la nouvelle que trois navires de commerce ont été pris par une flottille de pirates. *La Magicienne*, *l'Inflexible* et le *Plover* partent aussitôt, et de nouveau quarante ^{p2.366} jonques sont coulées et une batterie anéantie. Bref, « piraterie, piraterie ! » telle pourrait être la devise de cette rade, d'où une dizaine de canonnières s'élancent chaque jour sur les innombrables écumeurs de mer qui sillonnent les chenaux environnants. En un seul mois, trente-neuf cas de piraterie ont été « rapportés » à la Cour de justice !

Il est tout simple alors que dans le voisinage de populations chinoises fournissant, il est vrai, des coulies, mais dangereuses pour la vie commune, le taux de toute chose soit fort élevé pour l'Orient ; la viande de mouton coûte 42 cents par catty (21 sous par 670 grammes) ; les domestiques et coulies chinois, qu'il faut employer en grand nombre, reviennent à 480 fr. par an, et un seul étage de quatre chambres se loue fort bien 1.250 fr. par mois.

Si donc les particuliers doivent faire de grands sacrifices et chercher une compensation dans des transactions commerciales immenses, l'État, lui aussi, en faisant de Hong-Kong un port franc, se résout à faire des dépenses qui excèdent de 3.153.450 fr. les recettes, et cela pour concentrer sur un même point le commerce de toute la Chine, et faire gagner mille fois aux ports producteurs ce que perd le port de transbordement.

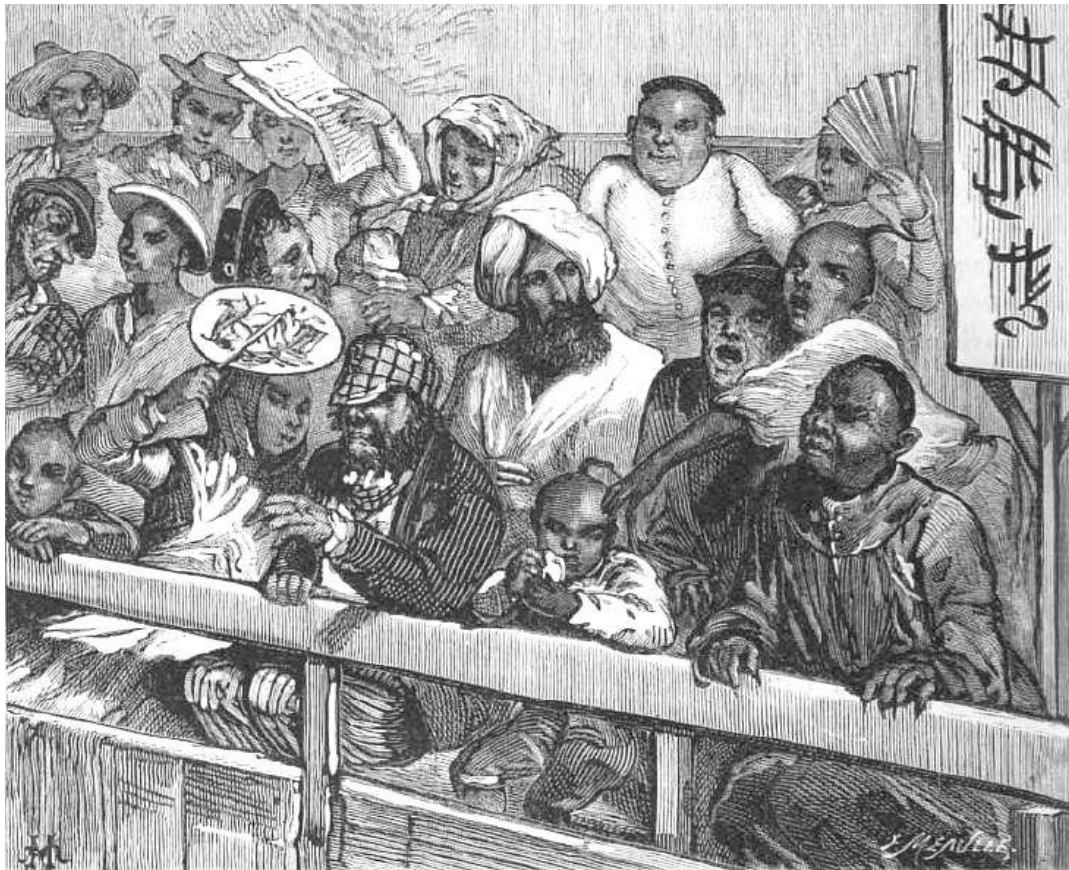
Voyage autour du monde... La Chine

La méfiance qu'inspire la population indigène, les dangers toujours imminents d'une rupture avec les ^{p2.367} mandarins des provinces voisines, l'état de commerce armé qui caractérise nos échanges avec le céleste empire, ont forcé l'Angleterre à laisser cette colonie de vingt- six milles de tour sous une tutelle autoritaire. Le gouverneur, nommé par la reine, partage le pouvoir avec le conseil exécutif (composé du secrétaire colonial, du colonel commandant et de l'attorney général) et avec le conseil législatif (composé des trois fonctionnaires précités, auxquels s'adjoignent le trésorier, l'auditor et le surveyor généraux, plus trois membres non officiels nommés par la métropole sur le choix du gouverneur). Les questions les plus graves ont souvent agité la colonie, et dans ces moments de crise où l'intérêt commun abattait les délimitations théoriques des pouvoirs, ce ne fut point le gouverneur, de son propre chef, mais bien toute la communauté européenne qui décida des mesures à prendre. En 1858, par exemple, les mandarins du continent lancèrent des proclamations menaçantes contre les Chinois qui resteraient au service des Européens à Hong-Kong : en quelques jours des milliers de coulies émigrèrent, les marchandises demeurèrent sans porteurs, les marchés de vivres sans approvisionnements ! Le meeting força le gouverneur à dépasser ses pouvoirs et à faire porter aux mandarins fauteurs de cette désertion une menace de guerre, s'ils ne revenaient sur leurs ordres, absolument contraires au traité qui ^{p2.368} venait d'être signé à Tien-Tsin. Un boulet de canon chinois fut la seule réponse faite à notre drapeau parlementaire ; inutile d'ajouter qu'un mois après la ville de Nam-Taw, foyer de cette révolte, était réduite en cendres.

Malgré les pillages qui se font chaque nuit à terre, les luttes intestines entre les tribus rivales des « Haccas » et des « Puntis », les captures incessantes de navires européens par les pirates qui massacrent capitaine et équipage, l'autorité anglaise foudroie les bandes de maraudeurs qui s'abattent sur Hong-Kong comme dans une souricière, et s'efforce de gagner à elle la partie honnête de la

Voyage autour du monde... La Chine

population indigène : voici, par exemple, un Chinois respecté, Wong-Ashing, qui figure sur la liste du jury !



Courses de Hong-Kong. La tribune occupée par les personnes ne faisant pas partie de la Société d'encouragement.

11 février.

Hong-Kong est en liesse aujourd'hui ! Grande réunion dans la vallée de Wong-Neï-Chong, où va secourir le « Challenge Cup » de douze mille francs. — Voilà la transformation de la Chine par le Jockey-Club anglais ! Voilà le Chinois turfiste, parieur, gentleman-rider ou jockey ! De belles avenues, la route de la reine et la Praya conduisent au « Race course », et nous fendons sur ce parcours la foule la plus dissemblable et la plus animée. Ici de purs Anglais, en voitures légères, munis de champagne et de salades de homard comme pour le « Derby » ; là des milliers de ^{p2.369} palanquins dans lesquels sont portés les riches négociants chinois, drapés dans les plus belles broderies du monde. Nous montons dans la tribune, d'où la vue est réellement pittoresque : la piste est tracée en ovale dans une vallée verdoyante, encadrée,

Voyage autour du monde... La Chine

comme par un fait exprès, de hautes roches granitiques : une seule échappée de vue est laissée sur la gauche ; semblable à un portique sauvage, elle nous montre sur la mer bleue les flottilles de jonques louvoyant sous leurs voiles en nattes jaunes.



Ils débutèrent par un « faux départ ».

L'hippodrome est foulé par plus de vingt mille Chinois sémillants, avides de spectacles ; tout autour des tribunes se presse, en élégantes toilettes d'Europe, la communauté anglaise, entremêlée des uniformes de la garnison. — Après la course des officiers, sur laquelle sont engagés des paris proportionnés à la richesse proverbiale des négociants anglais en Chine, viennent les cavaliers chinois se démenant sur des poneys à crinière crêtée, à l'air mutin et caracoleur. Les uns ont un chapeau-gibus qui contraste avec leur casaquin bleu, leurs cuissards orange et leurs bottes de satin blanc ; les autres laissent pendre leur queue par-dessus une casaque de jockey anglais ; d'autres enfin, des grooms japonais, absolument nus jusqu'à la ceinture, montrent leur dos et leurs bras tatoués des plus vives couleurs : tous offrent le spectacle le plus amusant. Douze chevaux partent : cinq, en ^{p2.370} passant devant les tribunes, rentrent droit à l'écurie ; dans le groupe qui reste, quatre se choquent au tournant et tombent comme des capucins de carte ; un se dérobe et renverse une douzaine de palanquins où s'étaient

Voyage autour du monde... La Chine

entassées des Chinoises en gala ; les deux jockeys « celestials » se disputent alors le prix, excités par les hurlements de la foule enivrée. Le plus habile, roulant comme un sac de farine sur le dos de son cheval, criant de toutes ses forces, fouettant à tour de bras avec sa queue de cheveux, gagne d'une demi-longueur son rival, qui n'a plus que sa peau pour bottes à revers, et qui arrive malgré lui, suspendu par les bras et par les jambes au cou de son cheval emporté. Trois autres courses se succèdent au milieu de l'hilarité générale ; et presque tous les Chinois présents parient à outrance.

@

II

MACAO

@

Les rivages des pirates. — Aspect portugais de Macao. — Théâtre. — La grotte de Camoëns. — Visite aux « Barracons », bureau de la traite des coulies chinois. — Splendeur passée et difficultés actuelles de la colonie. — Arrivée de nuit dans la ville flottante de Canton.

p2.371 Mais nous nous arrachons au turf international pour prendre la route de Macao, sur le *Fire-Dart*, vapeur américain à deux étages, où nous avons pour compagnons de voyage six cents Chinois avec leurs femmes, entassés comme des anchois dans un pot. Ils fument pacifiquement l'opium et se blottissent dans leurs douillettes pour se garantir du froid. Leur humeur, paraît-il, n'est pas toujours aussi douce ; et de tout temps ç'a été pour les Européens un grand danger de transporter une cargaison de « Celestials ». Trois navires de cette Compagnie américaine sont déjà tombés entre les mains des pirates, grâce à la connivence des passagers, qui garrotaient le capitaine et l'équipage, quand ils n'avaient pas le courage de les massacrer.

Nous prenons le « Sulphur Canal », et passons entre les îles Lantao, Chung, Patung et Siko, terres de funeste mémoire. C'est dans ces étroits parages, en effet, que furent capturés, puis brûlés par les pirates, l'*Arratoon Apcar* (onze Européens tués), le vapeur *Queen*, le *Wing-Sunn*, près des neuf îles ; le *Cumfa*, le *North Star*, le *Chico*, l'*Andréas* enfin, qui clôt la liste de 1865 ! Ce sont d'horribles détails que ceux de ces luttes entre un malheureux navire européen et souvent une trentaine de jonques ! Les feux convergents l'arrêtent dans une passe ; on l'aborde, on y massacre tous les êtres vivants qui ne sont pas dans le complot tramé d'avance ; après que les marchandises sont transbordées sur les navires assaillants qui se partagent la proie, l'incendie fait sombrer au fond de la mer la coque et la mâture, pièces à conviction du carnage. Aussi tous les matelots du *Fire-Dart*, depuis les mousses jusqu'aux machinistes, sont-ils

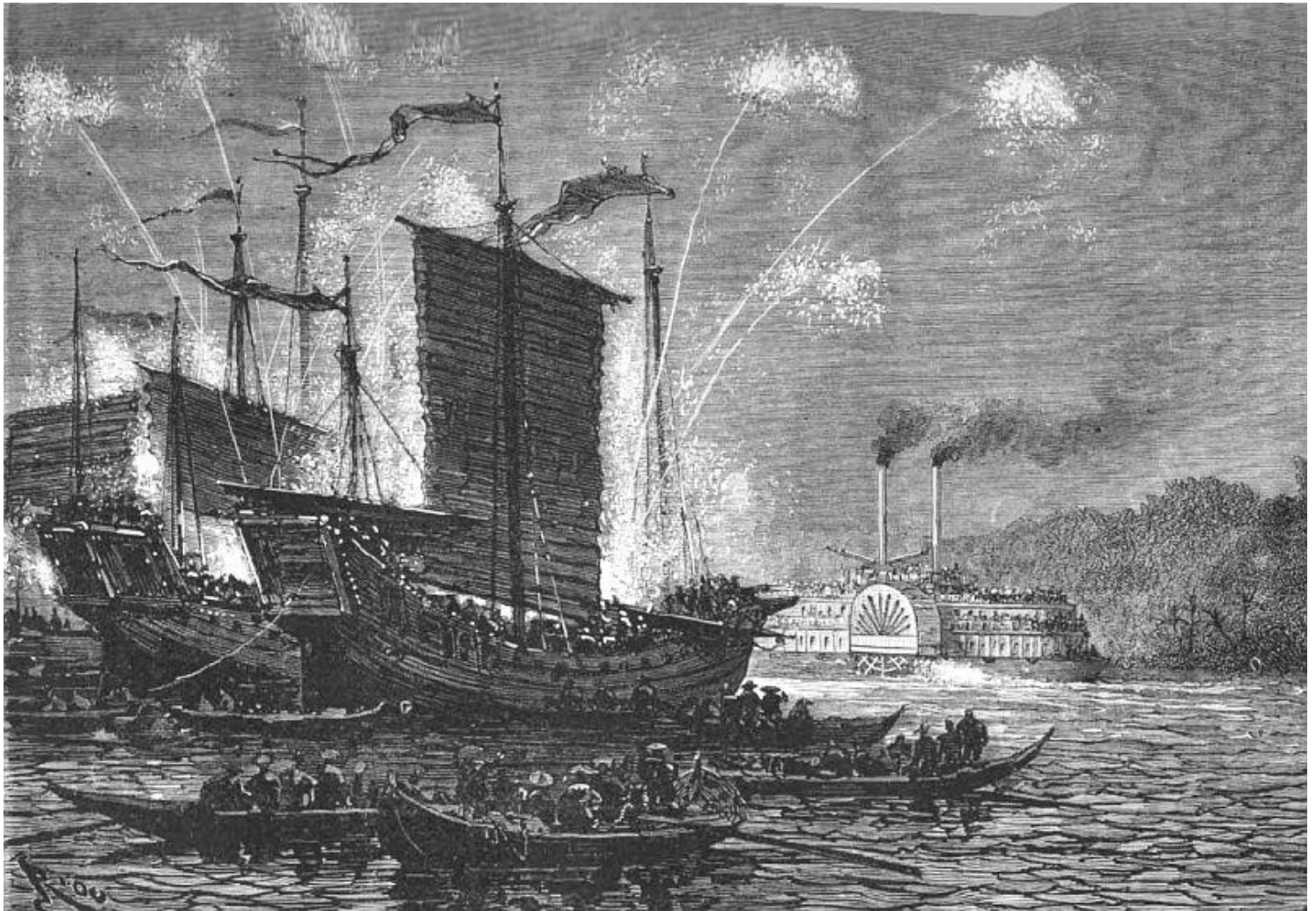
Voyage autour du monde... La Chine

armés de revolvers mis en évidence : dans le faux-pont et dans l'entrepont il y a des canons chargés à mitraille, mais non pas braqués sur la mer ; ils sont, au contraire, disposés de telle sorte que chacun d'eux, sur un coup de sifflet du capitaine, doit balayer horizontalement d'une manière foudroyante tout l'intérieur du navire, tandis qu'un autre coup de sifflet aura fait monter l'équipage dans les hunes. En effet, les premiers coupables à exterminer, s'il y a une agression venant du dehors, ce sont les passagers indigènes, sans la participation nécessaire desquels les pirates ne s'attaquent jamais à nos ^{p2.373} bâtiments. Pour détruire les navires à vapeur, il faut une vaste conspiration, et je vous en ai cité quelques résultats épouvantables : quant aux navires à voiles, c'est l'occasion saisie qui fait leur perte. Sont-ils pris en calme, vite les pêcheurs, devenant pirates, mettent en branle vingt rames sur chaque jonque et organisent le siège contre le pauvre « clipper » qui n'en peut mais.

Grâce au ciel, nous ne voyons que les champs de bataille témoins de tant de désastres, et nos Chinois ne songent qu'à fumer leur opium dans leur nonchalante béatitude. La pureté de l'atmosphère nous fait voir dans leurs moindres sinuosités les anses de cet archipel mille fois découpé qui relie Hong-Kong à Macao. Soudain, dans les passes étroites, nous tombons sur un banc de jonques : un gros œil est peint à l'avant, superstition protectrice de la marche : trois canons sur le gaillard d'avant, trois de chaque bord sur le flanc, trois autres sur le château d'arrière, donnent à ces esquifs de pêcheurs aventureux l'apparence la plus guerrière. Il y a des familles entières sur ce pont en montagne ; là on naît, on se marie, on meurt, et cinq générations barbotent à la fois dans le plus inextricable fouillis que l'on puisse imaginer. Malgré les peintures fantastiques, les oriflammes brillantes, les bandelettes écarlate et dorées qui décorent l'extérieur de ces navires aux courbes élégantes et hardies, je ne ^{p2.374} saurais comparer ce que l'on voit par les ouvertures de l'entrepont et du château d'arrière qu'à la cargaison d'une hotte de chiffonnier ! A la vue de notre « Dard de feu » une population de cent et cent cinquante êtres

Voyage autour du monde... La Chine

vivants sort des écoutilles de chaque jonque : la fourmilière marine, soit par plaisir, soit par fanfaronnade, prend ses tam-tams et frappe dessus de toutes ses forces, allume pétards et fusées, et les lance dans toutes les directions.



À la vue de notre vapeur le *Dard de feu*, une population entière sort des écoutilles.

Mais, dans les jonques, tout n'est pas colifichet et enfantillage : il y a à la fois naissance et progrès de l'art. Les Chinois sont des barbares (à notre tour de leur renvoyer l'épithète), en ce sens qu'ils ne naviguent surtout que vent arrière, descendant avec une mousson et attendant cinq mois pour remonter avec l'autre. Leurs épaisses voiles de nattes, maintenues en tension plate par cinq bambous transversaux dans le plan de la voile, sont d'un lourd assemblage. Mais leur gouvernail est un petit chef-d'œuvre : suspendu à un treuil,

Voyage autour du monde... La Chine

pour être enfoncé ou élevé, suivant le besoin qu'on a de sa pression, il est manœuvré par une barre d'une grande longueur : la force en est encore quintuplée par une étrange et ingénieuse disposition. Les Chinois ont découvert que la résistance à l'eau est rendue beaucoup plus forte si, au lieu de lui opposer une barrière plane et compacte, on perce cette barrière d'une quantité de trous en forme de losange. Alors ^{p2.375} l'eau ne glisse plus simplement contre le gouvernail, mais elle fait un effort pour se précipiter, en tourbillonnant, au travers de ces ouvertures trop étroites, et de cette lutte s'engendre une action plus efficace.

Après trois heures et demie de route, nous doublons le mouillage de Typa, et la presqu'île de Macao nous apparaît sous les derniers rayons du soleil : les couleurs portugaises flottent sur les forts escarpés qui dominant cette terre rocheuse. Figurez-vous sept ou huit pics hardis, couronnés de créneaux de granit rouge ; une agglomération de mamelons déserts arrivant jusqu'à deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, puis un chaos de maisons à terrasses méridionales en guise de toits, et peintes en bleu, en vert et en rouge ; une douzaine de clochers de cathédrales, des fenêtres barricadées de barreaux de fer, des ruelles dallées, larges de deux mètres, se faufilant dans des quartiers construits en pain de sucre, et, au pied de tout cela, une rade circulaire et enveloppante, où sont pressées des milliers de jonques, voilà Macao !

Nous débarquons sur un quai encombré de coulies, et nous gravissons les plus portugaises des « Calçadas do bom Jesus », des « Travessas do san Agostino », véritables corridors montueux entre des maisons basses de granit qui semblent des prisons. Étrange population que celle des conquérants de cette terre ! Les descendants d'Albuquerque qui trottent ici en ^{p2.376} foule, suspendus à leur sabre ou enfoncés dans leur cache-nez, forment une race de Portugais croisés de Chinois, lesquels avaient déjà été croisés d'un mélange de Malais, d'Indiens et de nègres ; en somme, race rabougrie et chétive, au teint chocolat clair, aux yeux fendus en

Voyage autour du monde... La Chine

amande, végétant dans une atmosphère demi-chrétienne, demi-sorcière, demi-civilisée et demi-asiatique ! Il y a ici deux cabarets anglo-américains : après une course indescriptible à travers les ruelles sombres, nous trouvons un gîte dans l'un d'eux, sorte de grange sans fenêtre, humide et puante, où les cancrelats par myriades ont élu domicile avant nous.

Cette demeure ne sera évidemment que temporaire pour nous, car nous pouvons en espérer une meilleure. — Quand, à propos de notre occupation mexicaine, les États-Unis du nord trouvèrent la situation tellement tendue que la guerre menaça d'éclater entre eux et nous, le duc de Penthièvre dut, à son grand regret, donner sa démission de la marine fédérale, pour ne point courir l'éventualité d'être forcé de se battre contre son pays. Voulant alors continuer son activité maritime, il passa avec le même grade dans la marine de son cousin le roi de Portugal, fit une première campagne sur le *Don Juan*, et une seconde de dix-huit mois, comme lieutenant de vaisseau, sur la corvette le *Bartolomeo Diaz*, à la côte d'Afrique, à Rio, à Montevideo et à Buenos-Ayres. ^{p2.377} Étant encore au service du Portugal, mais en congé, il se trouve donc à même de jouir de tous les privilèges d'une marine dans laquelle il a servi, et il écrit au gouverneur dès ce soir.

Rien de triste et de nauséabond comme notre case ; aussi, pour échapper aux armées d'insectes voraces, prions-nous l'hôtelier de nous faire conduire par un de ses coulies aux théâtres chinois, qui sont la seule chose à voir après le coucher du soleil. Escaladant et grim pant aux échelles pierreuses, décorées du nom de rues, je me sens ici devenir singe ! Nous entrons enfin dans une baraque de bois où résonne une musique assourdissante : les abords sont remplis de Chinois mangeant, fumant et buvant, quatre par quatre, à de petites tables ; nous pénétrons jusqu'à l'avant-scène, et une tragédie, mêlée de tours d'acrobates, qui dure depuis dix heures du matin, se développe devant nous. Mais à peine sommes-nous depuis une heure à jouir de ce spectacle curieux en nous bouchant les oreilles, que tout à



Les abords sont remplis de Chinois buvant et mangeant.

coup un grand mouvement se fait ; les bancs et les tables sont culbutés, un flot confus, poussé depuis la porte d'entrée, s'ouvre passage dans un désordre bruyant ; qu'est-ce donc ? Ce sont les aides de camp du gouverneur, et un capitaine de corvette, et tout un état-major en grande tenue, avec leurs chapeaux à plumes et un musée de

Voyage autour du monde... La Chine

décorations sur la poitrine ! Le coup de théâtre ^{p2.378} est magnifique. Comme nous étions jusqu'alors les seuls Européens de la salle et en simple costume de voyageurs, tout le public chinois trépigne et se heurte, croyant qu'on vient nous arrêter. — Mais ces messieurs, avec une courtoisie parfaite, sont, au contraire, envoyés au prince pour lui présenter les félicitations du gouverneur et l'inviter à loger au palais ; ils ont dû pour cela, par la nuit sombre et froide, nous relancer à travers toutes les ruelles de la ville, et la foule immense qui encombre la sortie du théâtre, déserte tout à l'heure, nous prouve que cette insolite promenade a réveillé toutes les portières. Après un échange de mille politesses, il est convenu que nous nous rendrons demain à midi à l'aimable invitation.

Profitant d'un dernier reste de séjour non officiel à Macao, et pensant que les dîners-gala empêcheront désormais les vraies découvertes de touristes, nous repartons infatigables avec notre coulie, et nous pénétrons dans la ville chinoise proprement tenue et illuminée de ravissantes lanternes. Ce qu'il y a de plus curieux ici, ce sont les maisons de jeu ; car Macao est le Monaco du céleste empire. La plupart des riches Chinois du Haï-Nan, du Kwang-Tong et du Fou-Kien sont assez fous pour venir ici perdre leur argent à un « trente et quarante » prohibé chez eux. Un croupier patriarche à queue blanche, à barbiche de quatre poils cirés et à ongles ^{p2.379} démesurément longs, préside à cette banque, sur laquelle se ruent des centaines de joueurs.

Il est près de minuit, et content de l'aspect original de ces Chinois habillés de soie, circulant chacun avec sa grosse lanterne vénitienne, nous prions notre coulie de nous ramener à la case des cancrelats ! Je ne sais si les uniformes des aides de camp lui ont fait croire que nous sommes couverts d'or, mais le vilain « Celestial » prend plaisir à nous égarer : les maisons deviennent rares, et nous nous trouvons insensiblement perdus dans une campagne déserte, nous sondant l'un l'autre d'un regard inquiet : des buissons et des lagunes sont les seules choses qui s'offrent à notre vue en avant, sur une route qui devient sentier de chèvres, tandis que six gaillards chinois, marchant bon pas,

Voyage autour du monde... La Chine



Type d'un des mendiants de Macao.

nous suivent à une centaine de mètres dans tous les méandres que nous offre le hasard. La disparition soudaine de notre perfide acolyte nous fait voir d'un trait la situation, et dans ce repaire des mendiants, des évadés, des vauriens de la Chine, nous songeons tous deux que les quelques minutes qui suivent peuvent bien représenter toutes les années que nous espérons vivre encore. Les ombres humaines qui s'attachent à nous rôdent avec une insistance de plus en plus marquée : elles se rapprochent, dès que les roches qui surplombent sur la route la rendent plus sombre encore ; elles se disséminent dès que, nous p2.380 retournant résolument, nous allons droit à elles pour mettre fin à cette poursuite odieuse. Mais évidemment ces hommes attendent des camarades, car leurs sifflets demeurent sans échos, et la

fermeté de notre marche leur impose encore... Enfin, — après plus d'une demi-heure, pendant laquelle nos cœurs ont battu des plus vives angoisses, — une lueur blafarde nous apparaît dans la direction où, livrés à notre instinct, nous voulions toujours trouver la ville européenne... c'est la lucarne grillée d'un poste ! c'est une porte fortifiée des remparts ! L'habitude des formules des patrouilles militaires et la connaissance parfaite du portugais font vite triompher le prince des hésitations de l'artilleur qui monte la garde derrière les créneaux, et dès lors nos maraudeurs sont hors de vue. Nous revenons édifiés sur les bons instincts du coulie, qui peut se vanter de

Voyage autour du monde... La Chine

l'avoir échappé belle ; car s'il avait disparu moins lestement, il aurait commencé par payer pour ses amis. Après avoir raconté notre campagne à Fauvel, nous allons nous rouler par terre dans la même couverture, comme en Australie, jurant, heureusement pas trop tard, qu'on ne nous y reprendra plus !

Le 12 février.

Gracieusement conduits pendant la première partie du jour par don Osorio, aide de camp du gouverneur, et pendant la seconde ^{p2.381} par Son Excellence elle-même, don José-Maria do Ponte Horta, major d'artillerie, nous visitons aujourd'hui la possession tout entière, ce qui est facile, vu qu'elle me semble avoir cinq kilomètres de long sur deux de large. Cette presque-île a exactement la forme d'une empreinte de pied humain, dont le talon est tourné vers la mer, tandis que le pouce aboutit à une langue de terre, large de quatre cents mètres, qui la réunit à la grande île de Hiang-Chan. Le talon est formé de neuf hautes collines rocheuses qui dominent les forts Bom-Parto, Barra, San João et San Jeronimo : la grande courbe intérieure de la plante du pied est garnie des habitations entassées des Chinois, qui sont au nombre de cent vingt-cinq mille, tandis que les deux mille résidents portugais sont domiciliés sur le bord opposé et extérieur. La Praya Grande, esplanade marine, est leur boulevard : manoirs à grilles sombres, castello du gouverneur, capitania do Porto, villas officielles ou commerçantes y sont alignés, présentant absolument le cachet coloré, cintré et monastique de la mère patrie. Supposez alors qu'une muraille escalade le cou-de-pied (c'est notre muraille d'hier soir !) et que toutes les articulations des doigts se crispent et se relèvent ; ce ne sont plus que montagnes en soubresauts, au haut desquelles s'élèvent les forts de San Francisco, de la Guia, de San Paulo do Monte, et sept ou huit autres ; ensuite ^{p2.382} viennent la plaine cultivée par les maraîchers, le village de Mong-Ha et la barrière de seize pieds de haut qui sépare la colonie du territoire chinois.

Les routes que nous suivons dans notre course intéressante sont taillées en corniche dans le granit, et du plus pittoresque effet : une

Voyage autour du monde... La Chine

centaine de canons de gros calibre, braqués sur les hauteurs, se partagent la besogne de défendre la presqu'île du côté de la mer enveloppante, ou de bombarder le quartier des cent vingt-cinq mille queues en cas d'émeute.

Puis nous visitons la méridionale Praça da Sé, la cathédrale, le vieil hôtel de ville, où siège le Sénat, et où figure cette inscription depuis 1654 :

CIDADE DO NOME DE DEOS. — NAO HA OUTRA MAIS LEAL ¹

Nous parcourons les casernes, les monastères, l'église Saint-Paul construite en 1594 par les jésuites et aux trois quarts incendiée aujourd'hui, l'Asylo dos Pobres, etc., etc., en un mot une série d'édifices antiques et chrétiens, surmontés de croix, ornés de saints dans des niches, couverts de fresques curieuses. Ajoutez la mantille qui cache la tête des femmes, l'immense chapeau noir et oblong sous lequel cheminent les moines, la cornette blanche des sœurs de charité, et l'on jurerait, je vous assure, qu'on est à l'ombre des basiliques de Lisbonne ou de Gènes ! Après les spectacles modernes que p2.383 viennent de nous donner depuis dix mois les mondes entièrement nouveaux, et les mondes asiatiques où du moins l'invasion industrielle a tout le cachet de l'actualité, c'est comme une illusion de trouver à la porte de l'empire du Milieu une bonbonnière antique avec des ruines chrétiennes qui semblent attester qu'il n'y a eu, sur cette terre lointaine, que nos vieux monuments et nos vieilles croyances.

Vers trois heures, les canots pavoisés nous font naviguer entre trois cents jonques tapageuses, et nous gagnons en rade la canonnière *Principe Carlos*, où l'on boit à la santé de « l'Armada ». Puis nous prenons la route de terre et cheminons sous des bosquets d'arbres à verdure éternelle que vient baigner la vague : le soleil d'hiver, avec sa triste pourpre un peu pâlie, est près de l'horizon, et

¹ Cité du nom de Dieu. — Il n'en existe pas de plus loyale.

Voyage autour du monde... La Chine

perce à peine l'ombre du bocage, nous sommes dans la grotte de Camoëns ! L'histoire raconte qu'en 1556 le grand poète, venant de faire naufrage dans ces mers inhospitalières, et n'ayant sauvé que les premiers vers des « Lusiades », parvint à la nage jusqu'à la colonie portugaise, alors naissante. Il se réfugia dans cette grotte battue par la mer, et pleurant sur sa vie d'exil, il chanta les gloires de sa patrie. Le site en lui même, isolé et sauvage, ouvrant la vue sur l'empire du Milieu, et sur l'Océan qu'aucune grande terre ne rompt jusqu'aux glaces du pôle sud, le site aux gigantesques blocs de granit, a dû, sans contredit, inspirer son ^{p2.384} admirable épopée. Mais l'édilité locale a eu le malheur d'en profaner toute la pureté solennelle et poétique. A l'endroit même des plus touchants souvenirs qu'il fallait laisser grands par la pensée, on a construit un kiosque comme ceux de nos boulevards, sur lequel on a affiché des vers, et derrière les grillages duquel on a enfermé un buste de papier mâché qui est ridicule, et qui doit pourtant représenter l'exilé, le poète à l'âme amoureuse et sublime.

Un autre exilé, un Français, a voulu, sur la face septentrionale de la grotte, unir en ce lieu perdu le souvenir de deux infortunes subies pour les Lettres, et sa pièce est signée : « Louis Rienzi, poète religieux. 30 mars 1827.

Pour nous, un bon temps de galop nous mène par monts et par vaux au village de Mong-Ha, où s'élève une pagode qui produit un grand effet de loin, et qui de près sent fort mauvais. Les bonzes n'en font pas les honneurs gratis, mais ici il y a un fait vraiment curieux. À cause de l'antiquité de la colonisation, les Chinois sont devenus si Portugais, ou les Portugais si Chinois, que les Bouddhas sont nommés, dans la bouche même des bonzes, des noms de nos saints ; et il y a là, à la douzaine, des san Francisco et des san Agostino à quatre bras, à trois têtes, à plis et replis d'embonpoint.

Le crépuscule va finir au moment où finit aussi pour nous le territoire de la colonie ; nous sommes ^{p2.38} sur l'étroite langue de terre

Voyage autour du monde... La Chine



Bonzes de la pagode de Mong-Ha (le préau).

qui relie Macao à Hiang-Shan ; à environ deux cents mètres de nous, sur la droite comme sur la gauche, se brisent les flots de la marée montante, et la barrière granitique de l'empire chinois nous arrête. Le voilà donc le sol fameux où flotte librement le drapeau jaune de l'empereur ! Mais quelle désillusion ! C'est couverte des immondices, des pourritures et des chiffons des « descendants du Feu » que nous apparaît la « Terre céleste des Fleurs ». Un groupe d'une soixantaine d'hommes vêtus de blanc, tapant sur des tam-tams, et hurlant d'une voix aiguë, portent un mort en terre et défilent devant nous. Mais ce cortège bizarre, ressortant plus vivement sous les reflets d'une lueur pourpre qui meurt et d'une nuit qui commence, rend encore plus

Voyage autour du monde... La Chine

impressionnant pour nous le récit qu'on nous fait du drame accompli en ces lieux.

À cette place même est mort assassiné l'avant-dernier gouverneur de Macao, le vaillant Ferreira do Amaral. Ayant pris en main la revendication entière de Macao par le Portugal, il s'attira la colère des mandarins de Canton, qui voulaient à toute force maintenir leurs suppôts avec parité d'autorité dans la colonie portugaise. Ils ne recoururent pas à la guerre ouverte, et luttèrent par le meurtre, ce qui leur coûtait bien moins cher : le 22 août 1849, leurs sicaires se ruèrent sur Amaral au moment où il se promenait à cheval le long de cette muraille, ^{p2.386} avec un aide de camp, et ils emportèrent jusqu'aux pieds du gouverneur de Canton la tête et les mains ensanglantées du malheureux officier.

13 février.

Nous commençons à nous habituer à la température d'hiver, et les longues marches en ces lieux fort intéressants nous font vite passer le temps.

Au haut du Monte, nous visitons d'abord les ruines d'un couvent de Jésuites, puis nous étudions en détail la chose la plus caractéristique de Macao : les « Barracons », entrepôts célèbres de la prétendue « émigration des coulies », plus justement flétrie du nom de traite des Chinois. La première boutique du marchand d'hommes chez lequel nous entrons se présente sous les dehors les plus riants : des terrasses ornées de fleurs, de grandes poteries chinoises, des salons à meubles d'acajou ; ce sont les salles de réception... pour les fonctionnaires. Un petit bureau dans un coin, avec des piles de gros livres usés, vient seulement nous rappeler que c'est là que se fait « l'enregistrement de la chair humaine ». Les murs sont couverts de tableaux à grand effet (ce peuple aime tant les arts !), représentant les fortunés navires destinés à transporter lesdites cargaisons de « fils du Ciel » sous le soleil meurtrier de plantations de Cuba ou dans les puits fétides de

Voyage autour du monde... La Chine

guano du Pérou. Je regrette d'avoir à dire ^{p2.387} que le pavillon français se montre beaucoup trop dans ces tristes annonces.

Au premier abord, cela paraît donc magnifique. Mais après les civilités d'usage faites aux moricauds maîtres de céans, nous apercevons de longs corridors où, de droite et de gauche, sont entassés dans des hangars tous les Chinois « en partance pour l'émigration ». Ils sont là, attendant le départ, la figure décomposée, le corps aux couleurs blêmes ; à peine vêtus de guenilles pourries, ils portent le cachet hideux de la misère sale, et gisent dans la plus abominable infection.

C'est une trop déplorable histoire que celle de la traite des Chinois : quoiqu'elle soit née seulement depuis dix-neuf ans, elle compte les plus horribles massacres, les plus infâmes spéculations, mille fois plus d'atrocités que la traite des nègres qu'elle a remplacée : du sang, toujours du sang !

Les provinces du sud de la Chine sont en proie à des guerres intestines qu'aucune force n'a pu encore étouffer : les prisonniers que fait le clan vainqueur sont vendus par lui à un « acheteur d'hommes » portugais, qui a des agents en croisière le long des côtes ; tel est le principal mode de recrutement ! Puis les pirates innombrables dont cet archipel est le nid le plus fécond viennent apporter à ces entrepôts la plus belle part de leurs prises : de pauvres pêcheurs surpris en nombre inégal. Enfin, unis par ^{p2.388} l'appât d'un gain réglementé entre eux, de misérables entrepreneurs chinois et européens s'entendent pour attirer par mille réclames et pour convoier à *crédit*, des troupes de joueurs qui viennent tenter la fortune aux maisons de jeu légales que nous visitons avant-hier soir. Pour deux qui gagnent, vingt perdent jusqu'à leur dernière sapèque, et, débiteurs abusés, ils doivent, pour payer, s'abandonner en chair et en os à leurs fallacieux créanciers. Si nous avons vu cette coutume à Siam pour les femmes, les enfants et les esclaves, nous la retrouvons aujourd'hui en Chine pour l'homme libre lui-même ; il paye donc de sa liberté.

Voyage autour du monde... La Chine

Pris par la force ou trompés par la ruse, des milliers de pauvres diables sont donc, sans contrôle aucun, embarqués d'ici pour leurs lointaines destinations. Cinq fois sur dix, une révolte naît à bord, et l'équipage européen est massacré sans merci ; ou bien, par la cruauté d'un capitaine irrité, les cargaisons humaines tout entières meurent étouffées dans la cale. Je crois qu'il n'y a pas au monde de récit plus dramatique que celui de pareils voyages : pendant quatre ou cinq mois de mer, des hommes vendus, traités comme des bestiaux, enfouis dans une cale fétide, ne doivent-ils pas devenir de vraies bêtes féroces, quand la fureur de la faim et de la soif, le besoin torturant d'air et de liberté, les décident, par cinq et six cents, à se jeter sur une quinzaine de ^{p2.389} matelots européens, instruments aveugles de la spéculation, et devenus à leurs yeux des bourreaux ?

Les plus heureux sont ceux qui arrivent à destination pour y passer de longues années en esclavage : leur vie pourtant est bien plus dure que celle des nègres. Car, dans le noir, le planteur ou l'extracteur de guano voyait sa propriété et la ménageait pour la faire durer ; tandis que du Chinois, qui n'est qu'un usufruit de quelques années, il ne songe qu'à tirer le plus de besogne possible en un temps donné, sans s'inquiéter de l'avenir.

Ne sachant ces détails lointains que par oui-dire, je puis du moins me faire une idée des soixante et quelques émeutes qui ont ensanglanté ces navires d'émigrants par le récit du naufrage de la *Martha*, publié à Hong-Kong en janvier dernier. Les coulies paraissaient animés d'un tel désespoir en perdant de vue les côtes de la Chine, qu'ils durent être confinés dans la cale ; tandis qu'un sur vingt était, en otage, attaché dans les barres de perroquet. La nuit, la crainte d'une émeute avait fait semer sur le pont une centaine de biscaïens armés de pointes, destinés à les empêcher de faire irruption, leurs pieds nus devant se blesser sur ces projectiles » Néanmoins ils rompirent les écoutilles, tuèrent dix hommes, garrottèrent les autres, et manœuvrèrent si mal qu'après cinq jours ils firent naufrage : une moitié périt dans la mer ; deux ^{p2.390} matelots seuls se sauvèrent et racontèrent cette tragédie qui glace d'épouvante !



Les Barracons : les coulies avant le départ.

Si tel est le fond des choses, si depuis 1848 jusqu'en 1856 l'autorité locale a fermé les yeux sur ce commerce immoral, il est juste de dire qu'à partir de cette dernière époque le gouvernement portugais a pris la surveillance de ce qui n'avait été jusqu'alors, même avant le départ, que désordre et inhumanité. Après bien des questions, voici ce que je puis vous dire sur l'état actuel des coulies, au point de vue de l'embarquement : les malheurs, les révoltes en pleine mer échappent naturellement à la juridiction portugaise, et ne diminuent pas pour si peu. D'ailleurs, si l'inspection du Barracon tend à prouver que les coulies montent *libres* sur ces infâmes bateaux, il n'est pas moins vrai qu'ils débarquent plus légalement esclaves à Cuba ou aux îles de guano !

Il part chaque année de Macao environ cinq mille Chinois pour la Havane et huit mille pour le Callao. Certes, si l'émigration était dirigée par des bureaux désintéressés et honnêtes, elle serait un immense

Voyage autour du monde... La Chine

bienfait pour le pays qui manque de vivres comme pour celui qui manque de travailleurs, et il faudrait saluer de la plus vive sympathie ces jonques libératrices, dégageant de l'excès de la plus féconde des populations du globe cette Chine dont le sol n'est pas riche partout, et qui est loin de ^{p2.391} pouvoir nourrir tous ceux qu'elle porte sur sa surface. Mais alors il ne faudrait pas que les clans de pillards, les pirates et les enjôleurs fussent les premiers agents, marquant toute l'entreprise d'une tache originelle que rien ne peut effacer. C'est dans ce recrutement qu'est la racine du mal ; on aura beau plus tard, à Macao, demander à ces milliers de coulies s'ils partent ou non de leur plein gré ; que signifiera leur réponse affirmative ? Une fois saisis par les griffes des agents devenus des créanciers, une fois lancés dans les bureaux du Barracon par des commissionnaires qui reçoivent de quarante à cinquante francs par tête d'engagé, une fois livrés par contrat signé entre les enrôleurs et les mandarins de l'empire qu'ont gagnés des pots-de-vin, les malheureux ne doivent-ils pas mentir par la gorge à l'inspecteur portugais qui leur demande de signifier, oui ou non, leur consentement ? Car ils savent que s'ils refusent de partir, trois intéressés, créanciers, commissionnaires et mandarins, s'acharneront sur eux avec toutes les horreurs de la plus implacable vengeance ; traqués et torturés, mourant de peur et de faim, ils retomberont presque forcément sous leur joug odieux et sous leurs coups meurtriers.

Bref, après la première infamie de la capture par les agents subalternes, voici comment se continue... le négoce ! Celui qui « a fait la commission dans l'article homme » reçoit, par tête de Chinois livré, ^{p2.392} cinquante francs pour lui et environ trois cents francs pour le vendeur. Le Portugais demi-nègre qui nous promène dans ses magasins en a ainsi aujourd'hui une centaine, acquise par ses commis-voyageurs à Canton, dans le Kwang-Tong, le Kwang-Se et le Hou-Nan ; c'est un déboursé de trente mille francs. Ce propriétaire a bien le véritable aspect d'un marchand de chair humaine : il est gros, huileux, trapu et

Voyage autour du monde... La Chine

court ; le nez est épaté ; l'œil farouche, la barbe sale, et il a en main un énorme gourdin à esclaves : — c'est tout dire !

Avant de traiter (le mot n'est que trop vrai) avec un capitaine de navire, — avant d'embarquer à fond de cale ses ballots vivants, le maître d'un « Barracon » doit faire passer ses coulies devant le « procurador » portugais. C'est là que commence l'action gouvernementale, et que les dispositions actuelles tendent à donner leurs fruits, tandis que le mal porte en soi son châtiment ; car il se trouve précisément que la ruse et la violence, qui semblaient dans le principe un moyen de grande économie et une source immense de gain pour les agents enrôleurs, deviennent, grâce à la nouvelle loi, la cause même de l'élévation des frais et de la diminution des bénéfices. Sur mille Chinois interrogés par le juge colonial, et mis en demeure de retourner en Chine ou de faire voile pour la Havane, il en est souvent jusqu'à deux cents qui ont le courage de refuser et ^{p2.393} de risquer les vengeances « barraconiennes » : si les créanciers qui les ont achetés, convoyés et nourris dans leurs hangars d'attente, n'exercent pas de terribles représailles, toute la dépense faite pour ces prétendus déserteurs est perdue !

La cargaison humaine qui, par-devant les juges, a consenti au départ, est alors réinternée au « Barracon ». La loi nouvelle défend qu'elle en sorte avant six jours, délai dans lequel apparaît une seconde fois le « procurador » qui dit aux coulies : « Décidez-vous, vous êtes encore libres ! » Souvent ceux-ci attendent un ou deux mois qu'un navire lève l'ancre, et, pendant cette attente, ils doivent prononcer le *oui fatal deux fois encore* avant l'embarquement, pour que leur consentement soit démontré d'une façon manifeste.

Tout en louant hautement l'autorité locale de sa sollicitude dans l'inspection et de son enquête pendant l'attente du départ, il faut pourtant se dire que plus le coulie demeure entre les mains du marchand, moins il lui reste la faculté de se retirer. Car il est un mendiant, un insolvable ! A quels sévices ne s'exposerait-il pas, s'il disait : « Je ne veux pas partir », quand il aura été logé et nourri

pendant deux mois par l'entrepreneur ? Tournant dans un cercle vicieux, après avoir refusé de partir comme homme libre, il devra, pour payer sa dette, partir après s'être constitué l'esclave de cet entrepreneur !

p2.394 Enfin le navire est arrimé, il va lever l'ancre, l'heure solennelle approche ! et, la veille seulement du départ, le contrat est signé devant le « procurador ». Les coulies sont embarqués, et chacun alors est vendu environ sept cent cinquante francs par le propriétaire du « Barracon » au représentant de l'agence espagnole de navigation. Après avoir harcelé de questions tous nos compagnons, nous obtenons comme bouquet un exemplaire du fameux contrat : il est rédigé en espagnol et en chinois, signé et parafé par le Chinois engagé, le procureur du roi et le consul d'Espagne. En voici les principales clauses :

« Je m'engage à travailler douze heures par jour, pendant huit ans, au service du possesseur de ce contrat, et à renoncer à toute liberté pendant ce temps. — Mon patron s'engage à me nourrir, à me donner quatre piastres (20 francs) par mois, à me vêtir, et à me laisser libre le jour de l'expiration de ce contrat.

Comme c'est beau l'administration sur le papier ! Mais, en résumé, cet homme ne devient-il pas pour huit ans la bête de somme d'un planteur ? Et ne comprend-on pas que le suicide, comme on me le racontait l'autre jour à Hong-Kong, est la ressource finale de tant de misères ! Mais une mort plus affreuse les attend souvent, et je me souviens de l'impression profonde que fit sur moi un récit de p2.395 M. Vanéechout dans la *Revue des Deux Mondes* : le voici en deux mots. Pour l'extraction du guano aux îles Chinha, la matière est versée par des manches à vent directement du sommet des roches dans la cale du navire, et cela fait un trajet d'environ cent mètres : il avait vu un malheureux Chinois entraîné avec sa charge de guano dans un tube resserré, et réduit en poussière quand il arriva en bas : — de pareils accidents sont là très fréquents.

Voyage autour du monde... La Chine



Un malheureux Chinois fut entraîné dans un tube resserré.

Mais, préoccupé surtout des travaux d'esclaves de ces pauvres êtres, j'oubliais de terminer la relation de l'affaire commerciale ; j'y reviens.

Excepté à Canton, où l'agence cubaine, en l'année 1865-1866, a exporté deux mille sept cent seize coolies, « misérables... hères et pauvres diables », il n'est d'abord pas très facile de trouver des capitaines et des équipages qui consentent à faire ces transports ; mais enfin l'appât d'un gain assuré, un fret de cinq cents francs par « Celestial », tente certains capitaines, bien qu'ils jouent là leur vie comme sur un coup de dés. Après les horreurs d'une navigation où le typhus, les révoltes, les coups de revolver amènent chaque jour un incident nouveau, on arrive à Cuba, et voilà alors les survivants de nos Chinois conduits sur la place, vraie foire de bétail humain ! Selon la saison, les besoins de la culture, ou l'encombrement de la marchandise, les « fils du Ciel » sont en hausse ou en baisse, comme la ^{p2.396} farine, le café ou les bœufs : on fait donc là des coups de bourse sur les arrivages ; mais en général la cote est de trois cent cinquante dollars (1.750 francs) ! Je doute seulement que le compte rendu du marché de cette foule criarde porte jamais une des formules proverbiales :

Voyage autour du monde... La Chine

« Aujourd'hui le Chinois est calme ! » Ainsi, depuis le bouge de Macao jusqu'à la plantation de sucre de Cuba ou à la roche de guano, le coulie a passé de la valeur de 300 francs à celle de 1.750 francs, partagée entre les mains de ceux qui l'ont « entrepris », c'est-à-dire cinquante francs pour l'embaucheur, quatre cents francs pour le Barracon, cinq cents francs pour le capitaine, et cinq cents francs pour l'agence de vente à destination !

En promenant mes regards vers ces pauvres êtres pâles, empestés et déguenillés, qui gisent là autour de nous sur les planches de ces chenils appelés Barracons, je ne puis vous dire combien mon cœur se serre ! Je sais bien pourtant que, de cette même terrasse, don Osorio nous montre les toits et les jardins de quelques Chinois partis d'ici il y a vingt ans, embarqués coulies, et revenus riches ! Si elle résiste aux fièvres, à douze heures de travail forcé pendant huit ans d'esclavage ; si elle se fait, comme on le dit, aux coups de bâton et au guano, je sais bien que cette race de travailleurs pourra ensuite s'enrichir, car les salaires du travail libre sont très ^{p2.397} rémunérateurs ! Mais combien en est-il revenu de riches, sur les milliers que la contrebande, la piraterie et les réclames dorées ont entassés dans les cales meurtrières ? Si c'est une des plus lucratives spéculations du dix-neuvième siècle qui fait gagner à ces agences de coulies environ quatorze cents francs par tête, ces « messieurs » ne me feront pourtant jamais l'effet d'être autre chose que des pirates déguisés en « employés » ; et il me semble que j'entendrai toujours les coups secs et affreux dont je les ai vus frapper le dos d'hommes vendus par escouades, entrant et sortant à l'instar de troupeaux de moutons qu'on mène aux champs... ou à l'abattoir !

Ah ! que je félicite du fond du cœur la colonie anglaise de Hong-Kong d'avoir, dans un de ses premiers édits, prohibé sur son sol et dans ses eaux l'émigration des coulies ! Elle a senti qu'il fallait flétrir moins encore les souffrances qui les attendent sur leur terre adoptive, que les fraudes hideuses et les exactions dissimulées qu'entraîne forcément leur recherche en Chine. Pour Macao, la situation est délicate : sangsue apposée au colosse chinois, cet établissement amphibie n'a jamais été

Voyage autour du monde... La Chine

bien délimité dans ses éléments organiques, comme j'espère avoir le temps demain de vous le raconter, en m'inspirant de son histoire. Ni portugais pur, ni chinois pur ; ni chrétien, ni bouddhiste ; hésitant ^{p2.398} entre ses gouverneurs portugais et ses mandarins tenaces sans cesse en lutte ; tantôt proclamant des allures conformes à notre politique européenne dans l'extrême Orient, tantôt intimidé et tenu en laisse par les menaces venues de Canton et de Pékin, Macao n'a acquis une assiette véritable que depuis les efforts du vaillant Ferreira do Amaral ; mais le vieux fonds de pourriture d'une origine bâtarde est difficile à balayer d'un seul coup. Il est certain que les « Barracons » ont été d'abord de simples dépôts pour la « traite des Chinois » : on pourrait dire aujourd'hui que ce n'est plus qu'une « émigration involontaire » de coulies. Je souhaite sincèrement que le temps arrive bientôt où le gouvernement portugais, renonçant honnêtement aux revenus qu'il percevait sur ce commerce, imite ce que fait l'Irlande pour l'Australie. Une fois l'émigration purgée de toute spéculation lucrative, qu'ils partent par centaines les navires payés par Cuba et le Callao, comme Sydney et Brisbane en payent ! Qu'ils arrachent aux douleurs de la misère, de la faim et du pillage les milliers de Chinois qui étouffent dans leur air ! Que ceux-ci se vendent eux-mêmes pour huit ans, à raison de dix-sept cents francs par tête, mais qu'eux-mêmes du moins touchent et gardent l'argent qu'ils sont censés valoir ! Mais non, le travail libre, la seule idée qui puisse régénérer le monde asiatique, leur ouvrira une carrière plus pure, plus ^{p2.399} noble et plus encourageante, et leur niveau moral s'élèvera d'autant plus qu'ils auront échappé aux « Barracons », la plus vile et la plus flétrissable des agences que je connaisse !

Nous avions à peine quitté les « Barracons » depuis cinq minutes, et nous escaladions tout haletants la « Calçada da buenita Maria Virgem », une montagne russe en dalles glissantes, entre deux rangées de cases peintes en vert avec des grilles de prison en guise de fenêtres, quand nous croisâmes la chaise à porteurs du « procurador », à laquelle un jeune Chinois hurlant et sanglotant se cramponnait convulsivement. Nous saluâmes la « Sua Excellencia » (tout le monde

Voyage autour du monde... La Chine



Nous croisons la chaise du procurador, à laquelle un jeune Chinois se cramponne.

est Excellence ici, même moi !), et nous lui demandâmes la cause des larmes si abondantes de son malheureux acolyte, qui portait au cou un écriteau de bois marqué d'un gros numéro. Don*** revenait de l'hôtel de ville en grand costume, et y avait parafé les contrats de sept cents coulies qui doivent partir demain. Mais, se conformant à la loi, il avait refusé le « contrat » à ce pauvre Chinois, car cette jeune queue n'avait pas dix-huit ans ! Le candidat éliminé ne cessait de se rouler aux genoux du juge, et l'on nous traduisit ses paroles : « il le suppliait de le laisser partir ; car s'il était rendu à l'agent qui l'avait acheté, il lui faisait perdre par là tout son bénéfice, et il s'exposait en conséquence à subir les plus mauvais traitements. » p2.400 Misérable enfant, tout éperdu de désespoir, parce qu'on l'arrête au moment où il doit partir pour un nouvel Eldorado... de guano !

14 février 1867.

A six heures du matin nous embarquons sur le *Principe Carlos*, jolie canonnière que le gouverneur de Macao a donnée au prince pour aller jusqu'à Canton. Nous contournons les anses rocheuses de la presqu'île,

Voyage autour du monde... La Chine

et peu à peu la « Praya Grande », le fort de la « Guia », où a été construit le premier phare des mers de Chine, le Monte et les créneaux des bastions se perdent dans un horizon confus : nous disons adieu à cette colonie, le dernier avant-poste européen qu'il nous est donné de voir avant le céleste empire lui-même.

Mais Macao est le premier jalon qu'ont posé aux abords de la Chine les navigateurs de l'Occident, et son histoire se rattache par là même à tous les événements de guerre entre l'Europe et la grande puissance asiatique. C'est le Portugais Perestrelo qui aborda, avant tout autre, dans la rivière de Canton, en 1516. Pendant quarante années, ses compatriotes, séduits par les trésors inconnus jusqu'alors des ressources commerciales de l'empire, tentèrent d'établir d'humbles comptoirs ; mais depuis Ning-Po au Nord jusqu'à l'embouchure de la rivière de Canton au Sud, ils furent successivement ^{p2.401} culbutés et balayés par les hordes indigènes ou par les décrets des mandarins, comme un navire battu par la tempête qui se heurte aux rochers d'une côte abrupte, sans pouvoir atterrir nulle part. Quoique leurs proclamations pacifiques et les faibles forces navales dont ils disposaient montrassent assez qu'ils avaient en vue de créer seulement un comptoir de commerce profitable aux deux nations, ils furent partout expulsés comme des pestiférés. Après avoir enfin obtenu le droit d'ancrage sous le vent des îles Chang-Chwan et Lam-Pa-cau, ils furent en 1557 autorisés à bâtir un entrepôt sur un roc désert, perdu à l'extrémité d'une île. En quelques années ils le fortifièrent si bien, que les mandarins ne purent plus les en chasser : Macao était fondé. Dès lors, pendant plus de deux siècles et demi, ce comptoir demeura à la fois portugais et chinois, partagé entre l'autorité des mandarins et celle d'un sénat local. Curieux assemblage de deux pouvoirs opposés, levant les impôts en commun, s'observant l'un et l'autre, et s'efforçant d'établir une pondération politique semblable à l'échange commercial dont Macao était l'entrepôt entre l'empire du Milieu et tout le reste du monde ! Souvent le pavillon européen dut pourtant céder au dragon jaune, et le « Senado » local, composé de deux « juizes », de trois

Voyage autour du monde... La Chine

« vereadores » et d'un « procurador », tous élus par la communauté, fut contraint de passer en ^{p2.402} droit et en fait par les fourches caudines des mandarins, et de leur abandonner les plus précieuses des prérogatives, — la juridiction sur les sujets portugais et l'interdiction de la conversion des Chinois au christianisme.

Il semble que dans ce mariage du pouvoir asiatique avec la colonie catholique, cette dernière fut contrainte au rôle passif de la femme et bien souvent maltraitée par son maître. Comment ! par deux fois, en 1802 et en 1808, quand les troupes anglaises, protectrices de la Compagnie des Indes, débarquent à Macao pour défendre cet avant-poste contre l'éventualité d'une attaque française, les mandarins interviennent et forcent les Portugais à chasser leurs propres défenseurs ! Et, en 1839, quand le commissaire impérial Lin anéantit les factoreries, et que tous les commerçants européens de Canton viennent chercher refuge à Macao, Lin arrive avec une armée de deux mille hommes, menace la ville, et exige que tout sujet anglais s'embarque sur l'heure. Force est de céder et de s'enfuir jusqu'au mouillage de Hong-Kong. Mais il en coûte à l'empire la cession de cette île, exigée par le traité qui termine la guerre. Enfin la fermeture de la douane portugaise, en 1849, ne peut entraîner celle de la douane chinoise, et la dispute se termine par l'assassinat du gouverneur. Ce crime rompt la digue qui contenait jusqu'alors des courants juxtaposés, ^{p2.403} mais si violents, qu'un orage nouveau devait tout submerger. Autant, jusqu'alors, il y avait eu respect de la mitoyenneté dans le comptoir chinois-portugais, autant, politiquement parlant, une ère de vengeance et d'indépendance s'ouvre pour la colonie, qui sort de deux cent quatre-vingt-douze années d'étreinte, d'intimidation et de tutelle. Donc, à partir de 1846, ses gouverneurs royaux, soutenus par un sénat élu, y règnent en maîtres, construisent, jugent et édictent, sans avoir à demander permission au suppôts des mandarins de Canton. Mais il n'y a plus qu'un malheur, c'est que le Portugal n'a jamais été légalement possesseur de Macao, et que les Chinois n'avaient peut-être pas tellement tort d'y réclamer la part du lion dans l'administration des

Voyage autour du monde... La Chine

affaires. Entre la permission, donnée en 1557, d'élever un comptoir, et la cession totale du sol, il y a une barrière que le cabinet de Pékin a laissé sauter de fait, mais non de droit, aux artilleurs portugais, et le « senhor » Guimaraes a fait la plus pitoyable des grimaces quand, en 1862, les plénipotentiaires chinois refusèrent carrément de ratifier un traité où la souveraineté du Portugal sur la vieille colonie était implicitement reconnue. Quoique la proposition fût appuyée par le chargé d'affaires de France à Pékin, la nullité des prétentions mises en avant n'en fut pas moins affirmée par la Chine. Ainsi, par un singulier retour des choses de ce ^{p2.404} monde, le Portugal, qui a ouvert la route de l'Orient aux autres nations commerçantes, est seul à y voir flotter ses couleurs sans l'assentiment de la Chine ; tandis que légalement et par des traités, l'Angleterre est maîtresse à Hong-Kong, et, avec elle, la France et les États-Unis à Shang-Haï ; tandis qu'enfin la Prusse a, dit-on, fort envie de se faire bel et bien céder la magnifique île de Formose.

Mais pendant que l'indépendance politique de Macao gagnée pied à pied jusqu'en 1849, arrive maintenant à son apogée, la prospérité commerciale de l'entrepôt subit une marche inverse. Durant le dix-huitième siècle, le florissant commerce de la Compagnie des Indes ébranle tout le sud de la Chine : il puise là comme à une source vive, ou il y déverse ses importations d'Europe, et c'est Macao qui est le bureau des échanges. Plus Canton devient inhabitable par suite des vexations des mandarins, plus Macao s'ouvre à nos négociants d'Europe ; et non seulement les jonques, chargées de marchandises, y convergent par milliers, mais cette ville devient un lieu de plaisance pour les nababs dépensiers du trafic oriental. Que de rêves on fonde alors sur ce point infiniment petit, converti en phare des mers de Chine, appelant à lui les navires qui viennent du bout du monde, déchargeant et emmagasinant leurs cargaisons, puis les relançant, comme les rayons divergents d'un foyer de lumière, vers de ^{p2.405} lointains parages avec les produits, encore si recherchés, de l'empire du Milieu !

Mais en un jour tout cet édifice brillant s'écroule ; il suffit qu'en 1841, grâce à l'admirable activité et aux capitaux de la Grande-

Voyage autour du monde... La Chine

Bretagne, un autre rocher désert, du nom de Hong-Kong, soit cédé à la reine des mers et déclaré port franc, pour que le centre de gravité se déplace ! La naissance de cette colonie britannique tue l'antique comptoir portugais ; et il n'y a plus ici, affourchées sur leurs ancres, que quelques vieilles coques de navires noircies au service de la traite des coulies.

Macao compte environ 125.000 Chinois et 2.000 Portugais. En 1865, au lieu des 1.000 sorties d'il y a trente ans, il n'en a enregistré que 206 ; son commerce se résume presque à l'importation de 7.500 caisses d'opium, d'une valeur de 16.310.000 francs, et à l'exportation de thé pour une valeur de 3.400.000 francs. Comme bien vous le pouvez penser, c'est sur les Chinois qui l'habitent ou qui y passent que tombent toutes les impositions, et, suivant la règle fatale des peuples asiatiques, c'est en imposant leurs vices que l'on gagne le plus. Plus de 100.000 piastres (500.000 francs) proviennent de la ferme des jeux ; plus de 300.000 francs de celle de l'opium et des Barracons ! Et c'est quelque chose dans un budget de recettes de 1.188.000 francs seulement. — Quant ^{p2.406} aux dépenses, grâce à l'exiguïté du lieu et à la modicité des appointements ¹, elles ne s'élèvent qu'à 973.000 francs : les 215.000 francs de bénéfice rentrent dans les coffres de la métropole, où il y a, dit-on, place pour eux.

Singulière et pittoresque physionomie que celle de ce comptoir antique, qui a eu ses grandeurs comme la marine des Diaz, des Vasco de Gama et des Albuquerque !... Il représente l'ancien monde et la race latine à côté de la fougue financière des Anglo-Américains de l'Orient ; et la rivière de Canton, découlant de la Chine pure, se heurte à son estuaire contre ces deux sentinelles opposées ! Si l'une est florissante, il ne faut pas oublier qu'à l'autre nous devons l'ouverture de la Chine à notre commerce. Celle-ci a semé dans la douleur, celle-là a recueilli aux jours d'abondance.

¹ 18.750 fr. pour le gouverneur, 11.500 fr. pour le juge, 3.900 fr. pour le colonel, 3.000 fr. pour le procurador.

Voyage autour du monde... La Chine

En comparant ces trois colonies de Singapour, de Hong-Kong et de Macao, ceinture de tirailleurs dont nous avons garni les abords de la Chine, je viens tout naturellement à penser aux migrations en sens inverse qu'ont faites les Chinois pour se répandre, — abeilles laborieuses, — en nuées envahissantes tout autour de leur ruche. Quel vol hardi ils ont pris, et quelle est la terre de l'Orient, qu'elle soit ^{p2.407} baignée par l'océan Indien, l'océan Antarctique ou l'océan Pacifique, dont ils n'aient pas abordé les plages ? Nous les avons vus courir aux mines d'or de l'Australie, et nous savons qu'ils se ruent sur celles de Californie. Nous les avons vus accapareurs et usuriers à Java, commis utiles et aimés des Blancs à Singapour, négociants virils, — et les seuls, — à Siam : ils activent heureusement la circulation cochinchinoise ; ils se font honneur à Manille ; ils se plaisent aux îles Chinchas, dans le guano, et à Cuba, sous les planteurs ! Quel peuple immense formerait à lui tout seul ce peuple pris hors de chez lui ! Aimé ici, chassé là-bas, utile à droite, malsain à gauche, mais persévérant dans son négoce, qui pour lui est la vie, le Chinois d'exportation revient toujours au pays natal,... mais presque toujours dans son cercueil, ce qui a fait dire sur quelque-une des terres où il migrerait : « Nous recevons le Chinois brut et vivant ; nous le renvoyons dans sa patrie manufacturé et mort. »

Pour moi, qui ai vu ainsi déjà tant de « fils du Ciel » avant d'avoir mis le pied en Chine ; pour moi qui ai entendu des hommes sincères tant louer ou tant flétrir le Chinois, il me semble qu'une théorie absolue ne peut être émise sur lui ! Le considérant uniquement comme émigrant, je le compare à un genre de plante parasite portant le mal ou le bien suivant la sève de l'arbre auquel il s'attache, ^{p2.408} absorbant cette sève si elle est plus riche que la sienne, la nourrissant si elle lui est inférieure. Cherche-t-il en effet à prendre place égale dans une race supérieure ? il en pompe pour lui seul la fécondité ; il est forcé par son essence même d'y descendre dans les bas-fonds, d'en exploiter, d'en exagérer les vices et de leur servir d'aliment. Tombe-t-il, au contraire, dans une population paresseuse, abâtardie et froide ? il la réchauffe par sa vivacité, il la régénère par son sang, la stimule par l'exemple de son

Voyage autour du monde... La Chine

travail. Mais par-dessus toute chose, au dehors, c'est un travailleur infatigable ; dans la zone plus proche qui entoure sa patrie, c'est un pirate : nous verrons ce qu'il est sur la terre de ses ancêtres.

Le voilà, en effet, qui se déroule devant nous, le sol classique de « l'empire des Fleurs » ! Guidée par un pilote chinois fort habile, notre canonnière serpente entre des centaines d'îles rocheuses, des estacades de bambou et des flottilles de jonques de pêche qui animent à son embouchure le coup d'œil grandiose de la rivière de Canton. Mais comme nous sommes en plein hiver, les fleurs sont absentes ; et, seules, des tombes disséminées, taillées en amphithéâtre dans les roches granitiques, font diversion à la nudité des montagnes qui encaissent le cours d'eau. À droite et à gauche, les hauteurs des rocs sont couronnées de forteresses démantelées, vestiges de la puissance première et de l'humiliation ^{p2.409} récente de l'empire. Nous franchissons Hu-mun (ou Boca tigris), Anung-Hoy, Wantong et Ticok-Tao, où les ruines attestent les défenses formidables qu'ont anéanties nos canons en 1839 et en 1856. En voyant, dans les canaux nombreux qui communiquent avec le fleuve, des convois interminables de jonques, semblables à des bancs de harengs, nous pensons aux désastres épouvantables que devaient faire nos bombes dans une pareille forêt de mâts. Nos coups sont plus modestes aujourd'hui et moins inhumains, car nous nous contentons de foire la guerre avec mitraille à des nuées épaisses de canards sauvages qui nous rappellent ceux d'Australie.

Après avoir passé la « Gueule du tigre », qui forme les Dardanelles si renommées de Canton, nous voyons les beaux clipper anglais mouillés pacifiquement en flotte sur cette magnifique rivière, puis les docks commerciaux de Whampoa, et à neuf heures et demie du soir, par un demi-clair de lune, nous entrons dans la ville flottante de Canton. Sur un espace d'environ une lieue et demie, des millions de lanternes de papier colorié illuminent de droite et de gauche cette cité nautique, la plus peuplée du globe. En se reflétant sur les ondes tremblantes, et en éclairant chacune une habitation qui flotte, ces

Voyage autour du monde... La Chine

lueurs me rappellent les nuées de lucioles et leur magique effet dans les p2.410 paysages de Java. Arriver de nuit et par eau à Canton, c'est descendre dans un « aquarium » d'hommes, de femmes, de lanternes et de bateaux entassés ; c'est se jouer dans un dédale de navires qui dorment sur leurs ancres et qui forment une ville amphibie ! Il y a là comme de l'illusion et du rêve. N'y avait-il pas ainsi une ville populeuse près du Styx, et les tam-tams, les pétards innombrables dans leur effrayant concert ne font-ils pas croire à quelque aspect infernal ? Je suis tellement sous l'impression de notre entrée nocturne dans le Canton flottant, ayant pour horizon une forêt de mâts illuminés de feux de Bengale, et les crêtes des toitures dentelées des pagodes, que je crains de trouver au jour cette ville dépouillée de son cachet saisissant : les lanternes doivent ici faire plus d'effet que le soleil !

Mouillant devant l'îlot de Sha-Myen, petite concession européenne, nous cherchons un gîte en frappant à plusieurs portes, enfin nous sommes « cantonnés » pour cette nuit chez le vice-consul anglais. Le consul lui-même devait nous donner asile, mais il a son *yamoun* (résidence) dans l'intérieur de la ville, et les portes des remparts sont barricadées depuis le coucher du soleil.

@

III

CANTON

@

Monts-de-piété. — Serpent tentateur. — Le village des vieillards et le village des morts. — Sept enfants exposés. — Hue de l'Éternelle Pureté. — Pagode des tortures. — Bienfaits des missionnaires. — Cortège du vice-roi. — Première impression sur la Chine.

15 février 1867.

p2.411 Température +2° centigrades. Canton s'étend sur les deux rives de sa large rivière, et se compose de deux villes, la ville flottante et la ville terrestre. Dès le matin, le consul anglais, M. Robertson, vient nous prendre ; et grâce à sa yole rapide, nous naviguons de droite et de gauche au milieu de milliers de barques habitées par des familles entières. Un toit de bambou et de feuilles sèches abrite chacune de ces barques-maisons : à l'arrière, l'autel des ancêtres est illuminé par de petites torches parfumées, et vingt fois par jour on y tire des feux d'artifice. Voici les bateaux de fleurs, vrais pontons d'horticulture, où, derrière des arbustes torturés et sous une sorte de serre, végètent à la fois des fleurs et des Chinoises prisonnières. Sirènes d'eau douce, ces dernières sont peintes de carmin sur les joues, de noir sur les sourcils ; elles ont l'air p2.412 endormi et paresseux. Mais dès que la brune tombe, il paraît que la barque s'illumine, les instruments de musique sont mis en mouvement, et les riches Chinois viennent s'y récréer en vidant des théières. Plus loin, une forêt de mâts indique la station d'où les jonques partent pour l'intérieur par les canaux qui sillonnent l'empire, et quinze têtes de passagers se montrant à chaque sabord prouvent l'encombrement de ces bateaux-omnibus. Mais les canons du gaillard d'avant, destinés à les défendre contre les pirates de rivière, me rassurent peu sur ce genre de transport.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est sans contredit la petite anse du fort Fung-Kwang-Paotaï, où les canards, par bandes de quinze et vingt mille, sont encore plus bruyants que les Chinois, ce qui est pourtant

Voyage autour du monde... La Chine

bien difficile. Là, chaque navire, deux fois par jour, abat des claies qui viennent en pente douce, comme les tabliers d'un pont-levis, se baigner dans l'eau de la rivière ; des canards, à raison d'environ mille par bateau, prennent leur vol, et vont clapoter dans les bourbes voisines. Au son criard d'une corne dans laquelle souffle le propriétaire des volatiles, tous reviennent au nid avec une étonnante obéissance, et chaque soir il s'en vend un grand nombre pour les dîners-gala des mandarins. Le village de Fati, peu éloigné de cette anse, est le lieu où l'on fait couver et éclore les œufs par la ^{p2.413} chaleur artificielle. Je croirais volontiers que l'administration des autorités couveuses est bien supérieure à la police de l'empire tout entier.

La ville de la terre ferme nous présente bientôt le coup d'œil le plus original : les rues n'ont guère plus d'un mètre et demi de large, elles sont dallées et glissantes, et une foule immense s'y presse. La première que nous prenons est celle des poissonniers, où une glu visqueuse nous fait presque tomber à chaque pas ; la seconde est celle des bouchers, et à leurs étaux sont suspendus des rats tapés en faisceau, aplatis et fumés comme les oies de Poméranie, des chiens comestibles dont la queue seule est ornée d'une bouffette de poils jaunes ; la troisième nous montre des magasins immenses de soieries ; puis viennent les porcelaines. Mais toutes ces rues, vrais corridors d'une salle de spectacle asiatique, ont un cachet indescriptible : les dalles sont foulées par une population aux vêtements voyants, à longues queues de cheveux et à chapeaux pointus ; les mandarins en soie azur y heurtent des files d'aveugles qui serpentent en se tenant à la robe l'un de l'autre, des lépreux immondes, et des malheureux que l'éléphantiasis fait ramper à terre. Des escouades de vigoureux coulies y bousculent tout le monde. Mais, hélas ! pour un Chinois bien mis que nous voyons, nous sommes attristés par la vue de deux cents êtres infirmes ou mourants de faim, se traînant ^{p2.414} sans vêtements, et dévorés par une vermine si dense qu'on croirait voir des hannetons sur un chêne. Au-dessus de ce mouvement bruyant, des millions de planches écarlate, marquées de caractères d'or, et suspendues verticalement, se

Voyage autour du monde... La Chine

balancent sous l'effort de la brise. Ce sont des affiches de marchands ou des sentences religieuses.

Nous nous sentons véritablement étourdis par le va-et-vient de cette fourmilière humaine après deux heures de promenade dans ces voies encombrées, où il faut faire le coup de poing pour se frayer un passage. Dégoûtés par les odeurs repoussantes que répandent des seaux jaunâtres portés sous notre nez, et par les lèpres superposées des mendiants qui s'attachent à nous ; dévorés par les insectes qui les quittent pour nous donner la préférence ; éblouis de la richesse des boutiques, étonnés du trafic merveilleux des coulies, et apitoyés à la fois par une misère qui fait venir les larmes aux yeux, nous voulons essayer de nous rendre compte de cette grande ville, dont nous avons parcouru trente rues, sans jamais voir à plus de dix pas devant nous. Nous montons donc dans une grande tour en bois, et après avoir escaladé deux cent cinquante-trois marches, nous dominons cette marqueterie curieuse de maisons de bois et de ruelles se coupant à angle droit. Notre tour n'est autre chose qu'un mont-de-piété : chose curieuse, c'est là une des plus vieilles ^{p2.415} institutions de l'empire chinois. Dans les huit étages de ce monument de bois, nous voyons, rangés avec un ordre admirable, des milliers de petits paquets étiquetés : le gouvernement a la haute main sur cette administration de bienfaisance, et certes c'est bien la dernière chose que je comptais trouver dans l'empire asiatique.

Le large sommet en tuiles bleues qui nous sert de premier observatoire ressemble à une succursale de pharmacie. Des centaines de pots de terre vernissée sont rangés sur ses bords, et ils sont pleins de vitriol destiné à être versé sur les yeux des assaillants. De plus, une trentaine de vigies, perchées sur des échafaudages semblables à notre mont-de-piété, dominant cette mer de toits bas et de ruelles sales ; non seulement ils donnent l'alarme pour les incendies, mais ils surveillent les voleurs, qui pullulent ici plus qu'en aucun lieu du monde. Mais Canton est si vaste que nous n'en distinguons pas bien encore les fortifications et les portes ; deux pagodes nous frappent, nous nous y

Voyage autour du monde... La Chine

dirigeons d'abord, voulant ensuite gagner une montagne fortifiée qui s'élève au nord-est, et d'où nous planerons mieux à vol d'oiseau sur l'ensemble de cette agglomération humaine.



Le dieu du Nord.

Nous descendons dans la ville, et après avoir marché pendant une heure au milieu d'une foule intense, nous entrons dans la pagode que nous cherchions : ^{p2.416} c'est celle du dieu gardien du Nord ; à peine y sommes-nous qu'une chose nous frappe bien plus que les troupes de bonzes, les tam-tams sonores et les Bouddhas enluminés. C'est un bouquet d'arbustes placé sur un autel, résidence d'un serpent sacré que viennent chaque jour nourrir et adorer les fervents. Dans la légende chinoise, c'est aussi une femme qui a écrasé la tête du serpent ; mais l'esprit de cette tradition toute chrétienne a été pris à l'inverse par les Chinois. Au lieu d'honorer la femme bienfaitrice, ils sacrifient à l'animal tentateur. Nous avons déjà vu à Java, à Singapour et à Siam, toutes les offrandes faites par les bouddhistes aux démons pervers et aux mauvais génies ; nous avons appris que, lorsqu'ils frappent à tour de bras sur les tam-tams de leurs jonques, c'est pour chasser l'Esprit des ténèbres ; leur grande maxime est celle-ci : « Ne pas s'inquiéter de la

Voyage autour du monde... La Chine

bonne Divinité, puisqu'elle est bonne par essence, mais apaiser la mauvaise, qui pourrait nuire. »

Donc, sous nos yeux, les adorateurs se pressent autour du buisson ; tournant le dos à une peinture qui représente une déesse écrasant le reptile, ils portent leurs offrandes à la vilaine bête, qui me paraît longue de deux pieds, et qui se « love » près des cendres chaudes. À la porte de sortie, nous voyons l'urne au-dessus de laquelle on coupe la tête du coq pour tous les serments ; c'est un symbole : p2.417 « Que ma tête soit coupée comme celle du coq, dans l'éternité, si je suis un parjure ! » Cette coutume, ingénieusement encouragée par les bonzes, nous fait rire de bon cœur. Car, en fin de compte, ce sont les coqs qui font les frais de la dévotion publique, à la grande joie des bonzes, qui les mangent à belles dents tous les soirs.

Les murs de cette pagode, peints de fresques grotesques, sont ornés de grands placards dorés, sur lesquels sont inscrits les noms et prénoms des dieux et des hommes honorés par l'empereur en vertu de quelque action mémorable. Chaque souverain, à son avènement à l'empire, les fait tous monter d'un degré dans cette canonisation progressive, et l'on nous montre un certain dieu récemment promu de six grades au-dessus des autres. C'est celui sous la protection duquel s'étaient mis les Chinois, le jour où ils ont si terriblement battu les Anglais au fort de Ta-Kou, à l'entrée du Peï-Ho : plus bas, trois noms sont rayés. Le vice-roi de Canton, défait le mois dernier par des bandes rebelles, a mis en pénitence les dieux qui ne l'ont pas écouté.

En effet, en grimpant sur le toit de la pagode, le consul nous montre une flottille amarrée non loin de là ; s'il y a plus de jonques que de mâts et plus de trous de boulets que de sabords, c'est que les troupes impériales sont rentrées ainsi depuis six jours, après avoir laissé un millier de morts p2.418 sur le terrain ; un district voisin a tout simplement refusé de payer l'impôt et résiste vigoureusement au vice-roi.

Voyage autour du monde... La Chine

La seconde pagode que nous visitons est celle des cinq cents dieux. Ils y sont représentés en statues de trois pieds de haut, toutes plus grotesques les unes que les autres. Je ne vous parlerais point de ce temple, qui, à l'instar de toutes les pagodes chinoises, inspire un ennui profond, si je n'étais étonné d'y voir des saints bouddhistes portant la mitre, des croix et des chapelets ; si la politesse n'était de garder son chapeau sur la tête, et si des porcs, rôtis tout entiers, apportés par les fidèles en holocauste à Bouddha, n'étaient, séance tenante, découpés et avalés par les bonzes.

Reprenant notre marche, nous pointons enfin droit au nord, désireux de promener nos regards sur cette ville populeuse, dans les ruelles de laquelle nous n'avons trouvé jusqu'à présent qu'un étouffant encombrement. Nous escaladons les échelles qui mènent au sommet de la fameuse pagode à cinq étages, qui est au centre d'un groupe de douze forts, et qui s'élève à l'extrémité nord au-dessus de la ville tout entière. Avec ses boiseries peintes en rouge foncé, elle est véritablement grandiose ; il n'y reste aucune trace du culte bouddhiste, mais elle porte sur ses murs des inscriptions plaisantes et des caricatures de caserne, qu'y ont bariolées les ^{p2.419} troupes alliées pendant l'occupation, depuis 1858 jusqu'en 1861. De son sommet, nous voyons clairement le triangle arrondi que forme la vieille ville terrestre, avec ses murailles de plus de dix kilomètres de long, ses seize portes à bastions bizarres, ses pagodes, ses mosquées et ses *yamouns* ¹. Voici, à notre gauche, la brèche où les alliés montèrent à l'assaut en 1857 ; tout à côté, sous un ombrage de peupliers, au pied même de la muraille, est le cimetière de nos braves tués à l'ennemi. Voilà le temple des cinq génies, et un kiosque ouvert à tous les vents, où est suspendue une cloche immense : des boulets bien pointés ont égratigné le bronze, et on nous raconte que, coulée il y a deux cents ans, cette cloche fut ébranlée trois fois ; après quoi les bonzes la condamnèrent au silence, en prophétisant que le quatrième coup sonnerait la ruine de la cité antique. Il paraît qu'en 1857, au

¹ Palais de mandarins entourés de parcs et de casernes.

Voyage autour du monde... La Chine

bombardement de Canton, c'était parmi les commandants des canonnières à qui ferait, non pas, comme d'ordinaire, « sauter le cavalier », mais sonner la cloche. Les boulets firent vite la besogne, et deux jours après Canton fut investi.

Certes, quand on arrive dans une ville lointaine, c'est avec une sorte de fièvre qu'on aime à promener ses regards sur les méandres et les saillies de ^{p2.420} son panorama. Mais je ne veux plus vous citer qu'un champ qui semble désolé et privé de vie au milieu de tant de bâtisses entassées ; c'est l'emplacement des anciennes factoreries, les ruines de la splendeur commerciale de Canton.

Nous voulons rester sur cette impression générale, et préférer le Canton vu de haut et de loin, aux ruelles fétides où l'on barbote avec des lépreux ; nous demandons à nos compagnons de nous conduire dans la campagne chinoise. Nous suivons d'abord pendant deux kilomètres le sommet de la muraille : elle a de sept à huit mètres de large ; à chaque créneau est un canon abrité d'un toit de bois et de feuilles, et l'on nous dit qu'il y en a ainsi deux mille tout autour de la ville. Mais il y en a bon nombre en pierre, et, somme toute, je crois bien que si les soldats en guenilles que nous voyons monter fièrement la garde autour de ces pièces séculaires devaient les servir toutes, elles feraient en éclatant plus de mal aux assiégés qu'aux assiégeants.

Sortant par la porte de l'Est, nous cheminons dans une campagne qui nous semble l'abomination de la désolation, collines dénudées et rocheuses, flaques d'eau croupissante, amas d'immondices, sentiers affreux, rien n'y manque de ce qui peut attrister les regards sur un horizon de tombeaux disséminés. Bientôt nous sommes dans une enceinte fortifiée, où sont des étangs et des oiseaux sacrés ; nous ^{p2.421} franchissons un portique, et plus de six cents maisonnettes alignées nous apparaissent. C'est un hospice fondé par le gouvernement chinois pour les vieillards. Tous ces débris, ces squelettes vivants, au nombre d'un millier, sont blottis dans leurs cases sombres, et ils couchent à côté de leur cercueil ouvert tout prêt à les recevoir (voir la gravure, p. 585) ; quelques-uns, plus valides, charment les loisirs de leur reste

Voyage autour du monde... La Chine

d'existence en sculptant de leurs doigts tremblants des fioritures qui ornent la boîte où ils reposeront peut-être demain. Ce peuple stoïque ne craint pas la mort.



Ces vieillards, vrais squelettes vivants, au nombre d'un millier, sont blottis dans leurs cases sombres, à côté de leur cercueil, dont le voisinage leur paraît tout naturel.

Tout à côté est la cité des défunts : c'est une ville carrée dans les ruelles de laquelle nous pénétrons sans peine ; chaque maison en granit est éclairée par une lampe funéraire. Là il y a neuf cent cinquante habitants, mais seulement trois êtres vivants, les gardiens ! Moyennant quinze francs par mois, les cercueils sont déposés en ce lieu, jusqu'au moment où la famille du défunt trouvera l'argent ou les moyens de transport nécessaires pour rapatrier ces dépouilles dans le Nord ou dans l'intérieur de la Chine. J'admire ici la facilité avec laquelle les familles peuvent trouver la consolation de réunir dans la terre natale les membres épars que la mort a frappés au loin...

Voyage autour du monde... La Chine

...Ut jungat eosdem

Quos junxit communis amor, commune sepulcrum.

Le culte des Chinois pour les morts a quelque chose de touchant, bien fait pour contraster avec leur ^{p2.422} cruauté classique, leurs tortures et leurs exactions sur les vivants. Combien nos formalités européennes en pareil cas sont coûteuses, en comparaison des coutumes chinoises ! car voilà en outre cinq cents cercueils pour lesquels on n'a pu payer, et qui n'en sont pas moins hébergés pendant un mois.

Nous traversons de part en part cette nécropole, au milieu des offrandes de fleurs, de la fumée de l'encens et des torches résineuses. Ce silence, ces lueurs funèbres, cette population morte forment un ensemble qui impressionne au plus haut point, et l'on ne peut s'empêcher de se dire : « Est-ce une réalité, ou bien un rêve ? »

Certes, si c'est un rêve, il n'est pas gai. Mais la Chine semble ne vivre absolument que pour vénérer les morts ; c'est là le point caractéristique de cette nation. Les lampes qui brûlent jour et nuit dans les barques, les feux d'artifice tirés devant chaque maison au lever et au coucher du soleil, les autels enluminés de chaque boutique, ne sont que l'expression de la vénération de ce peuple pour ses pères. Peut-être ce respect du passé est-il la clef de leur opposition à tout ce qui est innovation. Peut-être en enterrant leur aïeul dans leur potager, comme nous le voyons faire tout autour de nous, se jurent-ils de l'imiter en tout, et une génération première doit-elle demeurer le type de toutes les générations postérieures du céleste empire ?

^{p2.423} Mais quittons la ville des morts : le soleil va se coucher ; pour revenir à notre demeure, il nous faut encore traverser la ville des vivants, dont les portes ferment le soir, et il ne serait pas tentant de découcher de ce côté-ci. Nous revenons donc par le tombeau d'un Ming, général tartare qui a subjugué Canton, il y a quelques siècles, et dont la dépouille est gardée par des lions, des chameaux, et des guerriers sculptés dans le granit.

Voyage autour du monde... La Chine

Soudain, tandis que nous pressons le pas, dans les sentiers boueux et déserts qui longent les murs en terre d'un petit village presque en ruine, nous voyons à trois pas, dans des herbes abattues par la gelée, un petit panier en nattes, cousu à son orifice : quelque chose semble remuer dedans ; la natte molle se soulève, puis retombe ; avec un couteau nous entr'ouvrons le tissu grossier, et nous trouvons un pauvre petit être nu, bleu et glacé de froid, âgé peut-être de vingt-quatre heures : à peine rendu à la lumière du jour, il vagit plaintivement ; au bout d'un instant, d'autres cris lui répondent, ils s'échappent d'un buisson voisin, et un autre enfant s'y débat aussi contre la mort. Celui-ci a sans doute été jeté par-dessus le mur, car il semble fracturé, et sur un espace de cinq cents mètres, le long de ce sentier, nous comptons bientôt sept moribonds, âgés de quelques heures seulement ; les uns sont atteints de la lèpre, les autres sont presque ^{p2.424}entièrement gelés ; un d'eux a un coup de couteau dans le côté ! Je ne puis vous dire combien notre cœur se soulève de pitié, de douleur et de colère à la vue de ces enfants qui gisent là tellement meurtris ou gelés que rien ne saurait les rendre à la vie. Sept, en moins d'un quart de lieue ! n'est-ce pas le spectacle le plus affreux et le plus navrant ? Pour notre premier jour en Chine, le hasard nous fait voir un exemple de la plus affreuse des cruautés ; cherchant encore au milieu des immondices, nous ne pouvons découvrir un seul de ces petits êtres qu'on puisse espérer de sauver : ici le sang coule, là le froid a glacé ces membres frêles, plus loin l'enfant empoisonné vomit en râlant... Mais les tam-tams des fortifications nous avertissent qu'il faut courir, pour ne pas trouver notre retraite coupée ; et, portant dans le cœur la plus poignante des tristesses, nous hâtons notre marche, et au bout d'une heure nous arrivons à Sha-Myen, concession européenne.

Certes, je l'avoue bien franchement et je prie les Missions de me le pardonner, je n'avais jamais voulu croire à l'exposition des petits Chinois ! Je me disais que puisque les bêtes féroces soignent leurs petits, il ne devait pas y avoir de pays où l'abandon des enfants fût

Voyage autour du monde... La Chine

devenu une coutume. Qu'il y ait des crimes isolés, des infanticides comme dans certains quartiers de nos capitales, c'était, pensais-je, là, comme chez nous, une triste conséquence des ^{p2.425} colères ou des misères humaines ; c'était, selon moi et selon mon ignorance, pure question de cour d'assises chinoise, exploitée en Europe et exagérée par les correspondances qui nous parvenaient et qui étaient encore amplifiées dans chaque paroisse.

Ah ! maintenant que j'ai vu la plaie comme Thomas, je suis convaincu et je m'incline ! Je verrai toute ma vie ces sept enfants jetés aux gémonies, à la porte de la première ville chinoise que nous visitons, ces sept enfants que nous fait découvrir notre première promenade au hasard dans la campagne de Canton. Je ne m'étonne plus désormais du chiffre de vingt ou vingt-cinq mille auquel les *Annales de la Propagation de la Foi* portent, si je m'en souviens bien, le nombre des enfants exposés par an dans les grands centres chinois.

De ces tristes chiffres et de ce qu'il nous a suffi d'une heure pour voir aujourd'hui, que pouvons-nous conclure, sinon que l'exposition est bien véritablement une coutume nationale, et que l'abandon des enfants, qu'il commence par la vente ou finisse par le meurtre, ne révolte pas le moins du monde un bon nombre de mères chinoises, qui ont évidemment un caillou à la place du cœur ? Il nous reste à chercher jusqu'où cet usage, — puisque c'en est un ! — porte en soi l'impunité aux yeux des Chinois, et nous saurons assurément si les mandarins ferment les yeux sur ce point ou s'ils ne ^{p2.426} condamnent même pas moralement tant de mères coupables. — Sous cette pénible impression se termine notre journée d'excursion, et, en devisant sur ces tristes choses, nous passons la soirée à écrire tous trois près du feu d'un aimable homme, M. Hancock.

À Canton, il n'y a rien qui ressemble à un hôtel, à un caravansérail, à un gîte public quelconque pour le voyageur. Les négociants européens logent les touristes qui leur sont adressés, et le gouverneur de Hong-Kong a bien voulu nous recommander à celui-ci. Il est en général tout seul dans son « bungalow », passant ses matinées à

Voyage autour du monde... La Chine

étudier des centaines de thés différents ; car il est « Tea-taster » (dégustateur de thés) pour la maison Gibb, et il nous montre son laboratoire, où chaque pincée du végétal précieux est, par poids égaux, répartie dans des eaux à différents degrés de chaleur, et où chaque décoction de thé, provenant de plantations diverses, est humée par lui en gorgées sérieuses, puis minutieusement et savamment clarifiée. De l'appréciation de notre hôte dépendent l'achat de milliers de caisses et le bénéfice de plusieurs millions pour Gibb-Gibb and C^o.

Après le bruit de la journée, nous n'entendons plus dans notre paisible demeure que le choc sourd de deux bâtons frappés l'un contre l'autre par le veilleur de nuit de notre hôte. Sha-Myen, l'îlot où ^{p2.427} nous logeons, était encore, il y a dix ans, un banc de boues, couvert à marée haute, rendez-vous des pélicans, des corps morts apportés par le courant, et de toutes les infections imaginables. Après la prise de Canton en 1857, les négociants, désirant ardemment reprendre un commerce jadis si florissant, se désolèrent de ne trouver que des ruines à la place des factoreries, et voulurent les reconstruire. Mais les plénipotentiaires alliés préférèrent convertir ce banc en une île artificielle, et des quais de granit furent construits, pour encadrer ovalemment la concession, qui mesure deux mille huit cent cinquante pieds de long sur neuf cent cinquante de large : le tout coûta 325.000 dollars, dont on cinquième fut payé par la France et quatre autres par l'Angleterre. Le 3 septembre 1861, les lots furent mis en vente, et les négociants anglais y portèrent tant d'entrain, que les lots — de douze mille pieds carrés seulement — montèrent jusqu'à 9.000 dollars. En six ans, il y a déjà là une petite bourgade anglaise, une église protestante, un « cricket ground », un terrain d'entraînement pour les courses, des villas spacieuses et des « godowns » magnifiques pour les grandes maisons théifères de la Chine. Un sentier sépare le territoire britannique du territoire français. — Sur le nôtre, il y a des touffes d'arbres incultes, des ordures, des chiens errants, des chats, des taupes, mais pas une maison !

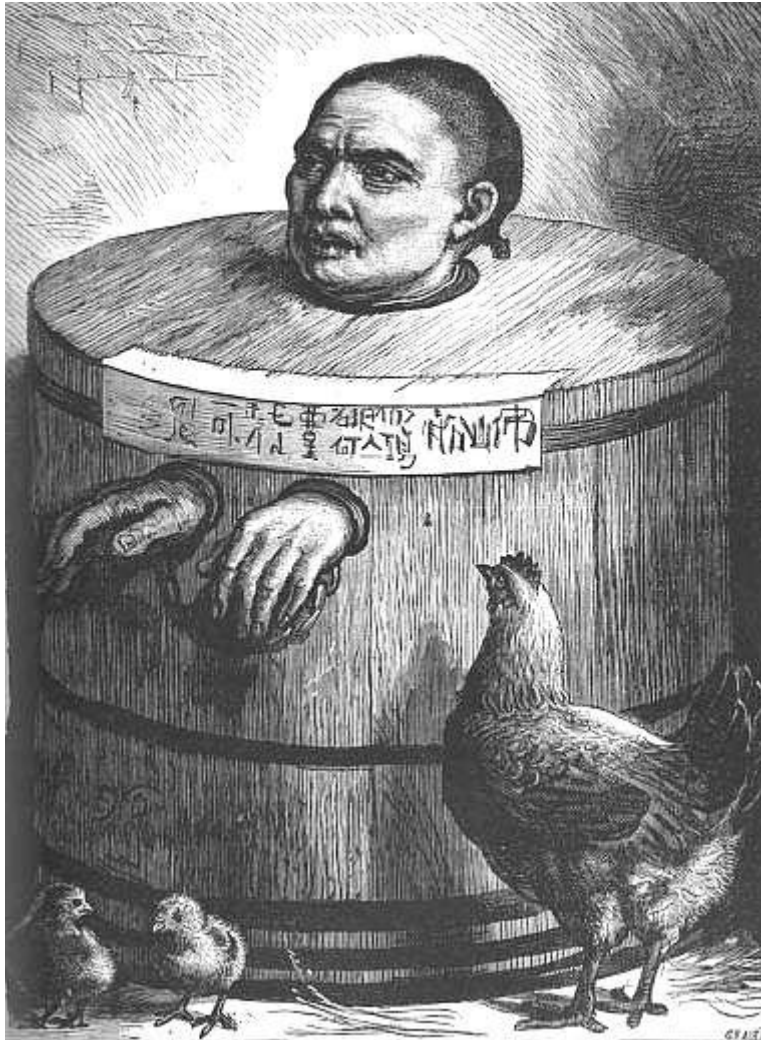
Voyage autour du monde... La Chine

p2.428 Pour nous, heureux d'avoir trouvé un gîte, nous avons à remercier aussi ceux qui nous ont accompagnés aujourd'hui : le matin, ç'a été le consul anglais ; à midi, dans l'intérieur de la ville, le docteur Grey, et ensuite, dans la campagne, M. Hancock. Le docteur Grey, qui connaît à fond la Chine, avait, il y a deux ans, servi de guide ici à Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Brabant. À Hong-Kong, comme ici, tous sont sous le charme de ce prince, qui a été le premier voyageur d'un sang royal pénétrant jusqu'à l'empire du Milieu. Ils nous disent avec quelle ardeur, quelle instruction et quelle affabilité il cherchait sur sa route tout ce qui passionne les âmes généreuses. Il espérait pousser plus avant ses pas investigateurs, quand de tristes messages sur la santé du roi Léopold Ier le rappelèrent soudain dans sa patrie, où, rapportant les fruits fécondés par la comparaison des peuples lointains, il devait, après avoir accompli un grand voyage, commencer un grand règne.

16 février.

Reprenant nos excursions, et guidés par un domestique chinois, qui n'a d'autre mission que de nous ramener à Sha-Myen dès que nous prononcerons ce nom, nous parcourons le centre de la cité, qui est un vrai labyrinthe. Pourtant de longues artères droites, étudiées d'avance sur le plan de la ville, nous servent de points de p2.429 repère : ce sont les rues de « la Droiture immaculée » (le boulevard Haussmann de Canton), de « l'Éternelle Pureté » (qui correspondrait au boulevard de la Madeleine), de « la Bienfaisance et de l'Amour des Peuples » (boulevard de Sébastopol) ! Bref, les noms les plus emphatiques de sentences morales et abstraites ont été donnés par les Chinois à leurs sales corridors dallés, et il est amusant de voir les inscriptions qu'ont placées au-dessous, pendant l'occupation alliée, les loustics gaulois ou irlandais : les voies chinoises du « Savoir clairvoyant », de « la Virginité raisonnée », de « l'Amour » et de « l'Espérance », ont été rebaptisées : « Impasse de l'Opéra-comique, rues de la Mère-Michel, du Sergent-Isidore et des Pig-tails » !

Voyage autour du monde... La Chine



Le tonneau préventif. — Exposition d'un criminel chinois avant l'interrogatoire.

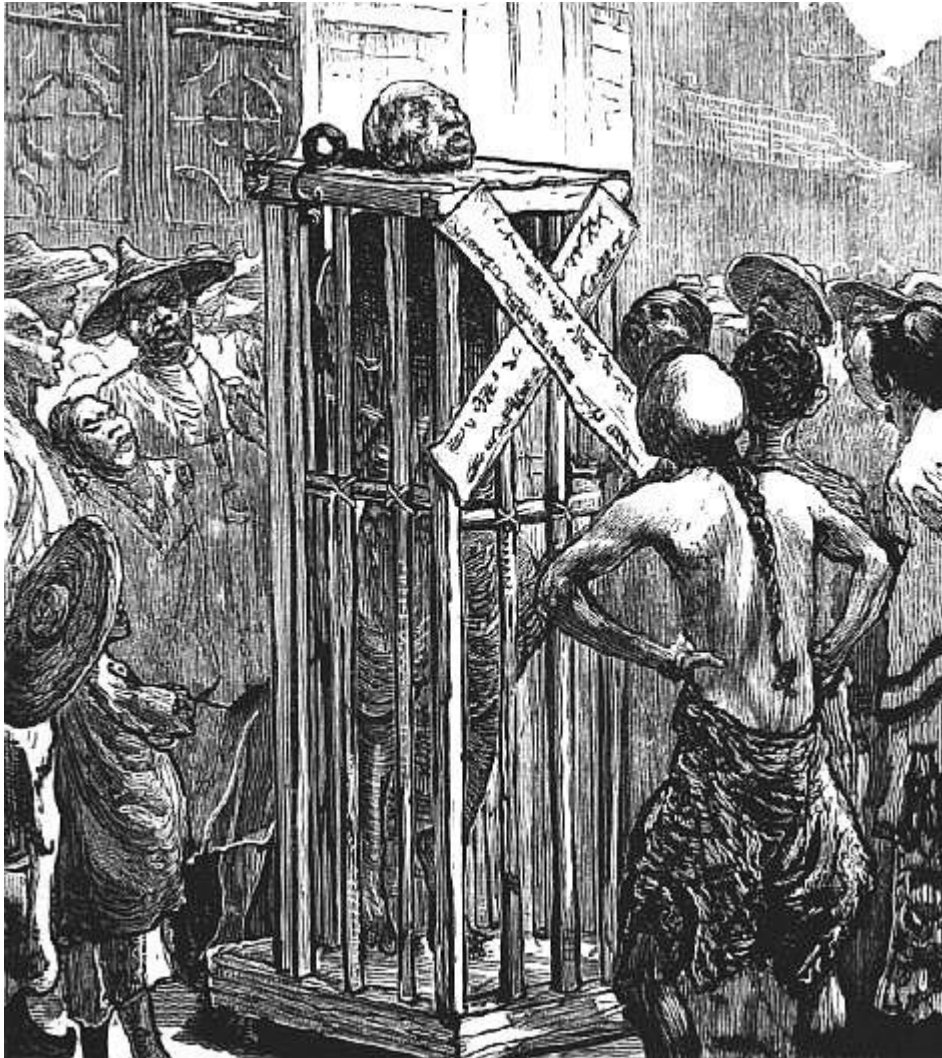
Mais la gaieté passe vite dès que nous entrons dans les cours des prisons : là, dans des cages de bambou de quelques mètres carrés, sont entassés des centaines de misérables ! Presque nus, grelottants, enfoncés jusqu'à mi-jambe dans une boue fétide, portant sur leur figure et sur leur corps la pâleur de la faim, des meurtrissures et des plaies, ils attendent en fourrière le sabre du bourreau ! Les uns se jettent sur les sapèques que nous leur donnons à travers leur bouge, tandis que d'autres, grimpant et se contournant, tendent fébrilement les bras, semblables à des bêtes qui se débattent dans leur cellule et qui meurent de faim. Tout à côté est ^{p2.430} la pagode des tortures, où sont rangés, par gradation dans la douleur, les instruments les plus affreux.

Voyage autour du monde... La Chine



La cangue. — Cet âge est sans pitié.

La « cangue » et les « lattes » pour fouetter jusqu'au sang sont des douceurs en comparaison des petits appareils que je vais vous citer. — Cinq baguettes de bois, longues de vingt centimètres, sont intercalées entre les doigts de chaque main et de chaque pied, puis solidement liées de chaque côté, de telle sorte qu'elles compriment fortement les phalanges. On met l'accusé à genoux, et on l'attache à un pieu ; puis, avec des cordes de quelques mètres, on tire par coups saccadés sur les baguettes : ainsi, chaque fois, les phalanges, qui craquent, sont douloureusement distendues et presque arrachées. — Ici, une simple corde, passée dans une poulie, élève au-dessus de terre un malheureux suspendu seulement par un pied et une main, tandis que la tête et le reste du corps restent ballants. — Là, on fait entrer le prévenu dans une cage, et on lui lie les mains derrière le dos : la partie supérieure de la cage se compose de deux planches munies de pointes de fer qui, en se rapprochant, serrent le cou du patient sans laisser glisser sa tête : on élève ces planches de telle sorte que l'homme ne soit pas pendu, s'il



Dès que ses orteils fléchissent, il reste suspendu par le cou.

se tient sur l'extrémité des orteils des pieds. Dès que ces orteils fléchissent, il reste accroché par la gorge (voir la gravure, p. 597) et macéré par les piquants ; il lui faut donc sautiller sans cesse, alternant pour point d'appui contre le bout ^{p2.431} extrême des pieds et les os maxillaires ! — Puis viennent les pinces pour arracher les ongles et les yeux ; — les étrilles à dix lames de rasoir pour ratisser la peau et la fendre jusqu'à un demi-centimètre de profondeur ; les bouteilles à huile, comme celles de nos mécaniciens, pour verser dans ces fentes de l'huile bouillante ; — le pal, sur lequel on fait tourner un homme comme une toupie ; — en un mot, plus de cent appareils plus raffinés les uns que les autres, et destinés à extorquer les confessions des prévenus. Bien souvent ceux-ci meurent au bout de douze heures de

Voyage autour du monde... La Chine

souffrance ! Dès qu'ils avouent, ils sont condamnés ; le dilemme devient pléonasme, et la mort y trouve son compte toutes les fois que la torture n'est pas exploitée par les bourreaux en extorsions pécuniaires. Le patient agonisant fait alors apporter par les siens tout l'argent qu'il possède ; et, si les inquisiteurs se déclarent satisfaits, il est libéré !

Cette pagode des tortures m'a inspiré un tel dégoût et m'a tellement bouleversé, que je ne puis la détailler davantage ! Je ne crois pas qu'il y ait au monde quelque chose de plus atroce que la cruauté judiciaire du céleste empire, et je me suis senti incapable d'affronter plus d'un instant une pareille officine de douleurs et d'agonies. Deux grandes galeries donnent sur ce temple, et contiennent une douzaine de divinités réputées propices aux patients : à grand-peine nous nous frayons un passage entre ^{p2.432} des milliers d'adorateurs brûlant des cierges et de l'encens, offrant à leurs idoles des poulets et des porcs, afin que leurs parents qui se tordent à cette même heure sous les coups, sur les pointes de fer, ou entre les pinces des interrogateurs, échappent à la mort !

Nous nous arrachons vite à ce quartier maudit, et nous gagnons la ville haute, où nous savons que sont situées les Missions étrangères. Là, dans une modeste cabane de planches presque en ruine, nous sommes reçus par Mgr Guillemain, évêque de Canton. Le vénérable prélat a les traits de saint Vincent de Paul, et sa parole française, pleine de douceur et d'onction, nous va droit au cœur. Accompagné du père Guérin, qui a perdu la santé à évangéliser dans les terres malsaines de l'intérieur ; du père Bernon, qui a été soldat avant d'être apôtre et qui a encore tout le cachet entraînant de notre armée, Mgr Guillemain nous montre les fondements de la cathédrale qu'il construit et qui sera le plus beau monument chrétien de la Chine. Quel contraste entre l'humble et misérable demeure du serviteur de Dieu, et le temple sacré qu'il élève ; entre la croix de charité et l'emplacement arraché à la barbarie ! C'est ici même, en effet, qu'étaient les palais du fameux gouverneur Yëh ! La mémoire

Voyage autour du monde... La Chine

exécree de cet homme cruel qui a fait couper tant de têtes, et qui s'est complu dans le despotisme le plus sanguinaire, sera ^{p2.433} effacée ici par les bienfaits des Missions, consolatrices des affligés, et protectrices de ceux qui souffrent.

C'est le 25 janvier 1861 que le vice-roi Laou céda à perpétuité ce lieu à Mgr Guillemin pour le culte catholique. Cet espace de deux cent quatre-vingts mètres de long sur cent trente de large est entouré de murs : c'est la citadelle sainte d'où rayonnent les missionnaires qui vont porter le bien dans les provinces du Kwang-Tong et du Kwang-Si. Mais les fonds ont manqué pour faire encore de ce terrain de ruines le centre de bienfaisance tel que le rêve la Mission.

Pourtant il y a déjà là le remède à bien des douleurs ! Mgr Guillemin, nous menant à droite au fond de son enclos, nous ouvre la porte d'une maison carrée : nous entrons dans une vaste salle que garde une sœur de charité, et nous ne comprenons point au prime abord ce que signifient une vingtaine de sortes d'auges de bois, sur lesquelles sont étendues des couvertures grossières et de couleur foncée. La sœur soulève celles-ci, et que voyons-nous ? plus de deux cent cinquante petits enfants rangés là, les uns à côté des autres : c'est la récolte de la semaine ! Si quelques-uns semblent vivaces, la plupart sont livides : douze ou quinze se meurent déjà, quatre viennent de mourir ! Et aussitôt, devant nous, ces corps inanimés sont enlevés à leurs frères d'infortune : le cœur se serre quand on voit ainsi côte à ^{p2.434} côte ces enfants parmi lesquels la mort se hâte de faire des vides. Pauvres petits anges qui râlent en commençant à vivre, et qui vivraient si leurs infâmes parents ne les avaient jetés par le froid sur les chemins et contre des cailloux ! Bien plus, on nous dit que les Chinois leur font boire quelque liqueur forte avant de les offrir à la charité publique, et c'est là la cause de tant de morts !



Les « chiffonnières d'enfants » déposent leur récolte dans des auge.

Chaque matin les Chinoises chrétiennes élevées par les sœurs partent avec une hotte, et, « chiffonnières d'enfants », elles vont par les ruelles, dans les faubourgs, près des buissons, des murailles, des terrains déserts, et elles rapportent les pauvres petits êtres qu'elles trouvent les moins meurtris. Dans le principe, les Chinois vendaient avec complaisance les enfants qui leur semblaient superflus ; puis ils ont renoncé à cette coutume, agacés de voir élever par d'autres ceux dont ils devaient avoir charge. Mais on nous fait une remarque

Voyage autour du monde... La Chine

curieuse : en moyenne, sur cent enfants exposés, il y a quatre-vingt-dix filles et dix garçons seulement.

Avec plus de ressources pour payer des « chercheuses d'enfants », pour élever ceux qu'elles trouvent, et surtout pour augmenter le nombre des sœurs de France, on recueillerait ici des centaines d'enfants par jour ! Car « l'exposition » étend, comme une tache d'huile, ses tristes ravages. Par pauvreté surtout, par apathie souvent, par une ^{p2.435} morale faussée toujours, les familles les plus régulières et les plus légitimes, mais qui s'estiment déjà assez nombreuses, se débarrassent ainsi, dès les premières heures, des nouveau-nés qu'elles *trouvent de trop* !

En dehors de l'impression douloureuse qu'inspirent ces quelques sauvés du grand naufrage, rien n'est plus extraordinaire que cette coutume dans ses écarts, pour celui qui la considère de sang-froid. Ainsi, dans le Kong-Tcheou, avant les derniers ravages des rebelles, il était presque inouï de voir des enfants exposés. On les tuait dans l'intérieur de la famille, me dit le père Guérin, mais on ne les jetait pas sur les chemins ou dans les champs. À Canton même, certains quartiers ne donnent aucune recrue à la crèche, d'autres ne cessent de l'approvisionner.

O la belle et touchante œuvre que celle des crèches chrétiennes en Chine ! Maintenant que j'en puis parler *de visu*, je voudrais faire voir à ceux qui nient « l'exposition des petits Chinois », la modeste demeure qu'a bâtie Mgr Guillemain, — ces auges remplies d'enfants apportés en une semaine, ces quatre sœurs françaises occupées nuit et jour à les soigner, — ces salles où sont entassés ceux de l'année dernière et d'il y a deux ans, — ces groupes d'enfants de trois à quatre ans qui jouent dans la cour, — enfin ces écoles d'orphelins et d'orphelines ^{p2.436} adultes qui ont grandi sous l'aile des Missions et qui leur doivent la vie et l'instruction.

Mais, au seuil de cet enclos, où Yëh dressait des listes de cent hommes à décapiter par nuit, il y a maintenant un « registre

Voyage autour du monde... La Chine

d'entrée », tenu par l'évêque français pour tous les enfants chinois qu'il cherche à rappeler à la vie, et voici un chiffre plus fort que mes humbles paroles et qui marque la réception des douze derniers mois :

4.883 enfants ont été en un an trouvés abandonnés, ont été recueillis, baptisés et soignés *ici*. Cette recherche a coûté 4.245 francs, ce qui fait 87 centimes par tête (la valeur d'une livre de laine en Australie !). Le personnel employé à l'intérieur de la crèche se compose de 4 sœurs françaises, de 15 sœurs chinoises, de 30 orphelines et de 7 domestiques. Avec l'entretien et la réparation de la maison, l'ensemble des dépenses de ce chapitre n'est monté qu'à 14.534 francs.

Pour une somme à peu près égale, l'évêque entretient l'orphelinat des garçons, où cent jeunes Chinois sont instruits, logés et nourris, et où sont hébergés de plus une vingtaine d'autres dont il paye l'apprentissage. Ces garçons se marient ensuite, et prennent pour femmes les pauvres filles recueillies comme ils l'ont été eux-mêmes ; ils s'installent aux environs de l'église, et grossissent ainsi peu à peu le noyau d'une population laborieuse et honnête, aimant l'Europe qui lui a envoyé des bienfaiteurs, aimant ses enfants qu'elle « n'exposera » jamais !

Tel est le bilan de l'œuvre charitable dont il nous est donné de voir les moindres détails. L'œuvre est en enfance, il est vrai, car les sommes allouées ne suffisent guère. Avec trois ou quatre feux d'artifice de moins dans nos fêtes publiques, que de milliers d'existences on pourrait sauver ici ! Ajoutez-y les trente-six écoles réparties dans la province, où quatre cents enfants sont élevés, cinq petits orphelinats qui entretiennent une centaine d'enfants (le tout coûtant environ onze mille francs), et vous saurez à peine la vingtième partie du bien que font en Chine les Missions étrangères.

17 février.

Notre dimanche a commencé, comme si nous étions en France, par la bénédiction latine de l'évêque à l'autel, mais il a bien fini en Chine par les clameurs de plusieurs centaines d'enfants qui criaient derrière nous : « Fan-qwaï ! Fan-qwaï ! (diables et chiens d'Occident) ! »

Voyage autour du monde... La Chine

S'il y a environ dix-huit mille chrétiens dans toute la province, il y en a deux mille à Canton. Nous trouvons ces derniers agenouillés en plein air sur le sol, tout autour de la cabane de feuilles sèches qui sert de chapelle provisoire. Puis l'évêque, qui aime déjà tendrement le prince, nous garde au repas de midi, avec neuf missionnaires des villages ^{p2.438} environnants. C'est un petit coin de France : à nos pieds, un canon donné par l'amiral Jaurès rappelle les temps de guerre ; mais aujourd'hui c'est de la conquête pacifique faite par le christianisme qu'il s'agit seulement. Que les heures nous paraissent douces au milieu de tant de cœurs amis, et que de curieuses et intéressantes aventures chacun nous raconte ! Si j'avais été attristé depuis Singapour en voyant à quel point le commerce français est pauvre dans l'extrême Orient, et combien le pavillon tricolore n'y apparaît que *rara avis in terris*, l'impression générale que je ressens est moins désespérée et plus consolante aujourd'hui. Oui, c'est vrai : l'Angleterre, la reine des mers, est la dominatrice matérielle des empires asiatiques par son commerce colossal ; elle y importe ses cotonnades et elle en exporte pour des milliards les thés et les soies ; mais la France est le pays des idées, et elle les importe par ses missionnaires jusque dans les régions les plus inconnues de la Chine. Cette force morale, vivifiante et inépuisable, relevée par la pureté et la pauvreté de ses agents, illustrée par des martyrs et corroborée par la foi, secondons-la de tout notre cœur !

Les rapports des missionnaires avec les mandarins varient beaucoup suivant les lieux et les circonstances : ici l'intelligence est parfaite, là les prêtres sont odieusement persécutés, moins en ^{p2.439} eux-mêmes, ce qu'ils préféreraient, que dans la personne de leurs ouailles.

Mais de tels obstacles n'arrêtent pas l'œuvre chrétienne, à laquelle il répugnerait de s'imposer, et qui se maintient dans cet admirable rôle : — recueillir les orphelins dont personne ne veut, sauver les enfants jetés sur les routes et soigner les malades qui l'implorent ! L'étendue immense des districts fait du missionnaire un pèlerin dont l'allure ordinaire est la marche forcée : appelé sans cesse à quinze et vingt lieues, il s'y rend en hâte, couchant souvent sur la dure et plus souvent

Voyage autour du monde... La Chine

encore insulté : ses chapelles disséminées sont des huttes de bambou. Mais il s'oppose la polygamie, il fait tomber la coutume barbare « des petits pieds », il forme des cœurs honnêtes, et se fait, le front haut, auprès des mandarins et jusqu'à la cour de Pékin, l'avocat des malheureux injustement opprimés. Pour subvenir à tant de labeurs, il touche cent vingt piastres (600 francs) par an, et je ne vous étonnerai pas en vous disant que les appointements de l'évêque de Canton (1.200 francs), réunis à ceux de tous ses missionnaires, sont inférieurs au traitement minimum du dernier des dix ou quinze ministres protestants envoyés par les sociétés bibliques, et qui, dans leurs belles villas, vivent très confortablement sans ennuis et sans troupeau. Aussi, depuis notre arrivée en Chine, n'avons-nous pas trouvé un ^{p2.440} seul négociant anglais qui ne déplorât la stagnation lucrative de ses ministres, et qui n'admirât nos missionnaires pauvres, mais écoutés, hardis soldats de leur foi, abordant avec la fougue française les remparts d'une barbarie séculaire : ce sont les zouaves du clergé militant.

Quant à nous, la nuit vint presque nous surprendre dans cette atmosphère pure et française, bien faite pour réchauffer les cœurs qui commencent à souffrir du mal du pays... Mais nous rentrons au logis, pensant qu'au bout d'un an nous reverrons la terre natale, et que nos courageux hôtes de ce matin y ont, par force d'âme, renoncé presque tous pour la vie !

Dans notre rentrée vers Sha-Myen, nous sommes bientôt arrêtés net au beau milieu de la « rue de l'Amour ». Une foule au trot, venant en face de nous, nous heurte d'une façon sauvage, et force nous est de chercher refuge dans une boutique remplie de poissons puants et d'œufs conservés dans de l'acide urique. Nous voyons alors défiler devant nous le plus baroque des cortèges : une vingtaine d'hommes montés sur des poneys zébrés cheminent les uns derrière les autres, criant : « Hou-ouh, tou-ouh ! (Circulez, circulez !) » ; et comme la ruelle n'a qu'un mètre et demi de large, il nous faut être lestes pour que les chevaux n'appuient pas leurs fers sur nos orteils. Ces cavaliers majestueux portent d'une main une pique, et de l'autre agitent leur longue



Le passage d'un gros bonnet dans une rue de Canton.

queue ^{p2.441} de cheveux pour fouetter leurs montures (ici, la queue sert à tout, à battre les chiens, les femmes et les chevaux, et à monter au ciel !). — L'escadron, égrené comme un chapelet, escalade ou descend à l'aventure les marches glissantes qui relient les différents niveaux d'une rue chinoise. Viennent, à la file, des licteurs en rouge, portant des fouets, des haches, des sabres et des chaînes ; ce sont les bourreaux de Canton, compagnons indispensables de l'autorité locale. Puis une foule confuse de deux cents porte-étendards s'échelonne sous nos yeux : mendiants en guenilles, hideux de saleté et de lèpre ; ils ont, pour l'occasion, revêtu la livrée gouvernementale, qui se compose de loques voyantes. Rien ne fait mieux voir qu'un cortège de mandarin combien en Chine les dignités et la vermine, la magnificence et la misère marchent côte à côte ; comment des gamins, vagabonds à midi, sont licteurs à quatre heures, et coucheront demi-nus le soir sur un tas

Voyage autour du monde... La Chine

de fumier ! Enfin passent une douzaine de chaises à huit porteurs, palanquins fermés auxquels un petit carreau seulement donne du jour, La face ronde et grasse du gouverneur du Kwang-Tong s'y colle pour nous considérer d'un œil farouche, et les dix-sept officiers de sa suite, portant la moustache à la tartare, se laissent plus ouvertement voir au peuple dans leurs robes enluminées, brodées d'or et d'argent.



Nous croisons le cortège du vice-roi dans une rue étroite et glissante.

Voyage autour du monde... La Chine

Nous trouvons poli de saluer ces messieurs, mais ^{p2.442} leur figure impassible nous prouve que les Européens ne leur sont guère sympathiques ; ils se souviennent trop que nous avons lancé quelques boulets dans leurs pagodes il y a dix ans ; après tout, ils auraient raison de nous appeler des Barbares, si nous ne cherchions pas une autre manière de les civiliser.

En opposition aux faces féroces des bourreaux de Sa Seigneurie, à l'immonde troupeau des acolytes de louage et à la majesté de décadence du cortège vice-royal, les coquettes « filles du Ciel » aux joues rosées, à la coiffure mastiquée, aux colliers de jade, se penchent toutes à leurs fenêtres ; la « rue de l'Amour » offre à cette heure un vrai ensemble de paravent chinois : sentences peintes en écarlate, mandarins en riches costumes, mendiants qui hurlent, chevaux sur des escaliers, femmes peintes, palanquins et boutiques bariolés, tout s'y confond dans les plus vives couleurs d'une palette de potiche !

Ce quartier pourtant n'a pas toujours joui d'une aussi bruyante gaieté : dans une rue voisine qui a peut-être quatre cents mètres de long et qui est fermée à chaque extrémité par des portes, deux de nos soldats français avaient été tués en plein midi et en pleine rue pendant l'occupation alliée. Aussitôt que le commandant apprit ce crime, il n'hésita pas, fit fermer les portes de la rue, et y lança deux compagnies avec l'ordre de tout tuer, excepté les femmes ^{p2.443} et les enfants. Cet exemple nécessaire a arrêté désormais les meurtres, continuels jusqu'alors, et nous voyons par nous-mêmes « qu'en ouvrant l'œil » on peut circuler en sûreté à Canton. Aussi le prince s'est-il hâté hier soir de refuser la garde de vingt matelots portugais mis à sa disposition par le commandant du *Principe Carlos*. Nous avons à notre suite un cortège de deux cents gamins moqueurs et harcelants, mais ils sont surtout curieux ; et, somme toute, ils me rendent au centuple le désagrément que j'ai dû causer dans mon enfance à quelque marchand chinois égaré à Paris en le dévorant des yeux et en le suivant pas à pas.

Voyage autour du monde... La Chine



Nous avons à notre suite un cortège de gamins moqueurs.

18 février 1867.

Nous cherchons à faire quelques achats, ayant pour guide l'aimable père Chouzy ; grâce à lui, nous découvrons que le domestique chinois qui nous avait servi d'interprète jusqu'alors prenait contre nous les intérêts des marchands et leur disait : « Demandez-leur dix fois plus ; ils ne savent pas les prix, et ils payeront. » Du reste, s'il y a surabondance de marchandises dans les boutiques, ce n'est guère que du « moderne ». Le « vieux chine » est payé par les Chinois bien plus

Voyage autour du monde... La Chine

cher que par nos amateurs, et les seules belles choses que nous trouvions sont dans la rue de « l'Éternelle Pureté », chez un brocanteur qui les extrait de caisses arrivées d'Amsterdam. Quelques-unes ne sont pas encore ouvertes, et il y aura sans p_{2.444} doute quelque Européen qui fera faire à leur contenu une seconde fois le voyage d'Europe !



Ces pauvres lépreux, soulevant la natte qui est leur seul abri contre la pluie et le froid, nous tendent les mains sans pouvoir se lever.

Suivant les indications de notre boussole (car ici nous naviguons à pied), nous explorons l'est de la ville, et nous passons par une grande place carrée d'où s'élèvent les plus malsaines odeurs. Là, nous buttons contre quelques cadavres de lépreux ; bientôt une cinquantaine de ces pauvres êtres, soulevant chacun la natte qui le couvre, nous tendent les mains sans pouvoir se lever sur leur séant. Quand ils se sentent à bout de forces, viennent là, se blottissent les uns contre les autres et

Voyage autour du monde... La Chine

attendent la mort avec résignation. Dans cette cité misérable, où personne de sain n'ose mettre les pieds, et où nous nous sommes égarés, les lépreux eux-mêmes font leur police. Nous en voyons trois ou quatre, encore valides quoique chancelants, arracher leurs confrères morts des nattes pourries qui leur ont servi de maison, puis de linceul ; ils les tirent par un pied jusqu'au quai, comme un chien qu'on va jeter à l'eau ; et, pour eux aussi, le fleuve devient un cimetière !

Comme ici tout est contraste, nous arrivons rapidement à un quartier riche ; reçus poliment dans quelques magasins, nous nous rendons compte de l'habillement des familles aisées. À mesure que l'automne et l'hiver s'avancent, les Chinois endossent casaquins sur casaquins et cuissards sur ^{p2.445} cuissards : ils n'ont point de feu dans leurs salons, et ne se déshabillent pas pour se coucher ; semblables à des oignons, ils ont quinze et vingt pelures au fort de l'hiver, et ils se maintiennent ainsi, sous des couches d'ouate superposées, dans une douce chaleur... et exhalent une odeur que je m'abstiens de qualifier. Au printemps, la pelisse est remise dans l'armoire, les casaquins diminuent en raison inverse du thermomètre, et l'habillement resté six mois prisonnier est rendu à la lumière du jour. Quel peuple de chrysalides !...

Il semble donc que l'eau ne leur est pas sympathique ! Mais s'ils ne s'en servent pas pour se laver, je leur rends cette justice qu'ils savent l'employer habilement pour en faire des horloges. Depuis des siècles, Canton a eu la spécialité d'un appareil hydraulique des plus simples, qui se compose de quatre jattes de cuivre placées sur des gradins, de telle sorte que le niveau supérieur de l'une arrive au niveau inférieur de l'autre ; l'eau en tombant goutte à goutte y indique vingt-quatre heures par un flotteur qui correspond à une échelle graduée.

Nous finissons notre journée par le champ des exécutions, où un apprenti coupeur de têtes, très familier et très jovial, veut à toute force me donner une poignée de main ; puis nous passons par « le mont de Venus », près duquel sont les salles d'examen. Des deux côtés d'une avenue de trois cents ^{p2.446} mètres de long, sont disposées à angle droit neuf mille deux cent trente-huit niches carrées, dans chacune

Voyage autour du monde... La Chine

desquelles un homme a juste la place pour s'asseoir. C'est là que pendant huit jours on enferme, tous les trois ans, les candidats aux grands examens. La composition est écrite, et de ce concours sortent les bacheliers, licenciés, docteurs, mandarins, lettrés et officiers supérieurs de l'empire du Milieu. Dans le dialecte supérieur (obligé pour ce concours), il y a trente-deux mille caractères ! Tout le mérite, paraît-il, est dans la calligraphie. Une commission de dix mandarins, sous la présidence du ministre de l'instruction publique, examine les copies et récompense la plus belle main.

C'est bien là le cachet, le symbole, le type de l'esprit et de la civilisation des Chinois. Assurément ils ont une intelligence des plus étendues, et d'admirables aptitudes : ils ont le génie du commerce, et poussent l'entente de la vie matérielle à une perfection qui nous étonne souvent. Il faut le dire, ils étaient civilisés, ils avaient la boussole, la poudre, les tissus, l'imprimerie, quand nos pères mangeaient des glands dans les forêts de la Gaule, se couvraient de peaux de bêtes sauvages et faisaient la guerre avec des flèches ; mais on sent que cette civilisation, coulée dans un même moule, s'y est figée depuis longtemps.

En matière politique, ils ont eu leur 1789 bien p2.447 des siècles avant nous : l'aristocratie de naissance a cédé à la libre compétition des places par des examens publics. Quand le dernier coulie peut, s'il s'adonne à des travaux littéraires, parvenir au bouton de mandarin, comment se fait-il pourtant que les fonctionnaires issus des concours libres deviennent les despotes les plus impitoyables, les plus vénaux et les plus injustes, maltraitant cette plèbe dont ils faisaient partie hier ?

De même dans les temples, cela fait froid à voir ! En dépit du nombre des adorateurs, la routine grossière, la cupidité des bonzes, vous diront que la pensée est absente, et que la matière seule est en jeu.

Le Chinois n'a pas de religion, il n'a qu'un culte, celui de ses intérêts, et, par suite, une superstition et une adoration aveugles envers les génies qui passent pour présider à la fortune.

Voyage autour du monde... La Chine

Et dans toutes leurs œuvres, s'il y a quelquefois perfection, il n'y a jamais étincelle ! Tout est là : ici ils sculptent et vénèrent des cercueils, mais là ils tuent sans scrupule des nouveau-nés ! Ils cherchent le mérite dans la calligraphie, et non dans la pensée ! Comment les idées peuvent-elles progresser dans un pays, quand il faut toute la vie d'un homme supérieur pour acquérir la connaissance de l'alphabet ? Il en résulte que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population de la Chine ignorent la moitié des caractères qui expriment les idées, et qu'ils ne ^{p2.448} comprennent pas le langage de ceux qui s'instruisent pour eux-mêmes et non pour enseigner ! Les grands lettrés passent leur vie un pinceau à la main, s'essayant à tracer avec élégance, sur une brique poreuse, de pieuses sentences inintelligibles pour le commun du peuple, et qui, éclatantes d'or au fond des pagodes, ne parlent pas à l'âme de leurs adorateurs. Leur littérature n'est plus qu'un coup de pinceau ; et le Chinois, si avancé dans les progrès matériels, demeure fatalement immobile dans le champ des idées !



Fac-simile d'un autographe de l'empereur.

@

IV

CHANG-HAÏ

@

Débarquement à Chang-Haï. — Arrêté sur la chasse. — Restaurants variés. — La plaine couverte de cercueils. — Les jésuites à Zi-Ka-Waï.
— Récits de la guerre contre les rebelles.

Chang-Haï, 6 mars 1867.

p3.005 Canton et ses pagodes rouges, Hong-Kong et ses palais pleins de thé, toute la Chine méridionale et ses odeurs nauséabondes sont déjà loin de nous. Nous venons de faire trois cent quatre-vingt-dix lieues sur une mer semée de rochers entre le continent et les rivages très laids de Formose, tout avides de visiter jusqu'au delà de Pékin la Chine du Nord, qu'on dit plus sauvage ; nous remontons les eaux jaunes du fleuve Bleu, et nous débarquons à Chang-Haï, la voisine de Nankin aux tours de porcelaine, le boulevard des Impériaux contre les Taépings ou Rebelles, la porte du Yang-Tze-Kiang, pour apprendre les nouvelles suivantes : p3.006

1° La chasse vient d'être fermée le 1^{er} mars courant ;

2° Le conseil municipal de la concession française s'est déclaré en insurrection complète contre notre consul, qui a été obligé de le mettre sous clef ; on songerait même, dit-on, à remplacer les conseillers actuels par des négociants anglais !

Quelle désillusion ! n'est-ce pas à renoncer sur l'heure à faire un voyage en Chine ! — Nous nous promettons bien d'abord de laisser le conseil municipal chang-haïen discuter jusqu'à extinction de chaleur naturelle sur les bords de son fleuve Bleu ; mais quel chagrin nous cause l'arrêté prohibitif du mandarin-préfet ! Nous nous étions, depuis tant de mois, « forgé une telle félicité » de faire des coups doubles sur les faisans dorés et les canards-mandarins ! Nos fusils étaient prêts, nous voyions déjà nos carniers pleins d'ailes et de queues miroitantes ! Et

Voyage autour du monde... La Chine

c'est en un pays aussi perdu, par une telle longitude que les rayons du soleil mettent huit heures à vous parvenir à Paris après nous avoir éveillés, c'est dans ces paysages essentiellement chinois de tous les paravents traditionnels que nous devons craindre, comme en la plaine Saint-Denis, la gent des gardes champêtres boiteux et des bons gendarmes ! Je me vois déjà bel et bien courant à toutes jambes, pour échapper à une escouade de fonctionnaires hurlants du céleste empire, vêtus de bleu-azur, la ^{p3.007} queue au vent et les babouches embourbées, sans quoi j'aurais grande chance d'être capturé, mené au yamên, empalé ou passé à l'huile bouillante.

Chang-Haï appartient à tout le monde et n'appartient à personne : il y a concession française, anglaise, américaine ; le gouvernement chinois a la bonté de se croire propriétaire du sol, et nous sommes censés, moyennant redevance, n'être que locataires ; mais nous y sommes, et je souhaite qu'une fois, par extraordinaire, nous sachions y fonder un comptoir actif, honorable et durable.

Cela m'a fait un sensible plaisir mêlé de surprise, de voir le long du quai, le képi sur l'oreille et le rotin à la main, un brave douanier français, avec une tunique vert foncé et tous les dehors tracassiers de l'inspecteur de l'octroi, aussi martial et aussi autoritaire qu'en son pays natal. Il faut voir comme il sait se faire obéir, beaucoup du regard, mais surtout de la baguette, par la foule grouillante des Chinoises pêcheuses et pécheresses, qui amarrent leurs barques fétides en contravention avec les ordonnances du conseil municipal ; à vrai dire, quelle Chine peu poétique, quel céleste empire de banlieue !

Aussi, comme vous le pensez bien, à peine entrés à Astor-House, l'hôtel le moins horrible de l'endroit, nous empressons-nous de prendre des informations afin d'en sortir, de gagner Pékin, et la ^{p3.008} Mongolie, si c'est possible. Mais, nouveau tracas, le golfe de Pe-Tchi-Li n'est pas encore dégelé, le Peï-Ho encore moins, et la route par terre serait interminable. Force nous est donc de patienter en ce lieu qui nous plaît médiocrement, jusqu'à la débâcle des glaces du Nord, que nous souhaitons avec une inexprimable ardeur.

Voyage autour du monde... La Chine

Nous nous mettons donc à parcourir la ville, qui ressemble à tout ce que nous avons déjà vu dans le céleste empire ; mais l'aspect de la population locale est bien différent de celle du Sud : là les Chinois étaient jaunes, cuivrés, maigres et légèrement vêtus de cotonnades ; ici



Chinois en costume d'hiver.

ils nous apparaissent roses comme des poupons et gras comme des bouddhas ; de plus, ils sont emmitouflés de quatre et cinq pelisses superposées, doublées de peaux de mouton ; un seul homme exhale l'odeur d'un troupeau tout entier. L'économie de leur habillement est celle-ci : une demi-douzaine de gilets sans manches sont recouverts d'une seule houppelande avec des manches extrêmement longues et tombant jusqu'aux genoux. En somme, ils ont l'air d'avoir fort chaud, mais ils ressemblent plutôt à des ballots de laine qu'à des hommes.

Le hasard veut que nous débutions par le quartier des restaurants. Je vous ai déjà parlé des menus chinois, et je me garderai bien d'y revenir ; mais ce qui me frappe ici, c'est l'agglomération étonnante p3.009 de toutes les castes, depuis la plus pauvre jusqu'à celle des

Voyage autour du monde... La Chine

négociants millionnaires, venant bruyamment faire, presque côte à côte, les repas les plus somptueux ou les plus dégoûtants.

Voici, à droite, un restaurant pour les riches ; ils sont plus de trois cents, assis quatre par quatre, autour de petites tables ornées de fleurs de papier et de mandarines (oranges) ; des garçons bien vêtus leur servent, avec mille démonstrations de respect, des compotes verdâtres et gluantes que leurs bâtonnets, je ne sais par quel artifice, font passer des soucoupes craquelées jusqu'à leur vaste et rieuse mâchoire.

La rue parallèle est affectée aux gens de fortune médiocre ; ici pas de palanquins armoriés attendant à la porte ; peu de fleurs, moins de fruits, mais beaucoup plus de tapage — et de tapage chinois ! Plus loin, près de la porte Montauban, est une longue rue dont l'aspect donne une sorte de frisson : c'est là que viennent manger par milliers de pauvres mendiants ayant à peine forme humaine, et presque totalement nus, même par ces temps de neige et de gelée. J'en vois toute une troupe — joyeuse quand même — qui apporte à cinquante autres affamés un vieux chien gonflé, lisse et pourri, tiré de la vase des fossés fétides qui longent la fortification crénelée. Ils ont, eux aussi, des sortes de tables basses ou tabourets, et se font — encore p3.010 en cette misère ! — des politesses pour s'asseoir autour d'un pareil mets et pour le déguster : ce peuple est si poli !

Quittant ce quartier, qui semble être un fourneau multiple, une gigantesque cuisine de deux kilomètres carrés, nous prenons une ruelle, espérant nous esquiver plus vite vers la campagne ; mais nous tombons en un vaste cloaque au milieu de la dernière classe des consommateurs ! Entre eux, pas de politesses échangées ; pour eux, la chasse n'est pas fermée ! une nuée de gibier à deux, quatre, huit, dix et mille pattes, à trompe et à queue, sautille par bandes nomades sur leurs haillons ; dès qu'un rayon de soleil réchauffe ces escadrons piquants, rampants et puants, amis et protecteurs de la lèpre et de l'éléphantiasis, les pauvres mendiants font avec leurs dix doigts une chasse acharnée dans tous les replis ténébreux de leurs loques putrides ; aussitôt harponné par leurs ongles, vite le gibier est croqué à

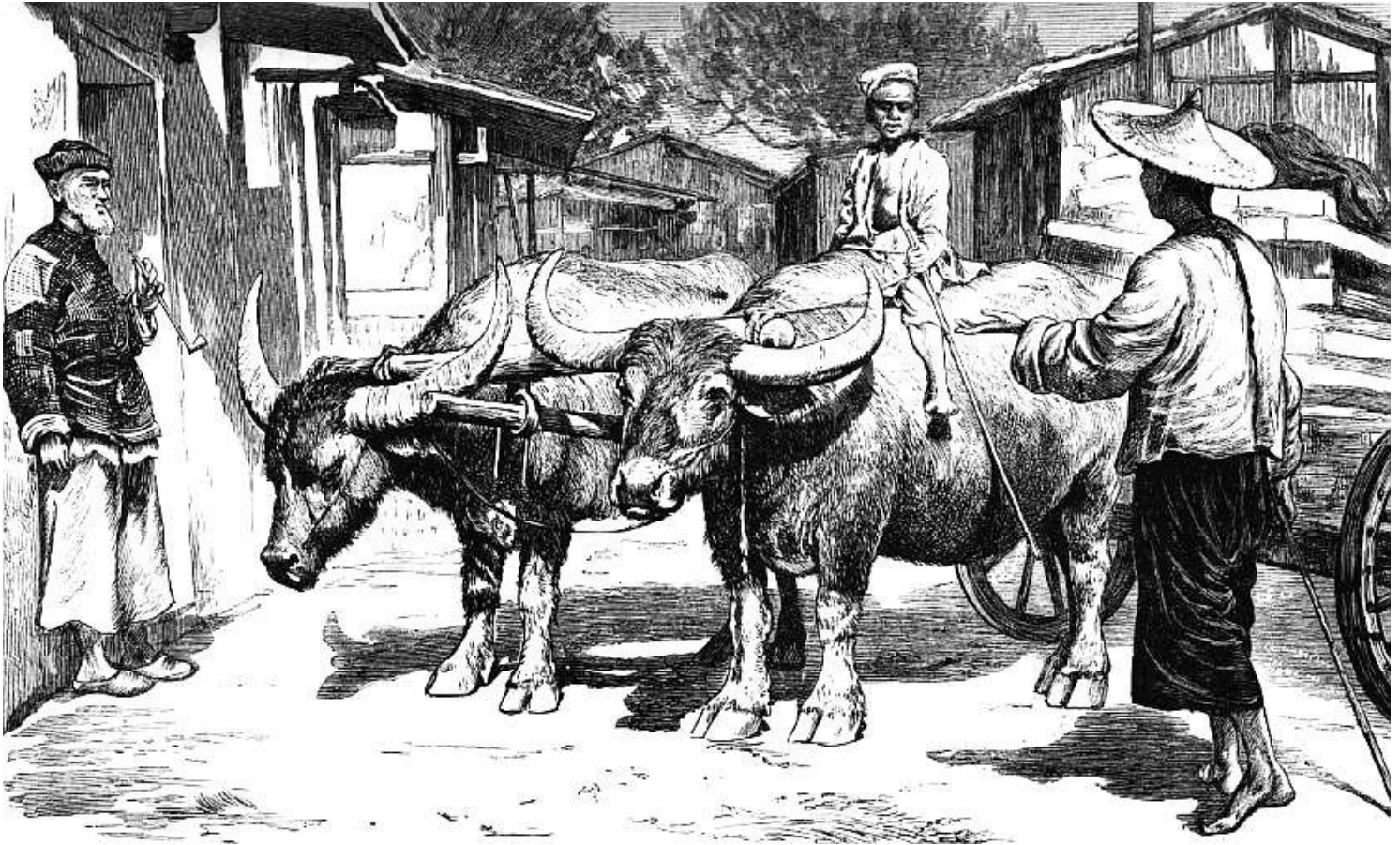
Voyage autour du monde... La Chine

belles dents et avalé. Je ne puis d'abord le croire, et je me demande si je rêve ; mais, sur un parcours d'un kilomètre et demi que nous faisons à grands pas, nos yeux ne voient que ces « hallalis courants » de vermine ; nos oreilles n'entendent que les craquements saccadés d'insectes broyés entre des dents de singes ; nos cœurs se soulèvent, nous nous sauvons et courons encore. — Dante a-t-il, dans ses cauchemars poétiques, imaginé ^{p3.011} un pareil cercle pour ses anges déchus ? Et n'est-ce pas un enfer anticipé qu'une ville chinoise ?

En rentrant au logis, nous passons devant le yamên, résidence du gouverneur local ou tao-taï : l'autorité devant, dans l'Extrême-Orient, ne se manifester que par l'apparat donné aux châtiments, et administrer signifiant punir, la prison est en face de la loge du concierge préfectoral. Le contraste est frappant entre les toits vernissés et bizarres, les portiques de marbre ciselé, les sculptures à jour des murailles ornementées de ce palais, et la cage lugubre où sont entassés plus d'une centaine de délinquants : les barreaux sont des gaules de bambou, laissant entrer librement la neige et la bise ; et le balai qui nettoierait ces nouvelles écuries d'Augias n'a jamais été coupé sur les bouleaux de la forêt. C'est donc sur des amas indescritibles, et d'une odeur écœurante, que gisent ces malheureux ; ils attendent là le décret fantaisiste par lequel ils seront condamnés au supplice du gril, ou de la scie qui les coupera par tranches en commençant par les pieds, ou du puits dans lequel on les suspendra la tête en bas, ou du rasoir auquel sera jointe une fiole de vitriol arrosant les fentes taillées dans leur peau vive.

Chang-Haï, 7 mars 1867.

Les promenades en ville nous ont vite lassés : il faudrait avoir le « cœur pétri dans une argile ^{p3.012} étrange » pour avoir même de la curiosité deux jours de suite devant de pareils spectacles. Nous voulons aujourd'hui aller à la campagne ; Zi-Ka-Waï est notre but : c'est une petite colonie fondée par les jésuites, à deux lieues de Chang-Haï. Figurez-vous une plaine sablonneuse, nue et pelée, coupée de plusieurs canaux bourbeux, sans eau à marée basse : par-ci, par-là, quelques



Un attelage à la Daumont, près Chang-Haï.

villages dont les huttes misérables ne sont construites qu'en roseaux jaunâtres et en boue ; à droite et à gauche du sentier que nous suivons, des centaines et des centaines de cercueils ! Dans la Chine septentrionale, il n'y a pas de cimetières, et sur ce sol immense, les cercueils sont disséminés comme les corbeilles de fleurs et les touffes d'arbres dans un parc anglais. Tantôt c'est un champ de choux ou de légumes fins au milieu duquel sont déposés sur le sol, sans plus de précautions, les longues boîtes en bois ciselé ; tantôt, dans un champ de blé, quatre Chinois défunts semblent jouer aux quatre coins. Ici, il y a des piles de cercueils élevés en pain de sucre ; là, ils servent de bancs sous une tonnelle, et voilà sous quels ombrages la brise légère vient féconder les riantes cultures des jardins chinois. C'est pousser bien loin l'amour et le respect de ses ancêtres ! Mais de tels sentiments ne doivent-ils pas plutôt s'émousser, quand des gamins jouent gaiement, ainsi que nous pouvons le voir, dans un bosquet où se mêlent ^{p3.013} les émanations de l'opium, de

Voyage autour du monde... La Chine

l'oignon, du jasmin et de la belle-mère ? Et c'est ainsi tout autour de nous, et bien loin encore, nous disent nos compagnons de route. Certes tout cela est fort peu gai. De plus, le vent souffle de l'intérieur, et les ondes atmosphériques nous apportent des bouffées malsaines et délétères qui achèvent d'éteindre en nous toute gaieté, s'il en restait encore.

On nous raconte quelques-unes des bizarreries qu'entraîne cette singulière façon de vénérer les aïeux. Tant que règne à Pékin la même dynastie, ces tombes en plein air doivent s'accumuler sur la surface du sol, et malheur à ceux qui profaneraient en y touchant cet ensemble de menuiserie jadis enluminée, aujourd'hui vermoulue. Mais l'histoire enseigne qu'à chaque révolution impériale on a fait table rase de ces monuments fragiles. Seulement, comme en Chine on est moins friand que chez nous de tuer un gouvernement, et que trois cents ans se passent — est-ce croyable ? — sous le règne de la même race, on enterre moins souvent la population défunte, qui cohabite ainsi plus longtemps avec les vivants.

J'ai le chagrin, malgré la meilleure volonté du monde, de ne pouvoir apprendre, pendant un si court séjour, les quatre-vingt mille caractères chinois qui me faciliteraient la vérification de ce dire, et je ne l'inscris que pour mémoire ; mais je puis, avec ^{p3.014} tristesse et étonnement, vous assurer que ce culte pour la décentralisation des tombes est actuellement le dernier, mais presque insurmontable obstacle à la construction des chemins de fer et des télégraphes en Chine.

La maison Reynolds, de Chang-Haï, avait établi une ligne télégraphique sur un parcours de quelques kilomètres, jusqu'à Wo-Soung, pour annoncer à la ville l'entrée en rivière des malles et des voiliers toujours impatiemment attendus. Eh bien ! au bout de quelques jours, le fil a été *coupé* en plus de cinq cents endroits divers ; la coupure avait été faite en *tous* les points où son *ombre* projetée par le soleil levant était tracée sur les cercueils échelonnés dans la plaine ; or,

Voyage autour du monde... La Chine

ils sont aussi nombreux que chez nous les gerbes de blé au temps de la moisson ¹.

Songez donc alors sans effroi au travail des ingénieurs chargés de poser les jalons d'une voie ferrée ! Mais il faut espérer que peu à peu la superstition tombera devant les inventions utilitaires des Barbares, et qu'en montrant nettement aux Chinois le nombre de dollars qu'ils pourront gagner grâce à ^{p3.015} la vapeur et à l'électricité, ils feront quelques expropriations dans leur nécropole immense. Je gagerais volontiers que dès qu'ils auront compris les avantages pécuniaires, ils s'empresseront de déblayer la poussière de leurs ancêtres.

Cependant nous arrivons à Zi-Ka-Waï : les révérends pères, vêtus à la chinoise et fumant la longue pipe indigène, nous reçoivent avec la plus aimable cordialité, puis nous promènent pendant deux heures dans leurs écoles.

Il y a trois catégories d'élèves. La première, qui en compte plus de quatre cents, se compose des pauvres petits diables plus ou moins guéris de toutes les variétés de la lèpre, recueillis mourants de faim dans les environs, et compris sous la dénomination générale d'orphelins. C'est en Chine, en effet, plus qu'en aucun lieu du monde, qu'on peut à bon droit appeler orphelins des enfants qui ont encore père et mère. À leur arrivée, on les passe à une forte friction de pierre ponce ; on les gratte, on les étrille au moral comme au physique, puis leur journée est partagée entre les travaux de l'intelligence et ceux du corps : à droite est la salle où ils apprennent à lire et à écrire ; à gauche les ateliers de cordonnerie, de menuiserie, d'imprimerie ; ici, ils filent le coton, là, ils le tissent. Bref, les Pères les reçoivent *bruts* à l'âge de cinq ou six ans, et les relancent dans le monde à vingt et vingt-deux ^{p3.016} ans, manufacturés et manufacturants. Il y a dans cette

¹ En mars 1871, le télégraphe sous-marin de Chang-Haï à Hong-Kong vient de relier le nord de la Chine aux Indes et par là au reste du monde. Au moment où l'extrémité nord du fil allait être fixée à terre, le gouvernement chinois s'y opposa formellement, et les Européens furent réduits à installer le bureau télégraphique sur un petit bateau, au milieu de la rivière !

Voyage autour du monde... La Chine

série d'écoles un ordre, une activité et une propreté qui font plaisir à voir. C'est vraiment une belle œuvre.

À trois cents mètres de là est un collège d'un rang supérieur : on trie les plus intelligents de l'agglomération des jeunes travailleurs, et on les jette à pieds joints dans la culture des belles-lettres — chinoises, bien entendu. C'est assurément fort drôle de les entendre à « l'étude », non point ânonner leur texte pour l'apprendre par cœur, mais le hurler à tue-tête. Le silence est défendu ; le révérend père préside avec calme — et sans devenir sourd — à ce glapissement étourdissant de voix enfantines, et ne gourmande que les paresseux qui trahissent leur répit en ne s'égosillant pas. Cela me rappelle certain village célèbre pour ses cerises, où les propriétaires les font cueillir par de nombreux gamins, à la condition expresse qu'ils ne cessent un seul instant de siffler : sans de pareilles mesures, ceux-ci mangeraient les cerises et nos Chinois dormiraient. Il semble, à voir chacun, ouvrant une grande bouche, déclamer sa sentence, que le texte ne doive se graver dans sa mémoire qu'en raison directe du cube des formidables vibrations sonores dont il remplit la salle.

Enfin voici la haute classe : elle se compose d'environ deux cent cinquante grands jeunes gens bien ^{p3.017}tenus, aux bonnes manières, à l'air grave. Ce sont messieurs les rhétoriciens, fils des familles riches des mandarins du faubourg Saint-Germain de Chang-Haï, et payant grassement. En faisant ici de fortes et solides études, ils deviendront successivement bacheliers, licenciés, docteurs, puis mandarins, et s'élèveront de bouton en bouton, par-devant la faculté du grand empire du Milieu. — Que de patience, de force d'âme et de veilles il a fallu aux Pères pour apprendre, de façon à pouvoir les enseigner, non seulement les règles de prononciation et de peinture des caractères chinois, mais encore l'esprit, les finesses et les idiotismes d'une littérature, d'une poésie et d'une histoire où les légendes baroques et les sentences surannées le disputent à l'ennui des théories de Confucius ! Les difficultés ne les ont pas rebutés jusqu'à ce jour, et ils poursuivent avec calme et fermeté ce noble but : au-dessus du niveau des orphelins et

Voyage autour du monde... La Chine

des pauvres qui composent presque seuls aujourd'hui la classe susceptible de conversion, introduire peu à peu un élément moral et chrétien dans les rangs des hauts fonctionnaires de l'empire.

Jusqu'à présent la qualité de chrétien n'a pas été réellement incompatible — aux yeux du gouvernement chinois — avec la dignité de mandarin ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il est impossible d'être mandarin sans se livrer officiellement à certaines pratiques ^{p3.018} idolâtres... Il nous faut espérer du moins que ces futurs dignitaires, une fois parvenus à l'exercice du pouvoir, voudront être plus bienveillants pour nous que leurs devanciers, et ne plus traiter de Barbares ceux qui leur ont appris à lire, à écrire et à faire le bien.

Cet éternel surnom de Barbare nous fait rire à chaque heure, et pourtant je vous assure que depuis le coup d'œil arrogant du tao-taï ou gouverneur qui nous croise dans la rue, entouré d'une pompe brillante, jusqu'au geste du simple coulie qui marchande fièrement pour porter une malle, tout ici révèle contre nous la haine et le mépris. Et quand j'entends parler de tous les exploits passés de nos volontaires pour vaincre les rebelles, des arsenaux que l'on construit au compte des Impériaux, des canonnières montées par les Européens qu'on pense leur fournir, de l'éducation navale et militaire que nous voulons leur donner, je me demande toujours avec effroi, sous le coup de ma première impression, si nous ne leur donnons pas là des verges... pour nous battre.

Certes nous ne méritons pas une pareille désillusion, après les sacrifices qu'ont faits les armes françaises pour combattre les rebelles et la piraterie ! Qui pourrait jamais oublier, en effet, en foulant cette terre, le nom de l'amiral Protêt, qui trouva la mort au milieu de son triomphe, le 17 mai 1862 ? ^{p3.019} Commandant en chef la division de Chine, et défendant le gouvernement chinois contre les rebelles, il venait de sauver Chang-Haï bloqué par eux et les attaquait dans la ville fortifiée de Nekiao. Au moment où le brave amiral lançait avec une indicible ardeur les colonnes d'assaut commandées par le comte d'Harcourt, il recevait un biscaïen en pleine poitrine et tombait entre les bras du lieutenant Desvarannes.

Voyage autour du monde... La Chine

Qui aussi ne rendrait hommage aux longs et valeureux efforts de deux Français, les lieutenants de vaisseau Giquel et d'Aiguebelle, dont tous parlent ici et dont les journaux vous ont raconté l'histoire ? Outre les combats livrés par leur corps franco-chinois, les Impériaux devront à ces deux hommes de cœur, de science et d'énergie, des arsenaux et des chantiers qu'ils construisent sur une grande échelle à Fou-Chao : avant cinq ans, ils auront lancé quatorze canonnières et formé non seulement des ouvriers et des ingénieurs indigènes, mais des équipages capables de manœuvrer des vapeurs. Bref, c'est l'armement à l'européenne de toute une marine impériale pour laquelle le gouvernement fait de fabuleuses dépenses.

Chang-Haï a été dans ces dernières années le théâtre sanglant des incursions et du pillage des rebelles. De Zi-Ka-Waï, que nous venons de visiter, les jésuites ont dû se sauver dans la ville avec tout ^{p3.020} leur jeune troupeau ; mais les hordes des rebelles arrivaient si vite, qu'un des Pères, entouré d'une centaine d'enfants, fut massacré avant de pouvoir gagner les murs. Chang-Haï à cette époque comptait, paraît-il, près de deux millions d'habitants, précisément le triple de sa population actuelle. Lors de l'attaque formidable d'il y a sept ans, ce fut un spectacle étrange : les habitants des campagnes venaient chaque nuit par milliers se réfugier dans la ville, et nos Européens avaient trouvé là une spéculation bien plus lucrative que celle des thés et des soies : ils bâtirent d'immenses casernes en bois où ils empilaient comme des sardines tous les Chinois immigrants, auxquels la peur faisait payer chaque jour et par famille jusqu'à cent et deux cents francs. On exécutait alors en Chine des merveilles, et, à entendre nos compagnons, témoins oculaires, des merveilles de politique, d'argent et de bravoure.

La situation était étrange. Vous vous souvenez, en effet, que nos forces alliées faisaient à la fois la guerre aux Impériaux et à leurs plus grands ennemis, les rebelles : tandis que nous luttions avec acharnement, en payant chèrement nos succès, contre les armées de l'empereur à Ta-Kou, au Peï-Ho et à Pékin, Chang-Haï, bloqué du côté

Voyage autour du monde... La Chine

de la terre, se défendait non sans angoisse contre les hordes de plus de cent mille pillards prétendant faire la guerre à la cour de Pékin et remplacer la dynastie des Tsing par ^{p3.021} celle des Wang. Tel était leur but en théorie : mais, à vrai dire, l'insurrection n'était qu'un prétexte à la plus vaste entreprise de rapine qui ait été jamais organisée depuis Attila. Un fait curieux s'ajoutait encore à la bizarrerie des belligérants. Les rebelles, qui n'étaient pas chrétiens du tout, combattaient bien haut au nom du Christ, et avec tant d'assurance que certains Européens des côtes, dont la bonne foi pourtant me paraît douteuse, leur prêtèrent assistance : sous le nom de « caisses de Bibles », ils faisaient passer aux rebelles des caisses de revolvers, et l'on dit même que l'on trouva dans des maisons passant pour respectables des ballots avec l'étiquette de « parapluies » miraculeusement convertis en carabines rayées. Il va sans dire que bon nombre d'aventuriers barbares avaient passé dans les hordes rebelles et y faisaient de grandes fortunes.

Et cela se passait encore après la prise de Pékin, après les traités de 1860, après l'installation dans la capitale, le 25 mars 1861, des ministres de France et d'Angleterre. Ce n'était donc pas assez d'avoir battu sur toute la ligne les armées de l'empereur Hien-Foung, et envahi en une campagne brillante et hardie le cœur du plus vaste empire du monde ; il fallait désormais ne songer qu'à une seule chose : relever et affermir le vaincu tout en l'intimidant. Car si l'anarchie continuait à miner ^{p3.022} quatre cents millions d'âmes, que devenaient les garanties de nos victoires ? Reconstituer l'empire, de l'ordre nouveau faire naître un commerce régulier et des relations durables, tel était le but évident auquel tendaient nos efforts, et grâce à l'esprit de conciliation de nos ministres, rien ne fut négligé pour la création et la protection des corps francs anglo et gallo-chinois, destinés au service de l'empereur.

Ces corps improvisés sont un mélange singulier de braves et de loyaux officiers, d'aventuriers, de coquins, de voleurs, de soldats chinois de l'empereur que leurs nouveaux chefs ont longtemps

Voyage autour du monde... La Chine

combattus, et vaincus la veille encore. Le Chinois n'est pas absolument et essentiellement lâche : s'il avait fui souvent devant une poignée d'hommes, c'est que les mandarins lui en avaient donné l'exemple. Sous la conduite des Européens, il allait faire des prodiges dans la guerre civile qui déchirait l'empire.

Le commencement de cette guerre n'est qu'une aventure : Ward, un Américain qui, dit-on, a couru le monde en faisant tous les métiers, excepté les bons, un des héros de la trop fameuse campagne de Walker au Mexique et au Nicaragua, un « regular rowdy », fait un compromis avec les autorités chinoises municipales et provinciales de Chang-Haï, réunit cinq mille indigènes et quelques centaines d'hommes qui sont la lie de toutes les nations, et, moyennant près ^{p3.023} de trois cent mille francs, voilà le premier champion du grand parti de l'ordre et de l'empereur. Il acquiert vite une étonnante popularité. Habillé en Chinois, ayant épousé une Chinoise, se battant comme un lion, il chasse haut la main tous les rebelles des environs de Chang-Haï, prend Ning-Po, appuyé cette fois par nos forces navales ; après sept mois de campagne et vingt-cinq combats victorieux, qui font donner à la vaillante troupe américano-chinoise ce surnom, bien empreint du cachet typique des deux peuples, « the ever victorious army ¹ », il meurt frappé d'une balle, en montant à l'assaut du mur de terre d'un village. Son indomptable bravoure lui fit pardonner la première partie de sa vie ; il avait pu donner de l'enthousiasme aux Chinois, maîtriser ses officiers et rendre honorable un groupe d'hommes qui, en tout autre pays, n'eût été qu'un gibier de potence. Le sauveur de deux provinces, qui avait su vaincre, avait su mourir.

C'en est assez pour éblouir les mandarins, leur donner une confiance idolâtre dans des chefs barbares, les encourager à la création de nouveaux corps. Désormais donc, ce ne seront plus les autorités locales menacées et luttant *pro domo sua*, qui seules prendront sur elles de tenter l'aventure : c'est la cour de Pékin qui va consacrer des millions à la répression des rebelles.

¹ L'armée éternellement victorieuse.

Voyage autour du monde... La Chine



Types des Impériaux dans la guerre contre les rebelles.

p3.024 Le corps de Ward est alors commandé par un autre aventurier, nommé Burgevine. Celui-ci commence par se faire battre, ce que les mandarins ne lui pardonnent pas : aussitôt surviennent les difficultés d'argent et de solde : pris entre les troupes qui murmurent avec raison parce qu'on ne les paye pas, et les banquiers chinois du gouvernement de Pékin qui lui refusent les sommes dues, il finit par entrer dans une colère folle et soufflette les banquiers Za-Kee à Chang-Haï. Cette violence lui fait perdre son commandement et ses deux cent mille francs d'appointements : il va à Pékin, les réclame, et, sur un refus, passe aux rebelles ! Sa fin est lamentable : fait prisonnier près d'Amoy, il est transporté dans l'intérieur, enfermé dans une cage portative de bambou, et en passant une rivière, la cage, soit par hasard, soit par un fait exprès, tombe à l'eau, et il se noie.

Un homme alors s'est offert à la cause impériale, plein de vertu et de courage ; il n'est pas venu guerroyer pour faire fortune, mais il a vu

Voyage autour du monde... La Chine

son devoir dans cette nouvelle carrière : il y a apporté toute la grandeur de ses vues et toute la pureté de son caractère. Travaillant seize heures par jour, dominant par son exemple aussi bien les six mille Chinois que les nouveaux officiers dont il s'entoure, transformant en quelques semaines l'esprit de ses troupes, il est arrivé comme un héros pour ^{p3.025} terminer brillamment par trente-sept succès une lutte inégale. Cet homme, c'est Gordon : son nom a emporté l'admiration de tous, et il ne faut parcourir que peu de jours ces contrées où furent ses champs de bataille, pour trouver dans toutes les bouches des paroles de vénération en l'honneur du brave officier de l'armée anglaise.

Sous lui, ce qui n'a été qu'aventure auparavant devient stratégie, et à une bande de pillards succède une armée presque régulière. Avec cette armée il reprend successivement toutes les villes qu'a désolées l'invasion des rebelles, cette hydre toujours renaissante : à chaque combat, le premier sur la brèche, il est comme le coin fait pour pénétrer hardiment jusqu'au cœur de la Chine et y détruire l'ennemi social. Seul il fait tout, et fraye, en avant-garde, la route aux armées impériales d'environ cent mille hommes, qui ne se battent guère et qui le suivent surtout pour la parade.

Pendant trois mois pourtant et au plus fort de l'action, sa marche victorieuse est soudainement interrompue. Il a pris Sou-Chao et fait prisonniers vingt-trois mille rebelles : il les cantonne dans une province éloignée, et garde seulement une cinquantaine de leurs chefs en otage. Mais pendant une reconnaissance qu'il pousse dans la province de Che-Kiang, le mandarin Li-Fou-Taï, qui commande ^{p3.026} la grande armée impériale, les fait tous massacrer par perfidie.

Dès qu'il apprend ce crime, Gordon quitte le camp. L'empereur de la Chine lui envoie des messagers ; tous tendent les bras vers lui comme vers un sauveur : devant cet appel unanime et suppliant, quoique blessé dans son honneur, il cède, revient, repousse encore une fois les hordes (1864) ; et après avoir refusé deux millions que lui offre l'empereur pour avoir défendu sa cause, il retourne en Angleterre plus pauvre qu'il n'en est parti, pour y refuser aussi les honneurs dont la

Voyage autour du monde... La Chine

reine veut le combler, et pour continuer, comme lieutenant-colonel dans le corps des ingénieurs de l'armée, des travaux qu'il n'a interrompus que par des fatigues, des victoires et des douleurs.

Tels sont les récits que nous font nos aimables compagnons en nous promenant dans la campagne de Chang-Haï, où vingt fois gronda sous leurs yeux une terrible fusillade. Qui sait si le temps n'est pas proche où il faudra recommencer à faire ici la seule diplomatie qui soit efficace sur l'empire du Milieu : celle des coups de canon ?

Mais, pour l'heure actuelle, nos navires de guerre dorment encore paisibles sur leurs ancres, dans les eaux du fleuve Bleu. La jolie corvette le *Primauguet*, commandant Bochet, et l'avisos le *Deroulède*,
p3.027 commandant Richy, nous offrent comme une parcelle bien-aimée de la terre de France ; aussi pendant près d'une semaine, qui sans cela nous eût paru un grand mois, passons-nous un temps délicieux dans des causeries toutes françaises, au coin du feu et vraiment en famille.

@

V

TIEN-TSIN

@

Débâcle des glaces du Pe-Tchi-Li et du Peï-Ho. — Bonne rencontre à Tche-Fou. — Notre navire s'échoue sur la barre du Peï-Ho. — Les forts de Ta-Kou. — La pagode des traités. — Une revue de cavalerie tartare.

13 mars, mer Jaune, à bord du Sze-Chuen.

p3.028 La bonne nouvelle est arrivée ! Une jonque bruyante, tirant mille pétards, est entrée cette nuit en rivière, annonçant que la blanche nappe de glace s'est craquelée, que la débâcle générale est certaine, que le golfe de Pe-Tchi-Li et le Peï-Ho, après quatre mois d'emprisonnement, sont rendus à la liberté. Nous sommes dans la joie : vite, nous courons au quai, sachant que plusieurs navires tout chargés sont aussi impatients que nous : voilà déjà le *Sze-Chuen* qui chauffe ; et nous de mettre les malles sur des coulies, de les faire galoper jusqu'à bord, d'y sauter aussi, et de partir enchantés pour Tien-Tsin et pour Pékin.

Nous avons, je crois toutes les bonnes chances. Car ce n'est point seuls et au hasard que nous allons tenter la route vers la grande capitale, mais avec des compagnons aimables qui sont déjà nos amis.

p3.029 Depuis Hong-Kong, en effet, nous nous sommes liés intimement avec le voyageur le plus cordial, le plus gai, le plus instruit que nous ayons encore rencontré, M. James Porter, « commissioner » des douanes impériales chinoises. Il nous promet de nous guider, de nous faire voir toutes les choses curieuses, de parler chinois pour nous et de nous faire respecter au besoin au nom du gouvernement de Sa Céleste Majesté, au service de laquelle il est un haut fonctionnaire. En outre, à Chang-Haï, nous avons connu, sur le *Pelorus*, corvette anglaise, un brave chapelain que nous avons adjoint à notre joviale colonne, non pour prêcher — dans le désert de Mongolie — mais pour photographier les sites qui nous frapperont le plus. Le révérend Parkyn, jeune, ardent, spirituel, a déjà

Voyage autour du monde... La Chine

cultivé son art photographique sous toutes les latitudes, dans des pérégrinations qu'il nous raconte avec une verve charmante, Telle est la composition nouvelle de notre groupe voyageur. Le bord d'ailleurs, nous offre encore un ami des aventures lointaines, M. Buissonnet, instruit et audacieux Français qui a fait plusieurs fois le voyage de Pékin à Paris par la Sibérie, et qui, avec une rare modestie, parle de cette route étrange comme d'une chose toute simple ; de plus, il a navigué sur le fleuve Amour — que je l'envie ! — pendant plus de trois mille kilomètres !



Nos compagnons à bord du Sie-Chuen, d'après une photographie.

p3.030 Le *Sze-Chuen* est un joli navire construit aux États-Unis, long et effilé, muni d'une simple « beam engine » à multiplicateur de deux cent cinquante chevaux ; il compte sept cents tonneaux nominaux ; les cabines et le carré sont construits sur le pont : il y règne donc une clarté parfaite, et un calorifère hydraulique nous donne une température à souhait, tandis que le vent du nord soulève la mer et nous fait rouler sur les lames avec une vertigineuse agilité. Mais qu'importe ! les milles s'ajoutent aux milles, nous longeons la côte abrupte et pelée, nous doublons Kin-Toan, Chao-Wei-Chan, Chun-Tang et Ta-Ching-Chan, tous points aussi riants que leurs noms sont euphoniques.

Tche-Fou, 15 mars.

Nous jetons l'ancre en rade, prenons un sampang manœuvrant à la godille et allons au port. Là, plus de trois cents jonques alignées présentent fièrement leurs gaillards d'arrière avec un cachet de marine du moyen âge ; une population de cinq à six mille portefaix de tout âge et de tout sexe travaille un peu et hurle beaucoup, en chargeant et en déchargeant de fort légers fardeaux par d'innombrables passerelles. Le village en lui-même est le plus abominable trou qui se puisse imaginer, et je renonce absolument à vous en parler, tant il ressemble au quartier insecticide de Chang-Haï. Mais ^{p3.031} il faut pourtant prononcer le nom de Tche-Fou avec respect, commercialement parlant, car nous y apportons force caisses d'opium qui partent de là en brouettes — et souvent brouettes à voiles — pour faire les délices des vicieux fumeurs que recèlent les vertueuses campagnes de l'empire ; les dites brouettes reviennent, si le vent est favorable, avec d'immenses quantités de haricots et de graines oléagineuses, dont les jonques se chargent pour les échelonner dans la série interminable des ports de la côte méridionale. Tout ce trafic est consigné dans une pauvre maisonnette, un vrai corps de garde avec un poêle chauffé au rouge, où tiennent tristement garnison les employés de Sa Majesté Impériale ; voici en quatre lignes le résumé (1866) des brillants échanges faits en ce misérable village de boue pendant les douze derniers mois.

Importations : 48.000.000 fr.

Exportations : 19.000.000

Mouvement du port : 994 navires, jaugeant 347.782 tonneaux.

Recettes de la douane chinoise : 2.584.000 francs.

Après une longue promenade, nous étions à nous réchauffer et à causer avec un aimable Français, M. de Champs ¹, dans les bureaux de la douane, ^{p3.032} quand nos yeux découvrent soudain, au milieu de la forêt des mâts de jonques, une « flamme » de guerre portant nos couleurs. À vrai dire, il n'y avait de guerrier que la « flamme » ; car

¹ M. de Champs accompagna depuis, comme second secrétaire, l'ambassade fameuse de M. Burlingame et de ses mandarins en Amérique et en Europe.

Voyage autour du monde... La Chine

le *Mirage* est une ancienne citerne de l'escadre convertie en goélette, comptant cent dix tonneaux, vingt hommes d'équipage et deux canons ; mais de ces pièces, il en est une qui est logée à terre, car lorsqu'elles sont toutes deux sur le *Mirage*, il n'y a plus de place pour les hommes. Nos cœurs furent remplis de joie en apprenant que la goélette avait à son bord un ami du duc de Penthièvre, le jeune comte de Chabannes, fils de l'amiral. Nous n'avons pas tardé à le rejoindre, et à deviser longuement avec lui. Frappé d'une balle dans la jambe, au combat de la Pagode en Corée, ce brave officier était encore bien loin d'être guéri, et portait la trace de longues souffrances ; mais il fut plein d'entrain, ce soir-là, en nous donnant à dîner sur le *Mirage*, car notre malle lui apportait deux bonnes nouvelles : le matelot qui l'avait ramassé et sauvé sous une pluie de balle avait reçu la croix ; et au dessert nous ouvrîmes un paquet adressé à Chabannes, qui contenait ses épaulettes de lieutenant de vaisseau. Vous pensez si la gaieté fut gauloise, et si chacun avait oublié ses douleurs, l'officier ^{p3.033} celle de la balle coréenne, et l'exilé celle de la patrie absente, puisqu'il était à bord d'une humble barque, mais d'une barque française !

*16 mars, golfe de Pe-Tchi-Li,
sur la barre du Peï-Ho, à bord du Sze-Chuen.*

Hier soir, par une mer tourmentée, le *Sze-Chuen* était inondé sous les lames ; ce matin, bien avant que nous vissions la terre, le pont était couvert de près d'un pouce de sable blanc que la bise nous apportait du désert en nuages épais ; ainsi se terminait d'une façon désagréable une heureuse traversée de trois cent quatre-vingts lieues.

Accostant dès l'aube la barque d'un pilote qui croise en zigzag, nous voulons nous renseigner au juste sur notre situation ; mais l'excellent homme, de l'air le plus doux du monde, nous affirme qu'il ne sait trop lui-même où nous sommes. Nous lançons alors, par une *brume sablonneuse* d'une intensité extraordinaire, trois canots avec des sondes, pour reconnaître la barre du Peï-Ho, dont nous devons être tout près. Soins inutiles ! nous entendons soudain le bruit d'un

Voyage autour du monde... La Chine

frottement pénible : une longue secousse ébranle notre steamer effilé ; un coup de barre hasardé nous fait aller à gauche, nous sommes bel et bien échoués sur les sables gluants ; la marée baisse, nous n'avons qu'une seule chose à faire : attendre avec patience, en regardant de nombreux ^{p3.034} Chinois pêcher avec des cormorans ; les ingénieux naturels mettent un anneau au cou de cet aimable oiseau, qui plonge, prend le poisson et ne peut l'avaler ; sans se lasser jamais, il rapporte à son maître de magnifiques rougets que celui-ci n'a plus qu'à tirer par la queue hors du bec de « l'oiseau emmanché d'un long col ».

18 mars. Encore sur la barre du Peï-Ho.

Semblable à un bélier qui charge tête baissée contre une muraille, et qui prend son élan à plusieurs reprises, le *Sze-Chuen* a fait de vains efforts. Grâce au ciel, l'atmosphère est calme, et aucun grand frais ne s'annonce vers l'est, sans quoi les lames en déferlant sur la barre et... sur nous, qui y sommes embourbés, briseraient en mille pièces notre pauvre navire. Nous avons du reste des compagnons d'infortune, car trois voiliers et deux vapeurs sont à notre droite dans une situation aussi critique que la nôtre. Mais faire passer un navire qui cale treize pieds d'eau, là où, à marée haute, nous n'en trouvons que onze, c'est un problème qui rappelle la parabole du chameau et de l'aiguille : notre jeune capitaine yankee ne doute pourtant de rien, et cinq fois il nous lance à toute vapeur sur cette *banquette irlandaise* d'un nouveau genre ; cinq fois, après des soubresauts inouïs, après une lutte désespérée sous trente-cinq livres de pression, il fait machine en ^{p3.035} arrière, décolle et dégage le *Sze-Chuen*, en disant toujours : « Ce n'est que de la boue, nous devrions la couper comme du gâteau. » Mais ce raisonnement nous mène droit à la sixième épreuve : nous nous précipitons sur cette boue avec rage ; outre la force de notre machine exaspérée, toute notre toile est dessus, nous nous cramponnons de toutes nos forces à des ancres et à des grelins jetés en avant dans les sables, si bien que notre salamandre serpente dans

Voyage autour du monde... La Chine

la vase, se traînant, boitant, hésitant, reglissant et vacillant ! Mais enfin un grelin casse, tout l'attirail s'incline, nos forces s'éteignent, un foc s'envole, la machine devient impuissante, et du coup nous sommes vissés sur la barre.

Il faut alors avoir recours au grand moyen : par bonheur le temps s'est éclairci ; de terre, on aperçoit nos signaux, et des chalands viennent se ranger le long du bord pour nous alléger de notre cargaison de l'avant. Alors, vers midi seulement, trouvant douze pieds et demi à la sonde, nous tentons l'essai décisif ; avec une forte pression nous virons sur un grelin pour nous éviter le cap au nord-ouest ; l'impulsion est bonne, la boue est moins dure, tribord la barre ! et nous sommes sauvés ! Nous entrons avec une vitesse de dix milles dans la passe des forts de Ta-Kou, disant adieu avec pitié à nos cinq compagnons d'échouage, qui, malgré tous leurs efforts, restent immobiles comme des ^{p3.036} bouées ! Décidément notre capitaine est hardi : c'est lui du reste qui dernièrement, par une nuit noire, coupa en deux *l'Express*, un grand vapeur courant de Chang-Haï à Ning-Po. — Dans les cas d'abordage, les Américains excellent à être celui qui coupe et ne sombre pas.

Nous franchissons avec émotion l'entrée du Peï-Ho. Que de tristes souvenirs sont attachés à ce lieu ! L'entrée est très étroite et défendue à droite et à gauche par des bastions qui furent formidables et qui aujourd'hui ne sont qu'à moitié démolis. Le plus grand bastion, ou le fort du sud, est sur la rive droite du fleuve ; il a trois cavaliers, un au centre et deux à chaque extrémité ; le fort lui-même est fait de « torchis », et les cavaliers, de pieux fichés en terre, amarrés fortement ensemble et recouverts de boue. L'extrémité nord touche au fleuve ; l'autre extrémité est à cinq cents mètres plus loin, au sud-sud-ouest ; le fort Nord, sur la rive gauche, enfile tous les abords du fort Sud ; il a deux cavaliers au sud-est, et le passage entre ces deux colonnes de la porte fluviale n'est que de deux cents mètres. Là furent livrés trois combats entre nos forces et celles des Impériaux : le premier en mai 1858, le second en juin 1859, le troisième le 25 juin 1860.

Voyage autour du monde... La Chine



Vue d'un des forts du Peï-Ho, avant la guerre de 1860.

Nos cœurs se serrèrent à la vue de cette plage vaseuse, où, à la seconde attaque, furent engloutis tant de braves marins ; c'est là le plus sombre épisode ^{p3.037} de l'histoire de nos campagnes en Chine ; les canonnières avaient franchi la barre qui nous retenait tout à l'heure ; mais quand elles arrivèrent sous le feu des forts, elles furent criblées de boulets ; par contre, elles ne faisaient que peu de ravages dans les solides remparts de boue qui dominaient ces rives plates et marécageuses. Le désastre était certain, mais les alliés combattirent avec héroïsme jusqu'à la dernière heure plutôt que de fuir. Trois canonnières s'échouent et se perdent ; trois détachements débarquent pour monter à l'assaut ; les malheureux enfoncent jusqu'à la ceinture dans les boues fétides qui couvrent les longues lagunes en avant des forts ; en se débattant, ils sont bientôt engloutis jusqu'aux épaules, et les Chinois, accourus sur les bords de la terre ferme, les déciment par les flèches, les balles et la mitraille. Vient le soir, et la marée montante couvre d'un même linceul les morts, les blessés et les vivants.

Voyage autour du monde... La Chine

Un an plus tard, l'orgueil des Chinois, si gonflé par cette facile victoire, devait être justement abaissé quand nos canons éteignirent les feux de leurs forts, brisèrent leurs estacades, et anéantirent les formidables moyens de défense qu'ils avaient dès longtemps et si fièrement préparés.

Un ouragan commence au moment où nous pénétrons dans l'intérieur des terres, en remontant le cours brusquement sinueux du Peï-Ho. Rien en ce ^{p3.038} monde d'affreux comme ces rives : un désert de sable que le vent soulève par nuages et dont les tourbillons nous aveuglent, un désert où, dans les éclaircies, nous n'apercevons que des tombeaux sous la forme de milliers de petits mamelons de terre jaunâtre, semblables aux huttes des Mormons.

La monotonie n'est rompue de distance en distance que par des salines étagées, se confondant dans la teinte uniforme d'un paysage qui est tout sable, tout sel, tout poussière et tout cendres.

Après deux heures de navigation nous arrivons à des contrées moins désolées ; des arbres apparaissent au milieu d'une campagne qui semble un peu cultivée ; nous voyons même bientôt une charrue traînée par deux hommes : évidemment nous rentrons dans la civilisation. Voici les villages de Ko-Kou, Tong-Kou, Chieng-Chia, et la route de Pe-Tang sur le Petang-Ho ! Leurs habitants sortent de huttes basses faites de boue et de feuilles, et nous rions de bon cœur en voyant les femmes vêtues de houppelandes écarlate ; des jonques nombreuses sont encore en plein champ, alignées dans des docks où les Chinois les gardent pendant l'hiver à sec et à l'abri des glaces. Plût au ciel que les esquifs chinois fussent tous encore déposés et en repos dans les terres labourables ! Mais déjà des groupes d'une dizaine de jonques naviguent de front et côte à côte dans cette étroite rivière ; ne profitant que de la ^{p3.039} marée montante, elles se contentent de faire quatorze lieues en quinze jours : mais comme nous préférons une autre allure, nos imprécations pleuvent comme grêle sur les innombrables impedimenta que nous offrent en rivière ces barques dignes du temps de Mérovée ; dans presque tous les tournants difficiles, nous apercevons en travers une jonque dont l'équipage ahuri par notre sifflet perd la tête et hurle au lieu de se garer. Sur un espace de sept à huit cents mètres nous

Voyage autour du monde... La Chine

en rasons un groupe d'une quarantaine, se heurtant, s'échouant, se brisant, grâce au désordre indicible dans lequel les jette notre venue subite. Seuls deux navires nous laissent passer avec une rare placidité : ce sont le *John and Henry* et le *Sun Lee*, pris ici par les glaces en novembre dernier et condamnés par la gelée à cinq mois de prison : ils étaient chargés de thés qui, sortis de la cale en désespoir de cause, devinrent thés de caravane, et partirent à dos d'âne d'abord, puis sur des chameaux, par Kiakta pour Saint-Pétersbourg. Les amateurs ne les trouveront que meilleurs !



Notre beaupré entre dans une maison trop rapprochée de la rive.

Quant à nous, nous faisons à cette heure une navigation vraiment extraordinaire ; car nous sommes sur un navire qui a doublé le cap

Voyage autour du monde... La Chine

Horn, et qui est construit pour la grosse mer ; mais c'est dans une rivière de septième ordre que nous barbotons. Pendant plus de cent kilomètres notre marche est pleine ^{p3.040} d'émotions dans des tournants et des coudes d'une brusquerie inouïe. Tantôt nous nous trouvons jetés par le courant contre une rive, et notre hélice s'y débat dans les herbes et la boue ; tantôt, et cela vingt fois, pour doubler les angles les plus aigus, nous envoyons à terre un canot avec six hommes : ils attachent au plus vigoureux pommier du voisinage un câble qui nous aide à pivoter sans échouer. Mais de telles manœuvres comportent mille accidents : une fois, c'est le pommier qui vient à nous avec toutes ses racines ; une autre fois notre beaupré entre dans une maison trop rapprochée de la rive ; enfin nos malheureux matelots, en sautant à terre à la recherche d'un arbre, sont presque constamment forcés de se jeter dans la vase jusqu'aux aisselles. Le parcours que nous faisons ne peut s'interrompre : mouiller à la nuit tombante en un pareil courant serait plus imprudent que de naviguer même à l'aveuglette, à cause des jonques qui montent et qui descendent. Bien tard dans la nuit nous arrivons au quai de Tien-Tsin.



Le quai de la Douane, à Tien-Tsin.

Voyage autour du monde... La Chine

Tien-Tsin, 19 mars.

Dès le matin, nous parcourons les rives presque désertes de la concession européenne. Si l'on est vraiment en Chine en considérant les longues queues de cheveux qui pendent sur le dos des naturels, on peut aussi se croire en un camp français, ^{p3.041} en lisant encore sur les murs ces traces du passage de nos troupes : État-major de la place — Cantine du 101^e — Logement de l'officier payeur. Mais nos amis nous bien vite dans la campagne, une mer de sable, pour visiter les lieux que la guerre a rendus célèbres.



Vue de Tien-Tsin, avant le démantèlement imposé par le traité de 1860.

C'est dans cette plaine en effet, qu'était campée l'armée chinoise : nous longeons là une muraille de boue qu'avait construite le général en chef San-Ko-Lin-Sin, et qui est restée baptisée du nom de San-Ko-Lin-Sin-Folie. À Siam et à Canton, nous avons déjà vu le même terme caractériser la folle mais patriotique tentative de défense des indigènes contre les envahisseurs. Nous ne pouvons nous empêcher de sourire devant ce vrai paravent de deux lieues de long auquel s'était confiée la jactance chinoise.

Voyage autour du monde... La Chine

Plus loin, nous visitons la pagode de Haï-Kouan-Tzeou, où fut signé le traité de 1858. C'est un fouillis de petits temples à toits courbés et à fenêtres de papier : des sacs de blé sur lesquels jouent des rats sont empilés aujourd'hui autour de la table illustrée par la fameuse cérémonie de la signature, et dans la salle où il fut décidé du destin du céleste empire. Est-ce un symbole de la religion avec laquelle sera observé le traité ?

Dans la plaine qui nous environne nous voyons bientôt s'élever des nuages réguliers de poussière : ^{p3.042} nous braquons nos lunettes et distinguons des mouvements de troupes. Une curiosité bien naturelle nous porte de ce côté ; c'est une revue des régiments impériaux. Là, huit à neuf cents cavaliers mongols, montés sur de petits poneys à poil d'ours l'on a pris au lasso dans les troupeaux sauvages des steppes, exécutent gaillardement le « Par peloton rompez les escadrons ! » L'étrier très court, la selle très haute, ils se tiennent pour ainsi dire debout sur ces rats qui galopent ventre à terre, et ils ne les cravachent qu'avec leurs queues de cheveux tressés : les régiments se composent de vingt-trois pelotons de quarante-quatre hommes chacun : une confusion inextricable de boutons coloriés aux nuances de l'arc-en-ciel dénote le grade ; la moustache est martiale, mais la longue robe de chambre, qui recouvre même les éperons, n'a rien de guerrier. Bref, il est impossible de rien voir de plus bouffon exécuté avec plus de sérieux : la charge est étourdissante. Mais si la galopade a encore un aspect étrange et sauvage, si tous ces escadrons de fils du Ciel ont un cachet diabolique dans leur ensemble, ce ne sont cependant plus les Tartares de jadis aux lances, et aux arcs bariolés ; ils sont parfaitement armés de bons sabres anglais et de revolvers américains.

Ils ont, grâce à cet armement, une outrecuidance dont rien ne peut donner une idée. Pour moi, qui ^{p3.043} ne saurais être compétent en cette matière, je demeure pourtant fermement convaincu que, s'ils nous provoquaient, nous marcherions d'un pas aussi ferme que par le passé jusqu'au cœur de l'empire.

Voyage autour du monde... La Chine

Mais l'heure est aux conquêtes pacifiques, et nous pouvons constater que les chiffres du commerce dont Tien-Tsin est le pivot sont assurément encourageants pour l'avenir. Tien-Tsin, en effet, est non seulement le port le plus proche de la capitale et de la résidence de l'empereur, mais par sa communication avec le grand canal, qui est lui-même l'artère de quatre provinces de l'intérieur, ce comptoir est bien fait pour fixer l'attention de nos grandes maisons de commerce. Le relevé de la douane y a donné en 1866 :

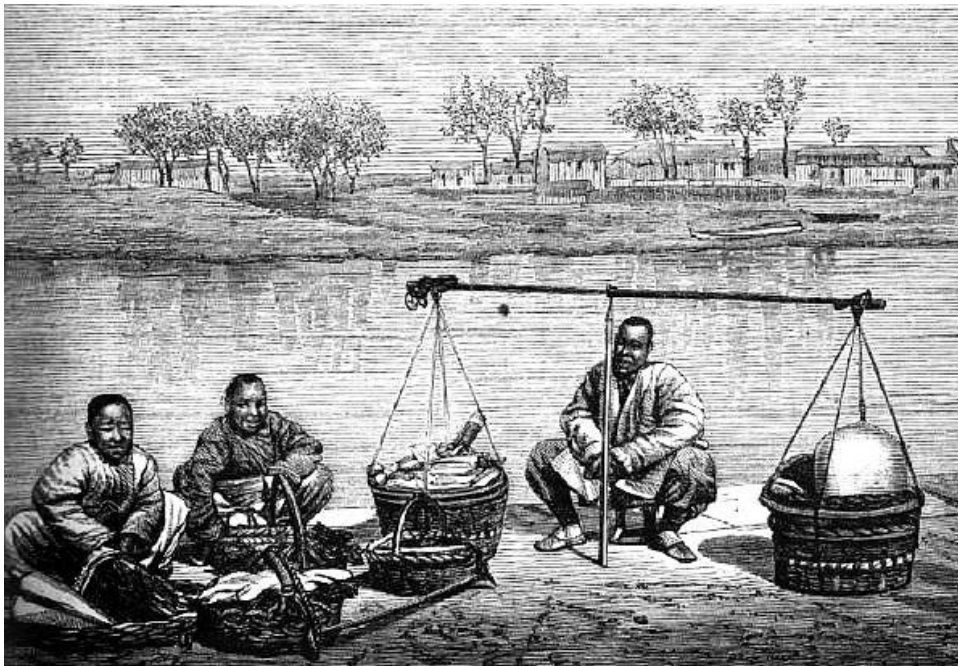
Importations : cotons, 36.000.000 fr., opium, 46.000.000, lainages, 6.900.000. — Total, 88.900.000 fr.

Exportations : 20.000.000 fr.

Mouvement du port : 592 navires jaugeant 178.518 tonneaux.

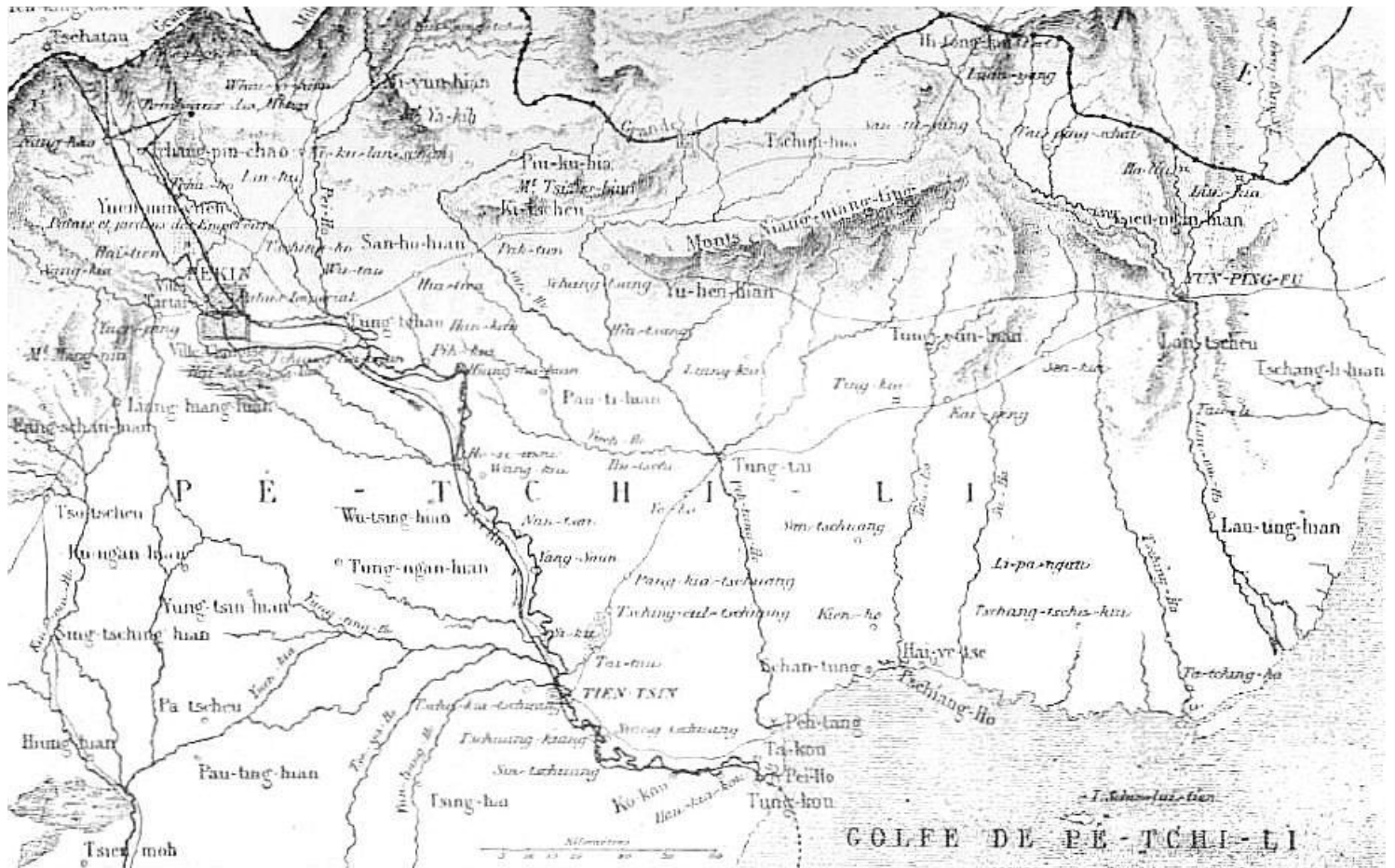
La ville chinoise compte environ quatre cent p3.044 mille habitants, et les résidents étrangers sont au nombre de cent douze, dont dix français.

Seize grandes maisons de commerce appelées « Hongs » centralisent les fortes opérations ; c'est un gros regret pour nous de n'en point voir une seule qui soit française.



Marchands chinois sur le quai de Tien-Tsin.

Voyage autour du monde... La Chine



VI

PÉKIN

@

Route de Tien-Tsin à Pékin par terre. — Les murs grandioses de la capitale. — Aspect des rues, des palais et des ruines. — Les cerfs-volants. — Le champ des exécutions. — Le pont des Mendiants. — Les légations. — Service des douanes maritimes impériales chinoises dirigées par M. Hart. — Quelques chiffres sur le commerce de la Chine avec le reste du monde.

Pékin, 21 mars.

p3.045 Nous venons d'arriver dans la céleste capitale de l'empire du Milieu, et je veux vous raconter à la hâte notre rapide voyage de trois jours.

Nous sommes partis de Tien-Tsin le 19 avril dans l'après-midi : notre petite caravane était composée de sept charrettes chinoises, attelées chacune de deux mules, et nous avons fait deux cent quatre-vingt-deux *li*, c'est-à-dire cent soixante-quatorze kilomètres, sans qu'aucun de nous puisse dire quelle espèce de pays nous avons traversé : les rafales incessantes d'une poussière épaisse nous ont à la lettre aveuglés, et pour ma part je n'ai absolument rien vu, sinon un désert de sable.

p3.046 C'est une singulière construction que celle d'une charrette chinoise : une sorte de civière de toile bleue repose comme un château branlant sur un essieu long de moins d'un mètre, et sur deux roues grossières ; on ne peut ni s'y coucher, car elle est trop courte, ni y mettre une banquette pour s'asseoir, car elle est trop basse. En revanche, c'est un véhicule fort léger et qui passe partout. Je m'y blottis de mon mieux, grâce à un sac de son qui fera office de ressort : quant à mon muletier, il prend place sur le brancard de gauche, et saute à terre à chaque instant pour harceler bruyamment, même cruellement, mon attelage ; la mule de volée n'obéit guère qu'à la voix, et de ses caprices dépend notre sort ; son harnachement ne consiste

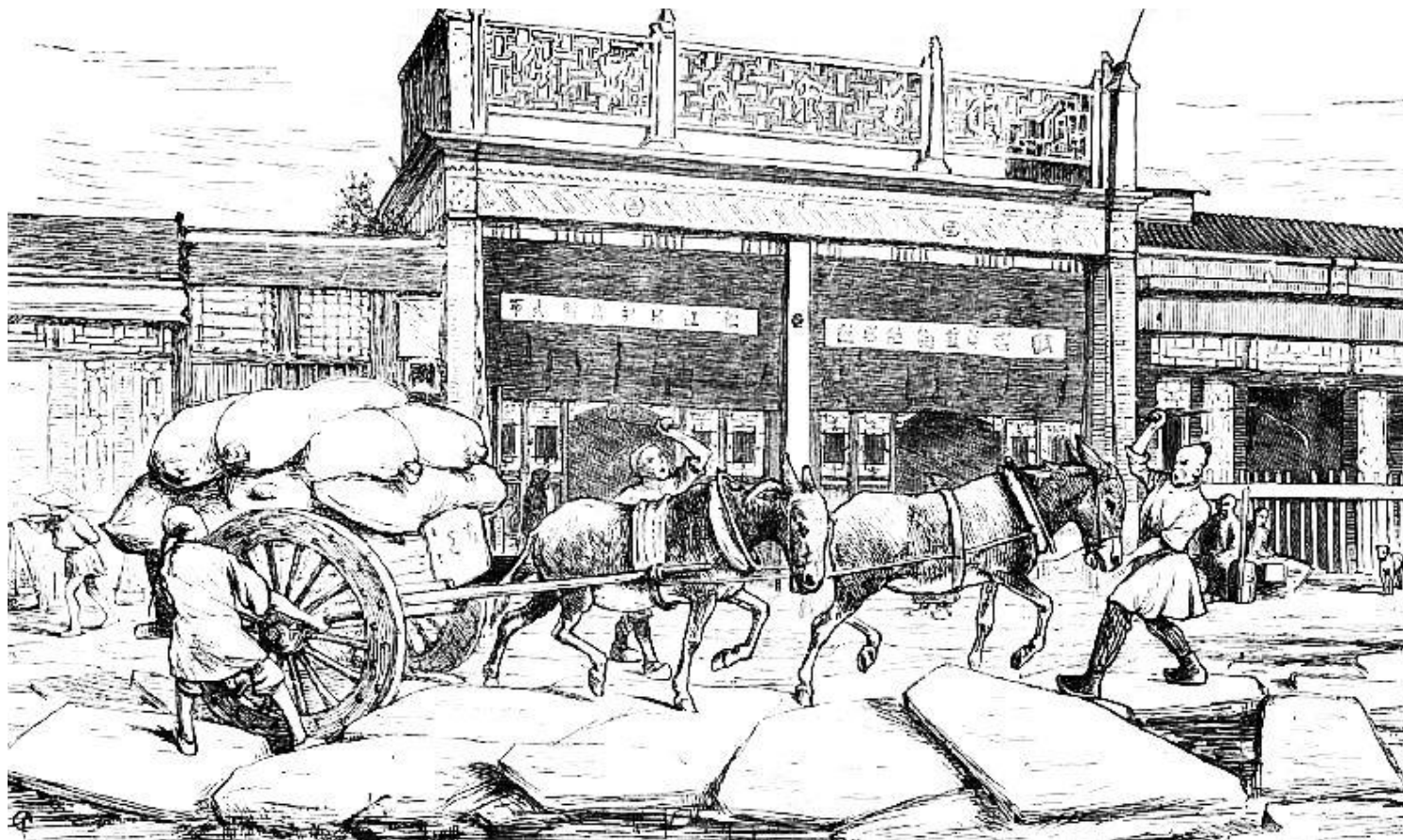
Voyage autour du monde... La Chine

qu'en deux traits excessivement longs, liés ensemble à l'essieu, près de la roue gauche : de là, elle ne tire que par le côté et trotte toujours obliquement.



La charrette du mandarin Ching, d'après une photographie.

Pendant la première heure, nous sommes réellement abasourdis. La route, — si l'on peut donner ce nom à un pareil tracé de chemin de traverse mérovingien, — est large tantôt de deux mètres dans les passes resserrées, tantôt de cinquante à soixante dans la campagne ouverte : de plus, aux environs des villages, cette mer de poussière est semée de milliers de pointes de dalles ou de vieux blocs de briques qui vous font sauter en l'air comme une balle sur la raquette. C'est là que les muletiers ^{p3.047} opiniâtres mettent de préférence leurs bêtes au grand galop : vous vous imaginez alors quels nuages de sable soulève notre caravane ! Nous sommes comme étouffés, et quand je me risque à ouvrir les yeux, je n'aperçois ni la charrette qui me précède, ni même ma mule de volée, ni le soleil qui n'est plus qu'un point rouge opaque dans cet étrange brouillard. Quand on n'a pas fait l'expérience de semblables cahots et d'aussi innombrables contusions, on ne peut se figurer le plaisir avec lequel nous saluons le village où nous devons coucher.



Aux environs des villages, la route impériale est semée de dalles et de blocs de briques.

À Yang-Soun, en effet, vers dix heures du soir, nous sortons de nos bottes, bien figés, bien meurtris, et chacun rit pourtant de bon cœur en racontant ses aventures et ses chutes, ses bleus et ses impressions. Notre premier soin est de casser la glace pour tenter de débarrasser nos paupières et nos narines du mastic qui les obstrue complètement ; une véritable boue s'est formée dans nos dents et au fond de notre gorge irritée. L'hôtellerie ressemble beaucoup à ce que sont chez nous des arrière-cours de ferme en état de vétusté, avec de petits hangars bas et des étables éboulées, n'ayant connu de longtemps la truelle du maçon réparateur : vingt charrettes appartenant à des mandarins en voyage y sont déjà pêle-mêle, et quarante mules se roulent dans la poussière en brayant à l'envi ; les palefreniers de la première caravane injurient les ^{p3.048} nôtres ; mais nous les laissons sans peine vider leur querelle pour aller chercher un gîte à notre usage.

Voyage autour du monde... La Chine

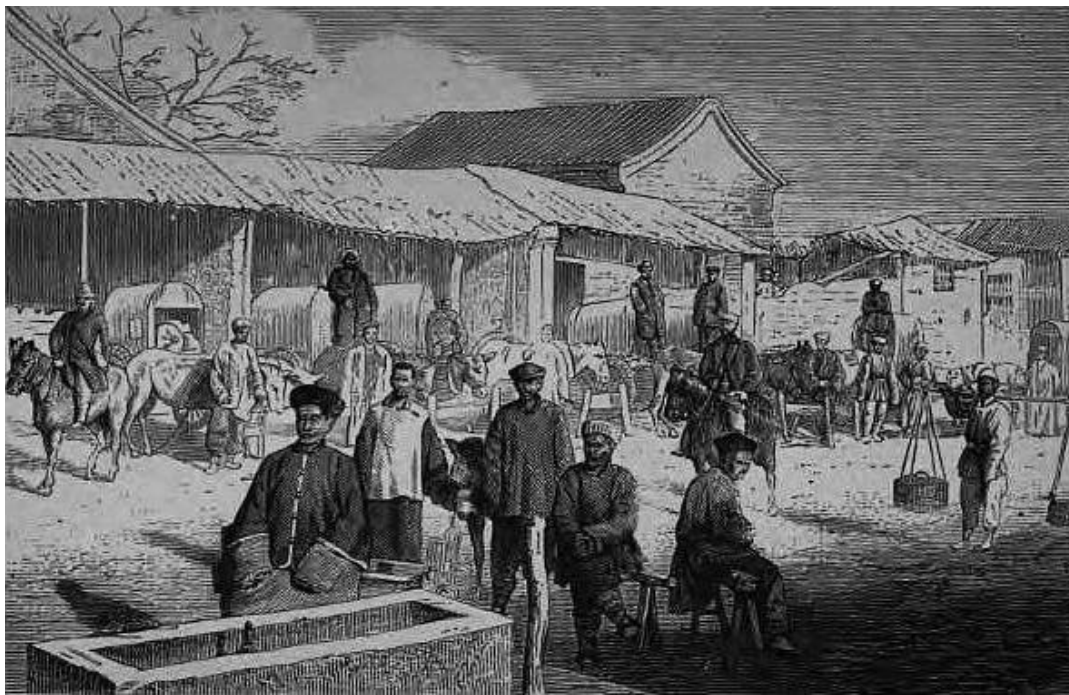
Au fond de la cour est une hutte avec de larges fenêtres de papier ; dans l'intérieur, le long du mur, se trouve une sorte de plan incliné en planches comme les couchettes des chiens dans nos chenils. C'est notre logis pour cette nuit. — Nous allons chercher tout un tas de riz bien chaud à la marmite des muletiers, et l'eau-de-vie versée copieusement dans du thé nous rend notre verve gauloise. Après quoi, nous serrant le plus possible les uns contre les autres, le prince, ce bon Fauvel, Porter, son ami Wright, Louis et moi, nous nous étendons en brochette, décidés à dormir de notre mieux. Hélas ! nous avons compté sans la curiosité des indigènes : un crépitement extraordinaire ne tarde pas à se faire entendre aux quatre points cardinaux de notre rustique appartement : mille craquements se succèdent, et nous découvrons, grâce à la lueur de la lune, que l'aimable population de Yang-Soun, très intriguée de notre venue, se presse en foule autour de notre hutte ; bientôt, dix, vingt, deux cents doigts indiscrets s'enfoncent dans le papier des fenêtres, afin d'y pratiquer des ouvertures multiples. Nous apostrophons les naturels ; ils ne disparaissent que pour revenir plus nombreux, tandis que la bise de l'est nous glace ^{p3.049} en sifflant avec fureur par ces anches éoliennes d'un nouveau genre. Jamais nous n'avons été si agacés de voyager dans un pays dont nous ne savons pas la langue ; force nous est de recourir à un idiotisme du langage universel qui ne manque jamais son effet : le bambou. L'un de nous, sorti furtivement, trouve une gaule longue de vingt pieds : d'un seul coup, trente spectateurs clignant de l'œil aux trous de la fenêtre reçoivent sur le dos un dernier mais cuisant avertissement.

Si nous dûmes passer le reste de la nuit presque à la belle étoile, ce ne fut plus la faute des Chinois, mais bien du révérend. Les insectes variés du sol sur lequel nous couchions lui faisaient horreur ; et comme, en vrai marin, il avait emporté son hamac, il le suspendit au-dessus de nos têtes, aux deux poutres extrêmes de la hutte. Je l'y hissai, il s'y blottit ; sa toile planait gracieusement et le berçait sur ses légères amarres ; mais, hélas ! quand je lâchai tout, il se fit un bruit immense, un déchirement général, et nous nous trouvâmes tous pêle-mêle, avec le hamac, les poutres, les murs de terre, les fenêtres de papier, le tout

Voyage autour du monde... La Chine

cassé, brisé, et une poussière séculaire répandue à profusion ! Les rires furent notre seule consolation ; il fallait bien prendre son parti de tant de mésaventures. Je n'ai point voulu vous cacher cet aperçu désagréable de nos pérégrinations en Chine ; mais je vous promets, si ^{p3.050} cela se renouvelle, de ne plus vous fatiguer de nos petits ennuis.

Le 20, à trois heures du matin, les quarante mules des mandarins agitent leurs grelots et nous précèdent : à quatre heures et demie, nous nous mettons en route avec un nouveau compagnon. Le gouverneur de la province de Tien-Tsin, Tchung-Hao, nous a en effet envoyé un mandarin bouton de cristal, avec force passe-ports et sauf-conduits pour nous aider à pénétrer sans encombre dans la Ville Céleste. L'officier impérial ouvre notre marche, dans sa charrette que traîne un charmant mulet noir. Dès que nous arrivons dans un village, il met sur son nez d'immenses lunettes de verre ordinaire de cinq centimètres de diamètre, et montées sur de grossières tiges de bois. C'est une mode que suivent ici les lettrés ; et l'on n'est pas réputé studieux sans ce pince-nez traditionnel.

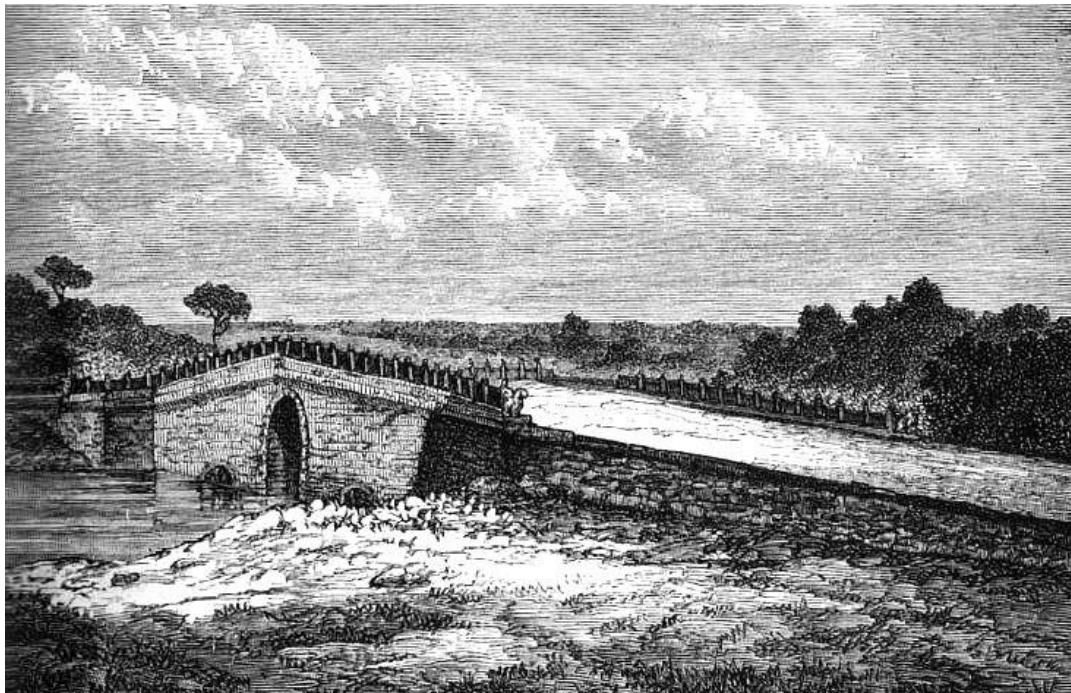


Halte de notre caravane à Ho-Chi-Wou.

Voyage autour du monde... La Chine

À Ho-Chi-Wou, nous faisons halte vers le milieu du jour, et profitons d'un moment de calme et d'éclaircie pour donner au révérend l'occasion de photographier notre mandarin et notre caravane. La population tout entière veut s'enfuir quand nous braquons le pacifique instrument, et nous ne parvenons à garder autour de nous que nos palefreniers et nos « boys » fidèles. — Nous arrivons à la nuit à Tchiang-Tia-Ouan, après les mêmes cahots et la même poussière qu'hier.

p3.051 Le matin, bien avant l'aurore, nous sommes sur pied, tout émus de la pensée que quelques heures à peine nous séparent de Pékin : Pékin que nous avons tant rêvé de voir, et pour lequel nous avons couru tant de mers !



Le pont de Pa-Li-Kao.

Nous passons à midi devant le magnifique pont de Pa-Li-Kao, de glorieuse mémoire, et à trois heures nous entrons à Pékin. Grâce au ciel, nous quittons la chaussée sablonneuse et nous nous trouvons en face d'un vaste pont dallé, d'une longue et gigantesque muraille à créneaux et d'un portique majestueux. C'est bien assurément ce que j'ai vu de plus grandiose dans le céleste empire ! Cet ensemble a quelque chose des images saisissantes de l'histoire sainte, des

Voyage autour du monde... La Chine

descriptions des hautes enceintes de Babylone et des formidables remparts de Ninive. Figurez-vous un donjon élancé portant un toit à cinq étages de tuiles vertes, et percé de cinq rangées de gros sabords d'où sortent des gueules de canon ¹ ; à droite et à gauche, à perte de



Nous entrons à Pékin par la porte de l'Ouest.

vue, s'étend la muraille, tantôt en granit, tantôt en grosses briques grisâtres ; des saillants, des créneaux, des meurtrières lui donnent un air martial. — Au pied de cette muraille s'ouvre une voûte profonde où viennent pacifiquement s'engouffrer une foule ^{p3.052} convergente de Chinois, de Mongols, de Tartares bariolés, des convois de charrettes bleues, des files de mulets noirs, des caravanes de chameaux fauves et bien haut chargés : c'est l'entrée de la ville chinoise.

Grâce à Ching, notre potentat boutonné de cristal, nous passons sans arrêt les premières barrières ; puis, au milieu de ce peuple qui semble vierge de civilisation européenne, nous trouvons avec stupéfaction en face de nous un cavalier anglais, en uniforme de grande

¹ J'ai découvert le lendemain dans une promenade que ces canons étaient des canons de bois. Quelle chute !

tenue, épinglé comme un « horse-guard », et monté sur un magnifique cheval d'armes : c'est un maréchal des logis de l'escorte du ministre d'Angleterre, porteur d'une lettre pour le prince. Avec une grâce que nous n'oublierons jamais, sir Rutherford Alcock, prévenu à notre insu de notre arrivée, invite le duc de Penthièvre et son « party » à loger à la légation, où tout est prêt pour le recevoir : notre joie ne peut s'exprimer. Autant nous nous étions promis, en partant de Chang-Haï, de chercher à passer incognito et à risquer mille aventures chinoises à Pékin, où nous pensions trouver la vie mandchoue dans sa pure essence, autant la courte expérience du confort négatif des hôtelleries indigènes nous effrayait à juste titre depuis Yang-Soun.

C'est décidément un décor d'opéra que la majesté d'une porte de Pékin ; dès qu'on est de l'autre côté, ^{p3.053} on croit qu'on a rêvé : les terrains vagues et les masures viennent de nouveau frapper les yeux comme une réalité lugubre. Pour vous en donner l'idée en un seul trait, les chameaux dans cette partie de la Ville Céleste suivent des sentiers sinueux comme s'ils étaient dans le désert : quant à nous, continuant droit notre route, nous voyons verser deux charrettes sur sept qui composent notre caravane. En effet, Pékin, aux environs des portes, est pavé en immenses dalles d'un à deux mètres carrés, mais entre chacune d'elles il y a souvent un intervalle creusé d'un à deux pieds ; de là secousses et soubresauts comparables à ceux de grenouilles électrisées.

Bientôt une nouvelle grande muraille encore plus majestueusement crénelée, bastionnée et babylonienne, nous montre ses portiques sombres en avant de nous : elle est haute de cinquante à soixante pieds et large de quarante ; c'est, paraît-il, la séparation entre la ville chinoise que nous quittons, et la ville tartare ou nous entrons. Là, une sorte de cirque sans gradins, mais formé de gigantesques murs, protège la porte principale comme une demi-lune, de façon que, la première grille une fois passée, nous nous trouvons comme dans une spacieuse cage d'ours dominée par des créneaux et des toits vernissés.

Voyage autour du monde... La Chine

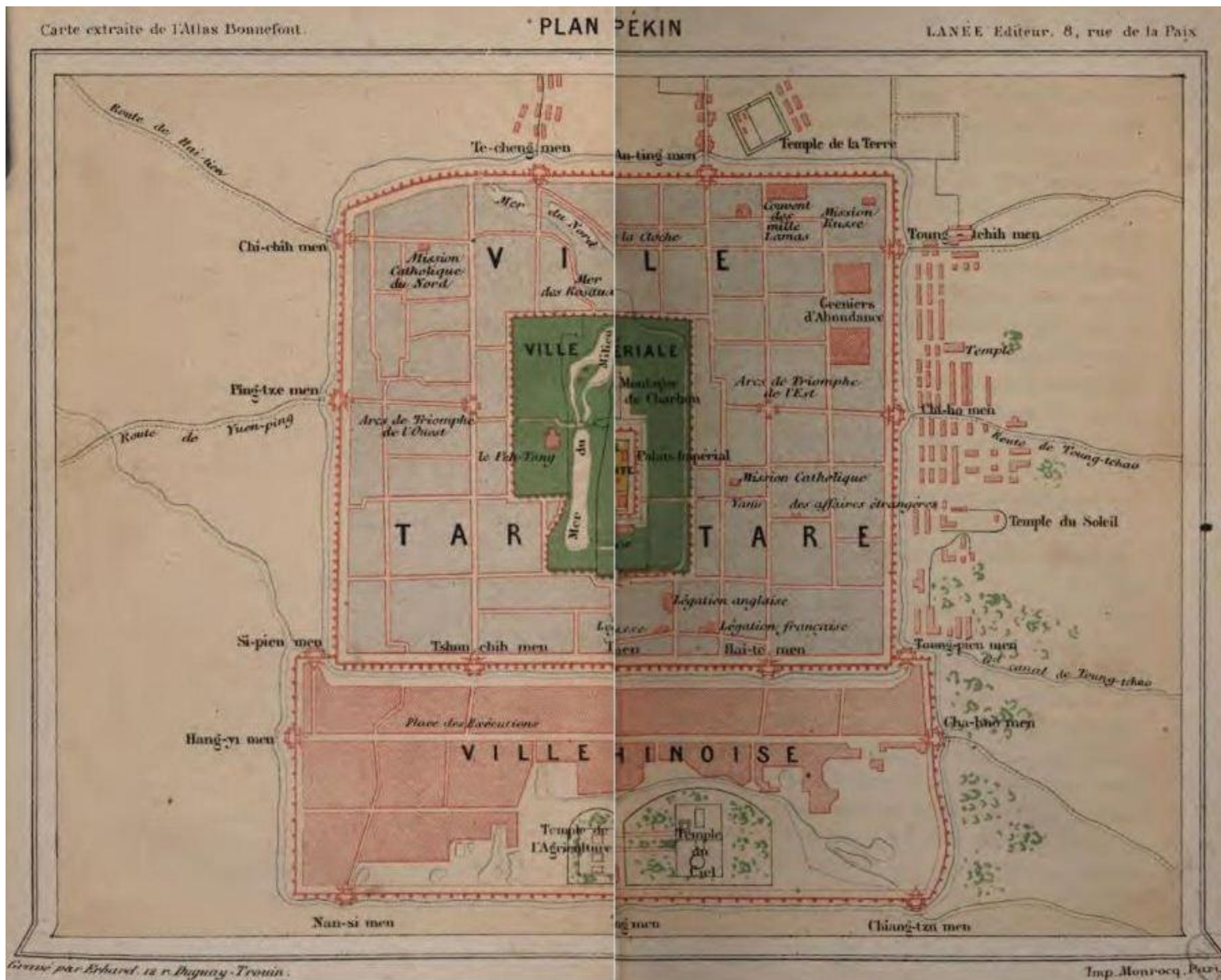
Avant de sortir par une seconde grille ^{p3.054} (la porte centrale est réservée à l'empereur ¹), il faut faire plusieurs centaines de mètres. Comme nous passons sous la voûte, notre mandarin conducteur nous offre de monter au sommet de la muraille, afin d'embrasser Pékin d'un seul coup d'œil : aussitôt dit, aussitôt fait. Nous sommes assez haut pour distinguer les grandes lignes, et cette porte, Tchien-Mên, semble comme le pivot sur lequel il suffit de tourner pour se rendre compte de la marqueterie de cette cité bizarre.

Derrière nous est la ville chinoise, un trapèze géométrique, où des bois, des temples et des bourgs, avec des rues animées et commerçantes, sont enclavés dans des murailles surmontées des cinquante pagodes bastionnées dont je vous parlais à l'instant ; cinq portes monumentales donnent accès de cette ville sur la campagne.

Devant nous est la ville tartare, un grand carré, tranchant sur l'horizon par arêtes crénelées et mêmes murailles ninivites, avec une dizaine de portes fortifiées et d'innombrables forts à cinq étages. Cette enceinte murale renferme trois villes concentriques séparées les unes des autres par des murs intérieurs : la ville tartare d'abord, la plus vaste, avec de grandes artères, des casernes, et le cachet ^{p3.055} guerrier des conquérants ; puis la ville impériale avec des palais de mandarins, dont chacun comporte jusqu'à cent kiosques juxtaposés ; et enfin, au centre, la ville interdite, résidence de l'empereur, avec ses milliers de toits en tuiles jaune impérial et son Mê-chan, « mont de charbon ou des dix mille années », butte artificielle, et *sacrosanctum* de l'empire céleste. — Notre mandarin nous montre du doigt et les sommets des murailles qui, pendant quarante-deux kilomètres de tour, pourraient porter quatre voitures de front, et les toitures vert clair des palais des mandarins, et les dômes bleu foncé des temples, et certains espaces qui sont tout faïence, et des ponts de marbre. Mais, grand Dieu ! sur quel échiquier de ruines sablonneuses doivent errer nos regards pour découvrir ces merveilles !

¹ Elle est réservée aussi aux trois premiers lauréats des examens du doctorat qui ont lieu tous les cinq ans et où douze mille candidats viennent des différentes provinces de l'empire.

Voyage autour du monde... La Chine



En vérité, ces constructions séculaires, ces pagodes héraldiques qui dominent la cité, font paraître l'homme bien petit ! La population qui s'agite à leurs pieds semble n'être qu'une troupe de fourmis égarées ! Et pourtant c'est la main de l'homme qui a élevé ces prodiges ! Ç'a été l'œuvre d'une nation guerrière, et sous l'impression de l'admiration profonde, on voudrait pouvoir remonter bien loin en arrière, voir dans les siècles passés les armées chinoises couronnant ces murs, faire feu de leur bruyante artillerie, et les fiers Mongols aux arcs bariolés, aux flèches et aux dards antiques, monter ^{p3.056} à l'assaut de cette nouvelle Ninive ! Et Genghis-Kan ? et Kublaï-Kan ?

Voyage autour du monde... La Chine

Assurément, quoique notre curiosité soit peut-être émoussée par onze mois de spectacles constamment variés, je ne puis m'empêcher d'éprouver un grand étonnement à me trouver dans cette ville de Pékin ! S'il est au monde peu de lieux aussi tristes, il en est peu aussi qui soient plus frappants. Parmi les nombreux étonnements qui y attendent le voyageur, le plus imprévu est sans contredit celui de se voir lui-même circuler au milieu d'une foule curieuse, au cœur d'un empire fermé comme un sanctuaire aux étrangers, qui l'ont ouvert à la civilisation par la violence et souvent par la cruauté.

Nous venons de traverser les trois quarts de Pékin, depuis les faubourgs de la ville chinoise, jusqu'aux abords de la cité interdite ; nous avons, en près de deux heures, passé en revue, sans avoir le temps de les détailler, les quartiers du commerce et les agglomérations des palais de mandarins ; c'est une vue d'ensemble dont plus tard nous chercherons les traits particuliers ; mais ma première impression est celle-ci : quand on n'a pas vu Pékin, on ne sait pas ce que c'est que la décadence. Thèbes, Memphis, Carthage, Rome, ont des ruines qui rappellent la secousse : Pékin se ronge lui-même ; c'est un cadavre qui tombe chaque jour en poussière.

Quand, du haut des admirables murailles presque ^{p3.057} intactes qui entourent la ville tartare, j'ai jeté les yeux sur la ville interdite et la ville impériale renfermées dans son sein ; quand j'ai sondé la splendide perspective des bastions, des portes surmontées de pagodes, des fortifications aux angles des murailles, et que j'ai examiné les toits coniques et vernissés des temples qui surgissent au milieu d'une vraie forêt ; quand, faisant un demi-tour, j'ai porté mes regards sur la ville chinoise qui fait à l'autre un véritable socle, et qu'enfin je me suis imaginé tout cela vivant, frais, vert, coupé partout d'eaux limpides, garni de canons, peuplé et bruyant, j'ai rêvé que je retraçais par la pensée le Pékin d'il y a mille ans, et je suis resté confondu, admirant sans restriction cette merveille de l'extrême Orient.

Mais, peu à peu, j'ai pris le spectacle corps à corps : j'ai parcouru ces rues ravinées par les chariots à vingt pieds de profondeur, dans

Voyage autour du monde... La Chine

lesquelles les anciens égouts éventrés semblent un escalier géant pour atteindre l'étroit sentier qui borde les maisons de chaque côté du précipice ; descendant de ma charrette pour mieux voir, j'ai enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une poussière fétide d'immondices séculaires, j'ai suivi le lit des fossés, des canaux et des rivières pour jamais à sec, sous des ponts de marbre rose ruinés et désormais inutiles : ces jardins, ces parcs, ces étangs autrefois merveilleux sont transformés en désert ; à côté d'arcs de triomphe de ^{p3.058} marbre, des huttes éboulées de marchands misérables élèvent au-dessus d'elles une forêt de perches avec des affiches de papier qui dansent au vent ; tout cela est affreusement uniformisé sous une couche épaisse et à travers un nuage incessant d'une poussière âcre et étouffante : — Non, me suis-je dit à cet aspect, cela n'est pas une ville ; n'est-ce pas plutôt un camp de Tartares ravagé par le simoun au milieu du désert ?

Cette ville immense, dans laquelle on ne répare rien, et où il est défendu, sous les peines les plus sévères, de rien démolir, se désagrège lentement, et se transforme chaque jour en poussière. C'est un spectacle affligeant que celui de cette décomposition lente qui accuse la mort bien plus sûrement que les convulsions les plus violentes. Dans un siècle, Pékin n'existera plus ; il aura fallu l'abandonner ; dans deux, on le découvrira comme une autre Pompéi, mais enseveli sous sa propre poussière.

Tandis que je laisse ainsi s'envoler ma pensée, reflétant à la hâte tout ce qu'inspire un premier aperçu du panorama multiple de la Ville Céleste, nos mules s'arrêtent devant une pagode, et notre air de rouliers chinois couverts de poussière et vraiment repoussants nous fait horreur à nous-mêmes, quand nous nous trouvons soudain au seuil de la légation, et reçus d'une façon charmante par le ministre, qui veut bien ne pas trop sourire à notre ^{p3.059} aspect. Des chambres, et surtout d'immenses baquets pleins d'eau chaude, sont préparés pour nous dans les kiosques charmants qui composent ce « Fou », ancienne résidence d'un prince chinois convertie en palais diplomatique ; sir Rutherford Alcock nous mène incontinent au bord de nos baquets, qui voient en un

Voyage autour du monde... La Chine

instant leurs eaux limpides se changer en une boue noire, et nous nous hâtons de reparaître devant nos semblables avec le corps aussi pur que la conscience.

Nous sommes présentés alors à lady Alcock et à miss Louder, sa fille, pleine de grâce et de charme, la seule jeune personne européenne de la céleste capitale des descendants du Feu !

Pékin, 22 mars 1867.

Nous sommes réveillés par le départ du facteur ; un Chinois à longue queue et en soie azur vient prendre nos lettres, et va courir à dos de mulet jusqu'à la grande muraille. Là, un Mongol, vêtu de cuir rouge, s'en chargera, et c'est à dos de chameau qu'elles traverseront les steppes sauvages. Puis elles glisseront en traîneau sur les neiges sibériennes, au milieu des ours blancs et des bandes de loups, jusqu'aux chemins de fer de toutes les Russies. Si aucun des monstres habitants des terres glaciales ne les croque en faisant son déjeuner du porteur, j'espère qu'elles vous arriveront à ^{p3.060} l'époque du Derby, sans trop s'imprégner des parfums de poche chinois, mongols, tartares et moujiks.

Je vous écris dans le kiosque charmant qui me sert de chambre, au sein de toutes les chinoiseries imaginables. Mais, par malheur, il s'est élevé un coup de vent d'équinoxe effroyable vers sept heures du matin. En un moment, le soleil qui brillait dans toute sa splendeur a été obscurci par un nuage épais de sable rougeâtre ; il est huit heures, et il fait si bien nuit qu'il me faut une lampe.

De plus, je pourrais écrire avec mon doigt sur mes meubles un brouillon de lettre à l'empereur de la Chine, car il y a une couche de plus d'un centimètre de sable ; l'envahisseur entre à vue d'œil par mes fenêtres de papier affreusement ébranlées, et ma redingote noire est devenue rapidement du gris cendré de la légende.

Je suis fâché de vous apprendre, après informations prises, que nous ne pouvons en aucune façon espérer de présenter nos hommages

Voyage autour du monde... La Chine

à notre voisin l'empereur du céleste empire. Ce n'est pas qu'il ait refusé spécialement notre visite, mais celui qui lui en aurait pour nous demandé la permission aurait eu la tête tranchée. C'est très net. Il paraît même que cet aimable prince n'a jamais vu d'Européen, et que lorsqu'il sort dans Pékin, les soldats tartares rendent toutes les rues désertes sur son passage ; il est défendu, sous peine de mort, de se glisser le long des ^{p3.061} murs pour chercher à le voir ; comptez donc que nous ne prendrons part à aucune manifestation en faveur de l'empereur. Mais n'allez pas croire qu'il manque d'esprit ; loin de là ; tout Pékin se raconte en effet qu'il vient de recevoir une lettre autographe de son collègue, l'empereur des Français, l'invitant pompeusement non seulement à venir visiter en personne l'Exposition qui ouvrira le 1er mai au Champ de Mars, et qui doit être merveilleuse, mais encore à vouloir bien envoyer, pour la section de l'Extrême-Orient, des spécimens de curiosités chinoises. « Vous êtes bien gracieux, aurait répondu Sa Majesté Céleste, mais vous m'avez pris tout ce que j'avais de plus beau au Palais d'Été ; exposez-le vous-même. »

Sur ce, j'aurais encore bien des choses à vous raconter ; mais, comme chez nous, l'heure de la poste me presse, et je ferme mon courrier.

Pékin, 25 mars.

Que de choses nous venons de voir en quarante-huit heures ! Je craindrais vraiment de vous fatiguer en vous entraînant avec nous aux portes de la Victoire Vertueuse, de la Grande Pureté, aux temples du Ciel, de l'Agriculture, du Génie des Vents, du Génie de la Foudre et du Miroir brillant de l'Esprit. Regardez un beau paravent de laque avec de jolis reliefs de clochetons, de clochettes, de ^{p3.062} portiques, de balcons, de kiosques et tous les accessoires du style colifichet, et vous aurez assurément le cliché véridique des pagodes que l'architecture chinoise a tiré à Pékin à mille exemplaires.

Ici nous avons vu la charrue dorée et la herse sacrée avec lesquelles chaque année l'empereur vient tracer un sillon pour appeler les

Voyage autour du monde... La Chine

bénédiction de Bouddha sur les semences et les récoltes ; pour cette cérémonie, il se met en tenue de villégiature : jaune serin ; son chapeau rural, large d'un mètre, et teint de cette même couleur, est suspendu dans le temple. — Là, sous un toit de faïence gros-bleu, entre des chaises curules de marbre rose, et des treillis en bâtons de verre bleu, en face de dragons et de caniches de porcelaine perchés sur des corniches de bois sculpté, sont des vases faits de fils de fer dans lesquels l'empereur brûle tous les six mois les sentences de ceux qui ont été condamnés à mort dans l'empire. Le feu purifie tout.

Plus loin, sur la muraille, près de Tung-Chi-Mên, est un observatoire magnifique, construit il y a deux cent soixante-dix ans, sous l'empereur You-Ching, par le Père Verbiest, de l'ordre des jésuites. Les gigantesques instruments de bronze sont d'une admirable perfection, et supportés par de fantastiques dragons ailés ; j'admire surtout une sphère céleste de huit pieds de diamètre, où sont rapportées toutes les étoiles connues en 1650 et visibles par la ^{p3.063} latitude de Pékin, 39 degrés 54 minutes nord. Le climat est tellement sec dans ce pays, que depuis la construction rien n'a été détérioré dans ces appareils exposés en plein air ; nous les avons manœuvrés en tous sens, et ils sont aussi précis qu'au premier jour.

Je passe le palais des examens pour les lettrés, immense rectangle contenant douze mille cases à candidats ; « l'étang des poissons rouges », où il n'y a ni eau ni poissons ; les théâtres de Ta-Chan-Lan-rh et de Yen-Chien-Tang, pareils à ceux de Canton et de Macao ; le temple de la Lune ; celui des lamas, où mille bonzes, tout de jaune habillés, et coiffés de grands casques de peluche jaune, chantent d'une voix caverneuse sur un rythme éternellement monotone ; le temple de Confucius, où l'on montre un dépôt d'aérolithes autour d'une machine à prier que nous avons fait fonctionner, sorte de cylindre de quatre mètres de diamètre, rempli de papiers sacrés, multiplicateur de prières ferventes, que l'on tourne comme une toupie, au lieu de psalmodier ; et enfin la cloche de bronze, la plus grande du monde qui soit

suspendue ¹, haute de vingt-cinq pieds, pesant quatre-vingt-dix mille livres, et ornée des gravures les plus fines.

La plus pagode des pagodes, et la plus chinoise p3.064 des chinoiseries, parlent si peu à l'âme, et le culte en Chine n'est tellement qu'une question de bon goût, de respect humain et de politesse, que je suis incapable de vous tracer les mille et une minuties qui constituent l'architecture et les pratiques religieuses en Chine. Je suis fort content d'avoir vu au galop tous les temples de la ville de Pékin, et je crois que vous serez encore plus contents si je vous fais grâce de leurs descriptions répétées et de leurs noms baroques.

C'est au galop, en effet, que nous avons couru Pékin, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ; je crois même qu'en cette ville il n'y a que deux alternatives : ou jouir rapidement des contrastes dans une visite superficielle, ou séjourner sept à huit ans, apprendre le chinois, et faire comme notre ami M. Lemaire, interprète de la légation de France, qui, chaque soir avant la tombée du jour, met une fausse queue, chausse ses babouches, s'habille en « celestial gentleman », passe la porte de la ville chinoise, et va là, dans la haute société, deviser toute la nuit en langage correct sur tous les cancans, les *rebus scibilibus et quibusdam aliis* de Pékin.

La nuit, en effet, les salons de la société sont animés, gais et intéressants ; mais M. Lemaire est peut-être le seul Européen qu'une science approfondie et un goût particulier aient fait triompher du p3.065 mystère et du rigorisme dont les Chinois ont sauvegardé leur vie d'intérieur.

Sir Rutherford Alcock nous a prêté pour notre séjour de jolis petits poneys mongols ; vous pensez si notre groupe curieux s'en est servi pour circuler de l'est à l'ouest, et du sud au nord de la capitale ; je pourrais presque dire que dans nos longues promenades, les murailles m'ont toujours empêché de voir Pékin ; dans chaque direction la route

¹ Celle de Moscou n'a pu être élevée au-dessus du sol.

Voyage autour du monde... La Chine

est coupée quatre fois par des fortifications naissant l'une de l'autre avec une désespérante monotonie.

On n'est que fort rarement dans une rue ouverte, et presque toujours on longe un mur. Puis, à l'inverse de Siam, rien n'est sacrifié aux décors extérieurs : l'esprit chinois oppose toujours à la magnificence croissante du dedans l'ornementation décroissante du dehors, de telle sorte que la fameuse cité interdite, remplie, *dit-on*, de nattes d'argent, supportée par des colonnes d'or, émaillée de perles fines, un bijou en un mot, est d'un aspect minable, vue de l'enceinte qui l'enveloppe ; c'est un écrin grossier : une pagode de trente-sixième ordre fait plus d'effet que la demeure sacro-sainte du fils du Ciel.

Dans les quartiers militaires et nobles il y a une certaine roideur peinte sur les physionomies qui nous fait impression : tandis qu'ailleurs on nous rend au centuple la curiosité dont nous avons tous dans notre p3.066 jeune âge harcelé les ambassadeurs chinois sur nos boulevards, ici les arrogants autocrates croisent les Européens sans les regarder, et affichent au contraire une indifférence voisine du mépris. — Au fait, pourquoi nous aimeraient-ils, et pourquoi plutôt ne nous détesteraient-ils pas ? Quelques-uns daignent aller à pied, mais le plus grand nombre circule dans des charrettes semblables à celles qui nous ont amenés de Tien-Tsin, mais avec une modification toutefois. Chose curieuse, en effet, le rang, ou pour me chinoiser, le bouton d'un mandarin en voiture se reconnaît à la disposition des roues mobiles de son carrosse : plus il est d'un bouton rouge ou bleu bon teint, plus les roues de l'essieu sont en arrière du centre de gravité de ce château branlant et ambulant. Un prince les recule jusqu'à l'extrémité même, ce qui est fort comique : ainsi les ressorts absents sont remplacés par une élasticité plus grande donnée aux brancards ; le dandinement part des roues et aboutit à la sous-ventrière de l'infortuné mulet. Il y a mieux encore : certes la meilleure manière de voyager en Chine sans se contusionner affreusement est de se faire porter en palanquin : le bambou rebondit fort doucement pour le porté sur les épaules des porteurs. Mais sur quatre cents millions d'habitant, il n'est qu'une seule caste *restreinte* à

Voyage autour du monde... La Chine

laquelle la loi permette de se payer un palanquin : celle des princes et des ministres.

p3.067 Quant aux quartiers bourgeois et roturiers de Pékin, le coup d'œil y est mêlé de pittoresque et d'horrible.



Le diseur de bonne aventure.

Voyage autour du monde... La Chine

Je ne saurais assez vous dire combien il y a en effet de couleur orientale dans ce que nous appelons la Rue circulaire (j'ai oublié son imprononçable nom chinois). Des milliers de planches écarlate relevées d'inscriptions dorées sont suspendues à des perches obliques au-dessus de deux à trois cents boutiques juxtaposées dans cette rue tournante. C'est le seul point de Pékin où il y ait de l'animation : avec charrettes, palanquins, mulets, chameaux, coulies, les militaires et les négociants s'y entrecroisent, s'y heurtent, puis se confondent en politesses, examinent des ballots, les marchandent, les emportent : c'est comme une oasis où se serait abattue une bande de cacatois au milieu d'un désert silencieux ; tout ce qui constitue les impedimenta d'une foule y est accumulé : et non seulement des myriades d'enfants vous tombent dans les jambes en jouant aveuglément, mais les vieillards — ces grands enfants en Chine — arrivent au beau milieu de la confusion générale, en tenant fièrement la ficelle d'un immense cerf-volant qu'ils sont allés lancer sur les terrains vagues proches des murailles. Car, vous le savez, si l'Espagne a la castagnette et Naples les *pifferari*, la Chine a le cerf-volant, qui est ici passé à l'état d'institution sérieuse ; p3.068 et je l'accorde, c'est assurément par là que se révèle le plus le génie artistique des fils du Ciel. Construire, dans des dimensions de six à sept mètres d'envergure, un cerf-volant qui devient dragon volant, aigle volant, *mandann* volant ; l'enluminer et lui donner le geste et la vie, l'équilibrer si admirablement qu'il monte avec calme, sans les mille soubresauts des nôtres, et se maintienne comme une étoile presque verticalement au-dessus de la tête du dévideur de ficelle ; y adapter je ne sais combien d'appareils éoliens, presque invisibles, qui imitent le chant de l'oiseau ou la voix de l'homme avec un tapage infernal ; l'amener à travers les perches et les banderoles dans les centres les plus animés, lui envoyer à cheval sur le fil des « postillons » étourdissants, grouper la foule, l'égayer de lazzi, voilà à quoi ils excellent, et cela — point capital de leur statique — sans mettre de queues à leurs cerfs-volants !

Voyage autour du monde... La Chine

En nous promenant au milieu d'une cinquantaine de ces enfants à cheveux blancs, nous vîmes un pigeon se prendre l'aile dans un fil et tomber à nos pieds : j'eus aussitôt l'explication d'une chose étrange dont je tentais en vain depuis trois jours de me rendre compte. Des ondes harmonieuses et sonores m'avaient semblé à chaque instant du jour traverser l'atmosphère et s'élever en zigzag dans les hautes régions célestes : d'où pouvait venir cette ^{p3.069} harmonie ? Plus je cherchais, plus j'étais convaincu que c'était un bourdonnement localisé dans mon tympan depuis les contusions que je m'étais données à la tête sur la route de Tien-Tsin à Pékin. Mais le pigeon moribond éclaircit le mystère : il était porteur d'une ravissante harpe éolienne, légère comme une bulle de savon et admirablement travaillée : ce petit appareil se place à cheval sur la naissance de la queue de l'oiseau, et se fixe aux deux plumes centrales d'une façon fort solide ; les pigeons fendant les airs le font résonner avec un trémolo strident ou des accents plaintifs suivant la rapidité de leur vol. Je croyais d'abord que c'était un des cent mille colifichets futiles qui caractérisent l'esprit des disciples de Confucius, mais j'ai appris sur l'heure que ces harpes avaient pour but de préserver les tendres colombes des griffes des vautours qui volent par bandes autour des bastions crénelés. J'ai acheté immédiatement toute une série de ces jolis épouvantails que je destine aux pigeonniers de mes amis de France. Mais c'est à peu près la seule catégorie d'objets qu'il soit permis aux bourses modestes d'acheter à Pékin : j'ai marchandé, mais inutilement, des émaux assez beaux, et surtout deux petits éléphants en cloisonné blanc portant des tourelles d'or. Hélas ! jades, ivoires, laques anciennes et cloisonnés sont vendus ici aux étrangers à peu près quatre fois plus cher qu'à l'hôtel de la rue Drouot.

^{p3.070} Nous nous contentons donc du plaisir des yeux ; quant à l'odorat, je vous assure que ce sens fait souffrir à Pékin un véritable et constant supplice. Car, pour faire tomber un peu cette poussière toujours soulevée, les Pékinois, de toute éternité, arrosent la rue des eaux les plus sales provenant de leurs maisons, et cet acide, dont la

Voyage autour du monde... La Chine

formule chimique est, je crois : $C^{h^0}H^4O^6Az^4$, s'évapore en bouffées âcres et malsaines ; puis voici le superlatif du genre : ils font sécher devant leurs portes de longues galettes — que je m'abstiens d'expliquer — jaunâtres et brunâtres, mélangées d'un peu d'argile, et qu'ils coupent en losanges, pour alimenter leurs petits fourneaux de cuisine : combustible très économique, mais écœurant et fétide.



Portefaix.

Au sortir de ce quartier commence l'horrible ; nous nous laissons entraîner au galop de nos chevaux, sans deviner dans quelle direction nous allons. Nous le voyons trop tard : nous sommes dans l'avenue des exécutions, au carrefour des deux rues qui vont l'une à Toug-Tchien-Mên, et l'autre à Chang-i-Mên, dans la ville chinoise. Ici c'est avec du sang que la poussière est abattue. Nous nous détournons à la hâte d'un groupe de plusieurs condamnés auxquels on bande les yeux, devant un hangar, où « Monsieur de Pékin » tranche les nuques d'un seul coup de

Voyage autour du monde... La Chine

sabre : cet employé, le plus travailleur et le plus affairé de l'empire, est là dans l'exercice ^{p3.071} de ses fonctions. Les passants n'ont point l'air impressionné du spectacle que nous fuyons, mais ils continuent paisiblement leur chemin ; on nous dit qu'aux heures où il n'y a pas d'audience officielle sous ce hangar, un boucher ordinaire remplace le fonctionnaire, et vend sur l'étal encore baigné de sang humain des



Les têtes des exécutés sont exposées en pleine rue.

morceaux de bœuf et de mouton. Mais un peu plus loin, nous pouvons constater *de visu* que les têtes des exécutés sont exposées en pleine rue. Sur le sable encore barbouillé de trainées rougeâtres nous voyons sept petits socles, supportant chacun une cage d'osier : six têtes d'hommes et une tête de femme, fraîchement décollées, y sont enfermées, avec une sentence inscrite sur un petit papier, appliqué sur l'affreux mélange des nerfs sanglants et des glandes du cou : une expression poignante

Voyage autour du monde... La Chine

de douleur est peinte sur ces visages blêmes, aux yeux encore ouverts, à la bouche béante et aux cheveux rougis. Un de nos interprètes lit le motif de l'exécution : « La justice a puni le vol. »

La sépulture se fait longtemps attendre pour ces restes mutilés, destinés à servir d'exemple aux malfaiteurs. Si je ne l'avais vu à trois reprises différentes, je ne croirais pas au triste sort qui est réservé à une tête de condamné ; mais sur le pont fameux connu sous le nom de « Pont des mendiants », grandiose construction de marbre ^{p3.072} antique, s'assemblent tous les jours, pour implorer la charité publique, plusieurs centaines de pauvres êtres demi-nus, lépreux, galeux et aveugles ; ils sont si affamés qu'ils vont chercher dans les cages d'osier les têtes en décomposition, — les salent — et les mangent !



Ils prennent les têtes des suppliciés, les salent et les mangent.

Je confesse que nous étions souvent bien pâles en revenant de semblables promenades ; mais la vie européenne des légations nous

Voyage autour du monde... La Chine

ramenait vite à des conversations intéressantes qui nous faisaient souvenir de régions plus pures. Nous avons entendu la messe au Fa-Kwo-Fou, légation de France, où M. de Bellonnet nous avait parfaitement reçus, puis nous avons rendu visite à tous les membres du corps diplomatique, qui sont les seuls Européens autorisés à résider à Pékin. M. Burlingame, ministre des États-Unis, et le comte Vlangali, ministre de Russie, ont donné au prince de superbes dîners : le soir où nous sommes allés chez ce dernier, une nappe de neige épaisse de plus d'un pied était étendue sur la Ville Céleste. Que je voudrais savoir faire l'aquarelle pour peindre notre pittoresque cortège ! dix chaises à porteurs, capitonnées de soie, attelées de six hommes chacune, servaient de véhicule aux dix invités du représentant du Czar : nous cheminions par les sentiers sinueux, les escaliers tortueux des ruines qui à Pékin s'appellent une rue ; et chacun de nous était flanqué de p3.073 quatre Chinois, dont deux portaient des torches fumeuses, et deux autres des lanternes rondes de papier, d'un mètre de diamètre, sur lesquelles était peint en lettres chinoises couleur écarlate le nom de Sa Majesté Britannique.

Il est bien naturel que le demi-exil du corps diplomatique ait réuni dans une sorte de fraternité ceux que divisent parfois des intérêts politiques opposés. Nos cœurs ont été touchés de voir ici cette grande concorde naissant d'une mutuelle estime, et, après tout, inspirée par une même pensée : la pression pacifique de la civilisation des races saxonnes et latines sur la race cuivrée récalcitrante. S'il est vrai qu'il y ait ici deux courants dans la politique : le courant russe et le courant anglo-français, ils doivent tous deux confluer et former alors un fleuve — fécond peut-être — pour lutter contre la digue souvent ébréchée, mais éternellement renaissante, de la stagnation ou du mauvais vouloir de l'empire du Milieu.

Mais tout à fait en dehors et peut-être au-dessus des représentations diplomatiques des soi-disant Barbares et des conseils des ministres soi-disant fils du Ciel, il existe une influence pour ainsi dire amphibie, également chinoise, également européenne, une arme à

deux tranchants qui, seule, a des chances de couper le nœud gordien entre les empiètements justifiés de notre politique de ^{p3.074} novateurs et la résistance invétérée des doctrines rétrogrades. Il a suffi de l'intelligence supérieure d'un seul homme, et d'un homme bien jeune encore, pour créer ce rôle insolite et imprévu d'où peut dépendre la destinée d'un empire de quatre cents millions d'âmes. Cet homme est M. Robert Hart, que nous avons vu d'abord à l'ambassade de Russie, puis chez lui : les heures nous ont paru des secondes quand nous avons eu l'honneur de causer avec lui.

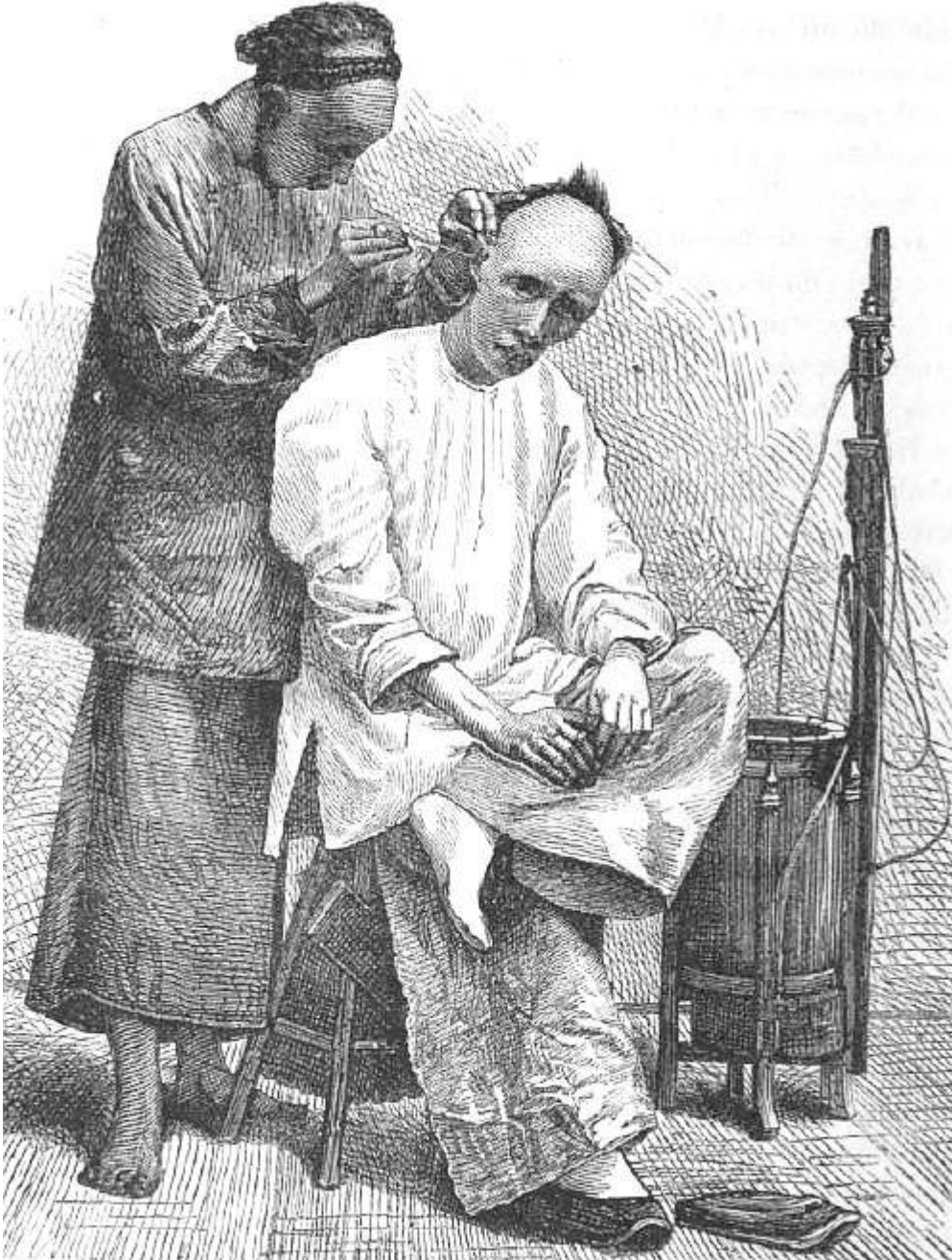
Vous avez déjà deviné que l'intermédiaire entre deux influences politiques contraires ne peut être que l'intérêt commercial. En effet, depuis que les canons nous ont ouvert cet empire, depuis que, loin du fracas et de l'excitation féroce de la guerre, on a pu étudier ce peuple et espérer que l'honnêteté, la douceur et la persuasion obtiendraient de lui ce que la force brutale n'obtiendrait jamais, il y a eu des hommes qui n'ont pu se défendre d'un grand enthousiasme à la pensée de faire une révolution pacifique en Chine, afin de chasser les préjugés enracinés contre les Barbares, et de prouver, chiffres en main, que nous sommes capables de faire autre chose que de piller le Palais d'Été.

On avait vu à la même heure la guerre acharnée aux portes de Pékin entre les alliés et les Impériaux, et les trafics commerciaux les plus paisibles dans ^{p3.075} Canton et dans les ports du Sud ; à la même heure, quinze mille coulies chinois portant les bagages de nos armées et les échelles pour monter à l'assaut des forteresses chinoises ¹, dans une campagne où nous marchions contre la cité sainte de leur empereur ; enfin, à quelques mois de distance, des soldats vainqueurs de Pa-Li-Kao et de Yuen-Ming-Yuen, devenus les défenseurs de la cour céleste contre les rebelles, recevant du trésor impérial des appointements légitimes, et de l'empereur des remerciements. N'était-il donc pas évident qu'il y avait avec les « fils du Ciel » des accommodements, et que nous devons opérer désormais sur le terrain des échanges commerciaux ? De là naquit le plan

¹ À Ta-Kou, des soldats alliés traversaient le fleuve, à califourchon sur le dos de coulies cantonnais.

Voyage autour du monde... La Chine

de l'établissement des douanes chinoises, dirigées avec conscience par des Européens sous l'impulsion souverainement loyale, énergique et pratique de M. Robert Hart, « inspecteur général », l'homme le plus puissant de la Chine aujourd'hui.



Le barbier ambulant.

Quand il fallut donner une garantie au paiement de l'indemnité de guerre, le gouvernement chinois affirma qu'il avait la meilleure volonté

Voyage autour du monde... La Chine

du monde. Mais, grâce à l'indépendance et à la rapacité de ses agents, tous plus voleurs les uns que les autres, les droits exorbitants et fantaisistes perçus sur ^{p3.076} les importations et les exportations laissaient les quatre vingt-dix-neuf centièmes de leur produit dans le sac des mandarins locaux. Il fut alors convenu que l'on formerait, sous M. Lay d'abord, puis sous M. Hart, cet admirable « service des douanes » où les employés européens, admettant tout contrôle des autorités chinoises et agissant de pair avec elles, présentent chaque année des comptes en règle au gouvernement impérial, et versent au trésor, au lieu de quelques centaines de dollars, une moyenne de soixante-dix à quatre-vingts millions de francs. La cour de Pékin, qui avait toujours à toute réclamation opposé une complainte sur sa misère, fut forcée de reconnaître et la friponnerie séculaire de ses anciens percepteurs et la probité évidente de ses nouveaux agents.

Des tarifs fixes, une honnêteté à toute épreuve, une activité européenne, sources vivifiantes d'où découleront des idées fécondes et civilisatrices, ont remplacé sur l'heure les dilapidations et la routine arriérée des mandarins. Du reste, si la cour de Pékin est pleine de reconnaissance pour ses nouveaux fonctionnaires, qui prennent si chaudement ses intérêts et qui sont pour ainsi dire naturalisés Chinois, vous pensez combien les négociants européens s'applaudissent d'avoir à régler leurs comptes, non plus avec des despotes lents et tracassiers, mais avec des hommes rompus aux affaires, expéditifs, parlant la ^{p3.077} même langue, et surtout formant comme les rayons multiples d'un foyer moderne destiné à réchauffer, à faire fondre cette vieille Chine engourdie et figée.

M. Hart, sur lequel d'ailleurs il n'y a qu'une seule voix parmi tous les négociants de Chine, est le premier Européen qui soit parvenu à gagner entièrement la confiance du conseil des ministres et du prince Kong, régent de l'empire ¹. Pour qui connaît l'Extrême-Orient, c'est une

¹ L'empereur est mineur, n'a que quatorze ans, et est encore entre les mains des femmes, sous la direction des deux impératrices, s'appelant l'une l'impératrice de l'Est et l'autre l'impératrice de l'Ouest. La mère dudit empereur était absolument dépourvue

Voyage autour du monde... La Chine

victoire inespérée, un prodige que de voir la simple loyauté forcer l'entrée de cette forteresse murée qui s'appelle le cœur des potentats asiatiques. Ce triomphe est aujourd'hui un fait accompli ; M. Hart, à bon



Types de passants dans les rues de Pékin.

droit, peut se considérer comme un ministre des affaires étrangères et indigènes, avec une sanction mixte, et ne relevant que de sa conscience : il assume sur sa tête la responsabilité des actes de ses nombreux chefs de mission et de leurs secrétaires, qui représentent sa

d'instruction, et n'avait été épousée que parce que la première impératrice n'avait pas d'héritier.

Voyage autour du monde... La Chine

politique en réglant la comptabilité des treize ports ouverts au commerce européen ; il les choisit, les domine, les inspire, les révoque



L'Hôtel des ventes à Chang-Haï.

ou les élève, les invite surtout à pousser aux roues du char qui porte ses idées novatrices, et il ne fait que justice en récompensant ^{p3.078} leur zèle par de magnifiques appointements. Les plus jeunes, en débutant à leur arrivée d'Europe, touchent, outre le paiement du voyage, dix mille francs la première année pour apprendre le chinois, quinze mille chacune

Voyage autour du monde... La Chine

des deux années qui suivent, vingt et vingt-cinq mille les deux années d'après, trente-cinq et quarante mille comme sous-commissaires de douanes dans un des treize ports, et jusqu'à soixante- quinze mille comme chefs commissaires. Je ne doute pas que l'« inspecteur général » quoique âgé de trente ans seulement, ne reçoive du gouvernement impérial plus de deux cent mille francs d'honoraires.

Notre ami P., âgé de vingt-sept ans et entré tard dans le service, reçoit depuis trois ans vingt-cinq mille francs, et il est mandé cette fois-ci à Pékin pour monter le dernier échelon de cette échelle, qui paraît comme dans un rêve plus brillante que celle de Jacob ! J'ai aussi connu à Chang-Haï un jeune employé anglais, M. Kopsch, qui n'a pas encore vingt ans, et dont les appointements dépassent vingt-deux mille francs. Pour guider les choix de M. Hart, il n'est ni lettre de recommandation, ni influence diplomatique qui puisse vaincre ce *tenacem propositi virum* ; il vous devine d'un coup d'œil, et vous remplit de confiance en ses idées ; puis il vous lance, et vous êtes assuré, si vous travaillez, du plus bel avenir. Décidément, c'est dans ces contrées ^{p3.079} lointaines qu'il faut voyager pour voir des hommes de cœur et d'intelligence tracer leur voie d'une manière d'autant plus frappante qu'ils se meuvent dans un milieu plus hétérogène.

L'institution des douanes impériales maritimes a bien nettement deux forces : l'une pécuniaire, l'autre morale et politique.

Voici neuf chiffres que m'a donné M. Hart pour résumer l'année commerciale qui vient de s'écouler, et qui, mieux que trente pages de tableaux statistiques, me paraissent donner une idée de la Chine actuelle ; il y a là plus que des pagodes et des lampions, qui chez nous semblent le trait caractéristique d'une leçon de géographie sur la Chine.

Les treize ports ouverts au commerce européen sont donc : Chang-Haï, Fou-Chao, Kiou-Kiang, Canton, Taï-Ouan, Tam-Soué, Chin-Kian, Swa-Tao, Ning-Po, Chi-Fou, Amoy, Han-Kao, Tien-Tsin et Niou-Chouang.

Les registres de ces treize comptoirs marquent :

Voyage autour du monde... La Chine

Importations : 596.512.200 fr. ; Exportations : 449.296.000 fr.

Recette de la douane chinoise : 70.378.200 fr.

Avec mouvement de 16.628 navires jaugeant 7.136.301 tonneaux. p3.080

Pour ne prendre que les grands traits du commerce européen et indien :

Dans les importations :

L'opium compte pour 3.896.046 kg, valant 278.216.820 fr. ;

Les cotonnades pour 3.371.973 pièces, valant 123.240.143 fr.

Ces deux derniers chiffres ont été doublés pendant l'année 1869.

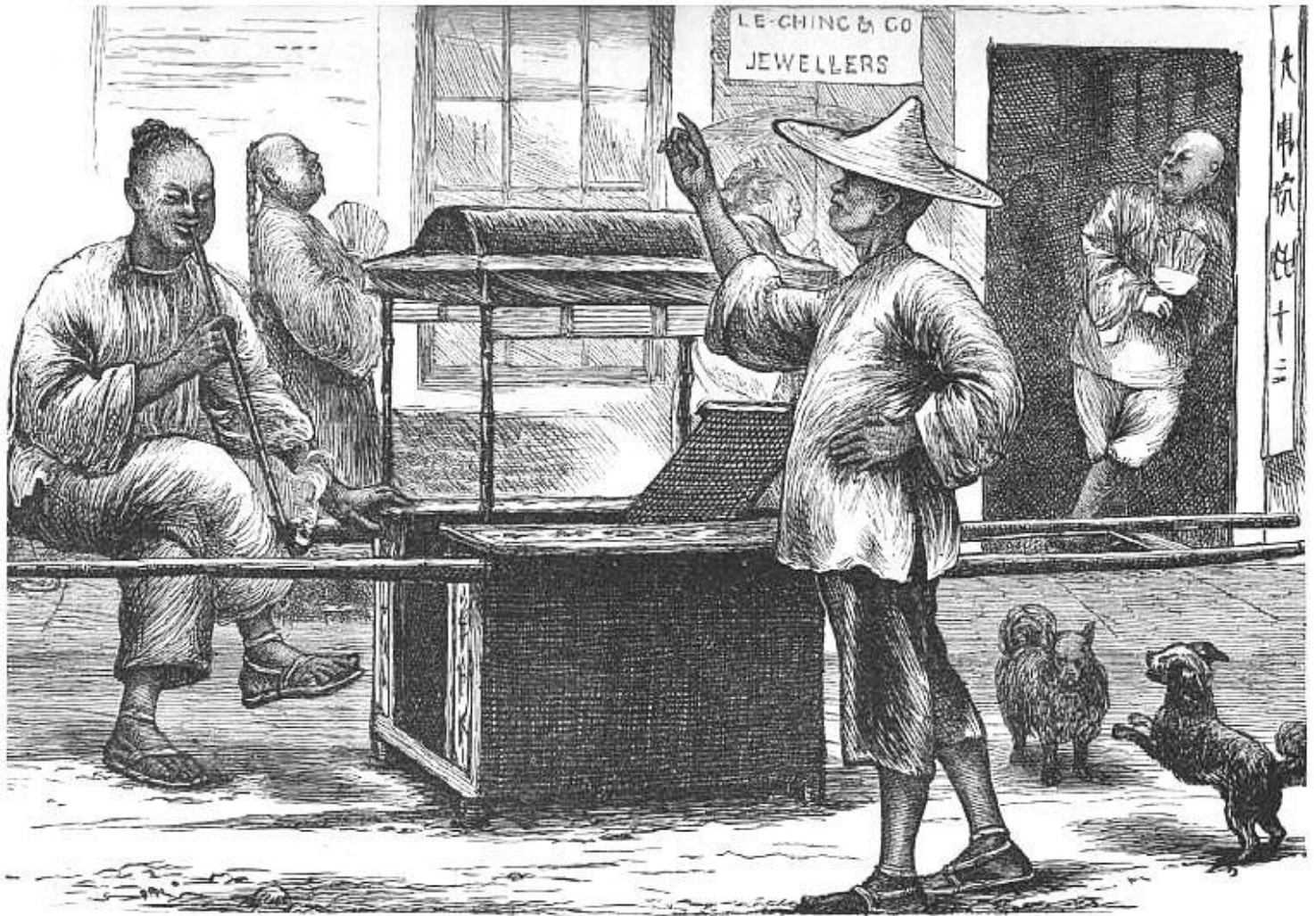
Dans les exportations :

Le thé compte pour 73.407.130 kg, valant 213.548.016 fr, dont
pour l'Angleterre seule 148.101.536 fr.

La soie pour 2.459.817 kg, valant 158.542.270 fr.

Mais que de ruisseaux variés servent à former ces grosses rivières ! Songez, pour la curiosité du fait, que toutes ces pièces de cotonnade mises les unes au bout des autres couvriraient une ligne de quarante mille lieues de long, et que des millions de Chinois sont habillés par les tissus des manufactures de Manchester. Comme Mac Arthur, prédisant en 1788 le succès futur des laines australiennes, le plénipotentiaire anglais qui signa le traité de Nankin en 1842 disait donc vrai en annonçant à ses compatriotes « qu'il ouvrait à leur commerce une contrée si vaste, que tous les métiers du Lancashire ne suffiraient pas pour vêtir une seule de ses provinces ! »

L'armée a été belle pour les aiguilles importées d'Europe au nombre de trois cent vingt-deux millions, pour les allumettes allemandes, au nombre de neuf cent trente et un millions, et pour les boîtes à musique suisses, dont il s'est vendu pour cent mille francs de plus que l'année précédente. Je note en passant que la Chine nous a envoyé pour trente-deux mille francs de rhubarbe, quatre cent cinquante-six mille francs de graines de fleurs de lis, et neuf cent trente-six mille francs de drogues médicinales, prix indigènes, ce qui suppose clairement que MM. les pharmaciens nous les revendront pour sept ou huit millions.



Types de porteurs de palanquin.

Un des assaisonnements les plus piquants des négociations commerciales en Chine est la variabilité inouïe du change. Je ne parle pas des sapèques, misérables rondelles encombrantes et difformes, enfilées dans des ficelles et bonnes tout au plus à jeter aux lépreux ; elles ont un cours différent même entre Tien-Tsin et Pékin, et à Tien-Tsin même suivant la saison. — Comme c'est commode pour établir des comptes ! — Mais s'il est vrai que le dollar mexicain soit la monnaie courante dans les ports de ce Mexique encore plus gangrené qui ^{p3.082} s'appelle la Chine, il n'existe pas dans l'empire du Milieu une monnaie d'argent réelle : tout est donc rapporté à une monnaie décimale fictive, le *taël* ¹, dont on ne saura jamais ni l'effigie ni la forme, et dont le cours est déterminé par l'arrivée

¹ Les subdivisions sont de dix en dix : le *mace*, le *candarin*, le *casch*.

Voyage autour du monde... La Chine

de chaque malle d'Europe et des Indes. J'ai passé sept jours à Chang-Haï, notre malle avait mis le taël à sept francs vingt-cinq centimes ; la veille de notre départ pour Tien-Tsin, la malle anglaise arrivait et le faisait monter à huit francs dix centimes : de là, quel agiotage ! quelle gymnastique de traites ! quels changements à vue dans les décors de l'opéra commercial ! Et cela, sur une échelle que vous ne sauriez vous imaginer. Voici précisément un trait qui se rapporte à Chang-Haï. Comme la malle destinée à faire monter ou baisser le baromètre du change stoppe vingt-quatre heures à Singapour et autant à Hong-Kong pour faire son charbon, deux grandes maisons de Chang-Haï ont inventé de faire construire à Glasgow des navires superbes, coûtant deux millions chacun, et qui sont tout machines, de façon à pouvoir courir plus vite que la malle et à gagner sur elle trois ou quatre jours depuis Singapour, et plus souvent trente heures depuis Hong-Kong. Une simple lettre pour un agent est le chargement le plus précieux de ces hardis steamers ; vous voyez du coup les ^{p3.083} opérations *inouïes* que peut faire l'agent mis ainsi dans le secret : sachant à l'avance l'abondance ou la faiblesse des demandes, les cotes qui seront apportées ; calculant à coup sûr le marché du surlendemain, où le picol de thé montera de deux cent quarante-cinq francs à deux cent cinquante-trois francs, où la pièce de grey-shirting s'élèvera de cinquante-sept francs à soixante francs, où la caisse d'opium tombera de quatre mille deux cent vingt francs à quatre mille francs, il aura beau jeu à vider ses magasins encombrés de milliers de caisses d'opium et acheter énergiquement les cotonnades et les thés ; le roulement de fonds extraordinaire des commerçants de ces parages fait sur chacun de ces articles des différences d'un quart de million de francs.

On m'a raconté qu'un navire de Jardine avait, dans sa première course, payé sa construction tout entière ; il n'était pas entré en rivière, et, profitant d'un temps de brouillard, il avait envoyé « la lettre d'avis » par un sampang dans le hameau d'une crique perdue : de là un piéton indigène l'avait apportée à l'agent de Chang-Haï, informé ainsi trois jours et demi avant qu'il le fût. Faire de tout une course au

Voyage autour du monde... La Chine



Type de Chinois du Nord.

clocher, tel est bien l'esprit entreprenant des Anglo-Saxons ; ce qu'ils tentent pour les taëls, ils le font aussi pour les thés d'une façon régulière, et nous n'entendons parler depuis un mois que des exploits p3.084 du *Tae-Ping*, qui s'est montré un coursier de premier ordre. Parti en même temps que deux autres clippers de Fou-Chao avec les premiers thés de la saison nouvelle, il a mis quatre-vingt-dix-neuf jours pour aller par le cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Lizard sur les côtes d'Angleterre. Les trois rivaux ne s'étaient aperçus que deux fois en suivant la route que chacun estimait la plus rapide : le quatre-vingt-dix-neuvième jour, ils se trouvèrent côte à côte en vue de la terre anglaise. Alors la lutte monta au paroxysme : malgré un grand frais d'ouest, chaque capitaine mit toute sa toile dessus, au risque de jeter la mâture à bas ; les équipages étaient comme affolés et ne reculaient devant aucune témérité ! Ce fut le *Tae-Ping* qui aborda une heure avant

Voyage autour du monde... La Chine

les autres au quai des East-India Docks de Londres : une prime de douze francs cinquante centimes par tonneau — (le *Tae-Ping* en compte plus de deux mille) — est affectée à l'heureux capitaine qui remporte chaque année pareille victoire.

Mais je reviens à nos productions chinoises. L'empire, hélas ! qui dès l'abord avait paru une mine d'or, n'est déjà plus qu'une mine de cuivre, et beaucoup craignent qu'il ne produise bientôt que du plomb ; le thé a perdu 6 %, et le coton brut ne trouve plus d'acheteurs.

Si le gouvernement chinois voulait sortir de son déplorable entêtement, et consentait à laisser ^{p3.085} exploiter les mines de charbon du Pe-Tchi-Li et de l'Ile Formose, tout le commerce prendrait un nouvel essor, et nous ne verrions pas le charbon, cet alpha et cet oméga de l'industrie, importé de l'Angleterre à des prix vraiment fabuleux, qui s'élèvent quelquefois de quatre-vingts à quatre-vingt-seize francs la tonne. Vous voyez dès lors ce que brûlent les steamers et ce que devient conséquemment le fret. — À la douane de Pékin, il y a un gazomètre alimenté par du charbon venant de Cardiff (Angleterre). Ce charbon est acheté à un taux exorbitant par le gouvernement chinois, qui aime mieux faire cette folle dépense que de laisser exploiter les mines de charbon situées à quelques kilomètres à l'est de Pékin.

Mais la plus sérieuse calamité, — et elle est générale, — c'est l'impossibilité pour les négociants européens fixés en Chine comme patrons ou correspondants de grandes maisons, de traiter directement avec les producteurs et les courtiers chinois : ils sont forcés d'avoir recours à des « compradores », corporation d'indigènes mixtes ayant survécu à l'état de choses qui en avait rendu la création nécessaire ; aujourd'hui non seulement ils se maintiennent, mais ils augmentent nos frais de deux à trois pour cent dans leur seul intérêt. Les compradores s'entendent trop souvent avec les producteurs et les acheteurs chinois, déjà si tenaces par nature, tandis que les ^{p3.086} rivalités les plus grandes divisent les trop nombreux commerçants européens pris d'une véritable fièvre dans cet Eldorado de la spéculation. Songez qu'il y a des maisons qui ont jusqu'à cent millions de roulement de fonds.



Les coiffures des femmes.

Pour les thés, par exemple, l'exportation en 1865 fut immensément trop forte, et pour les besoins de l'Angleterre et pour les demandes de la Russie, que l'on s'était beaucoup exagérées. On acheta à tout prix : le Chinois en profita et tint bon : de là des augmentations absurdes, des qualités inférieures résultant d'une mauvaise récolte, un débouché mal calculé, et cinq faillites sur dix maisons.

Les correspondants étrangers s'emportent avec raison contre les compradores, mais l'étude de la langue indigène pourrait les en affranchir, s'ils imitaient les travaux des jeunes employés des douanes : l'avenir est assurément là, car il est inadmissible de laisser subsister l'abus qui met dans la poche des compradores une somme égale au fret depuis l'Europe, ou même à la taxe perçue par la douane.

Voyage autour du monde... La Chine

Il va sans dire que les Anglais et les Américains sont ici, plus que partout ailleurs, les princes des marchands. La Grande-Bretagne est assez heureuse pour fournir à ses négociants des marchandises incessamment renouvelables qui leur font réaliser de p^{3.087} gros bénéfices, et qui leur procurent sur place, sans frais (chose si importante ici), le numéraire avec lequel ils achètent les produits indigènes exportables ¹.

Les Anglais seuls ont la facilité de faire parvenir à leur métropole dans de meilleures conditions le thé, la soie et le coton, et d'absorber par suite la majeure partie des transactions de la Chine, en même temps que par eux Londres est resté l'entrepôt général des exportations de l'Extrême-Orient, si bien que certains articles font forcément et en pure perte la route de Marseille à Londres, pour revenir de Londres à Lyon !

Quant aux Américains, ils ont couvert la côte de leurs steamers, incomparablement supérieurs aux navires anglais ; de plus, ils ont douze grands vapeurs à plusieurs étages, de deux mille tonnes, en tout semblables aux fameux « river boats » du p^{3.088} Mississippi, pour remonter les mille kilomètres du Yang-Tze-Kiang, de Chang-Haï à Hang-Kao, au cœur de la Chine.

Le temps n'est plus où les navires de commerce américains devaient naviguer sous pavillon anglais pour fuir devant la chasse de frégates comme l'« Alabama » (qui dans ces mers-ci a pris entre autres le « Contest », chargé d'un million de livres de thé) ; aussi les Yankees regagnent-ils chaque jour du terrain et prennent-ils une prépondérance menaçante ; leur escadre, la plus belle et la plus forte qui croise dans

¹ Les chiffres qui suivent peuvent seuls donner une idée de l'immense commerce dont la Chine est le pivot :

	Importations	Exportations	Total
1864	410.348.624	432.052.072	842.400.696
1865	494.753.264	484.437.072	975.190.336
1866	596.512.200	449.296.000	1.045.808.200
1867	554.637.928	463.175.704	1.017.803.632
1868	568.969.704	542.917.864	1.121.887.568
1869	599.835.608	537.151.904	1.136.537.502

La recette de la douane a été de 62.762.920 fr. en 1864, et de 78.724.584 fr. en 1869.

Voyage autour du monde... La Chine

les mers de Chine, vient vigoureusement imposer le respect devant le pavillon bleu étoilé.



Savetier en plein vent.

Quant à la France, le pays des idées, elle en importe beaucoup en Chine par ses missionnaires, mais elle s'occupe peu d'y importer des cotonnades ou des lainages, et laisse à d'autres nations plus positives le champ libre pour des transactions vulgaires, mais lucratives. La table des importations du commerce étranger marque, hélas ! à son avoir quelque chose comme un zéro : nous n'avons même pas l'honneur d'être cités dans une colonne spéciale si petite qu'elle soit, et nous restons confondus avec les pays divers d'Europe, tandis que l'Angleterre et les Indes y alignent cinq cent cinquante-huit millions d'entrées. Quelques articles de Paris, quelques photographies de théâtres, du vermouth, et des bibelots de foire de village, c'est peu, il faut ^{p3.089} l'avouer, pour la France, qui, il y a sept ans, envoyait une

Voyage autour du monde... La Chine

année planter ses drapeaux sur les murs de Pékin. En 1861, il y avait à Chang-Haï dix maisons françaises : à peine en compte-t-on trois maintenant ; et elles n'ont exporté que le modeste chiffre de deux mille cinq cents balles de soie.

Notre glorieuse guerre de Chine aura en somme amené beaucoup d'étrangers vers ce pays, mais pas de Français. Quand donc sortirons-nous de cette infériorité irritante, et prendrons-nous sous le soleil la place que nous devrions occuper ? Le jour où nous ne croirons pas descendre d'un rang vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables en risquant des capitaux ailleurs qu'à la Bourse, sur des terres lointaines, mais fécondes.

Seules les Messageries impériales viennent ici consoler ceux qui souhaitent du fond du cœur de voir la France prendre dans L'Extrême-Orient la place que méritent ses industries, ses sciences et ses intérêts.

C'est par elles qu'on arrivera peu à peu à détruire ce fâcheux état de choses qui force la place de Lyon à demander au marché de Londres les soies qu'elle emploie. Cette considération à elle seule justifierait les 7.500.000 francs de subvention que lui octroie l'État pour ces magnifiques paquebots-poste qui sont les pionniers du commerce maritime, si la Compagnie n'excellait en outre à donner au-dehors une haute idée de la métropole, à attirer à elle la ^{p3.090} plus grande circulation possible de voyageurs, le plus incessant mouvement de matières premières et d'objets manufacturés.

Certes, ce serait fermer les yeux sur les faits qui se manifestent avec le plus d'éclat dans notre temps, si, après avoir assisté aux luttes d'influence que se sont produites autour de Constantinople, on ne reconnaissait pas autour de la Chine et du Japon les premiers effets du même travail d'émulation. Si, par leur éloignement du centre européen, ces terres n'éveillent pas l'idée de la conquête, il faut du moins que nous substituions l'action constante du commerce à cette action intermittente que manifeste l'envoi d'une division navale ou d'une armée, et qui laisse — en Chine — plutôt des dates & l'histoire qu'elle ne maintient des influences.

Voyage autour du monde... La Chine

En 1863, les Messageries ont débarqué à Marseille 375.000 kilogrammes de soie ; en 1864, 400.000 kilogrammes ; en 1865, 1.138.000 kilogrammes ; un de ces chargements représentait jusqu'à une valeur de vingt millions de francs ¹ ! Aussi, en 1865, Marseille a-t-il reçu la moitié de l'exportation des soies de l'Extrême-Orient, tandis que, avant la création du service postal français, et malgré l'arrivée périodique à Marseille depuis quinze ans de deux courriers anglais venant chaque mois de la Chine, la France ^{p3.091} n'en recevait pas en moyenne un dixième. Les neuf dixièmes passaient par Gibraltar.

Sans violenter les habitudes du commerce, sans créer de protection pour aucune place, on peut prévoir, par le fait même que les soies destinées à être consommées sur le continent vont à Londres en passant par Marseille, qu'elles s'arrêteront de plus en plus à Marseille. C'est le bénéfice naturel qu'il faut attendre de la situation géographique de notre pays ; le commerce anglais réalisera prochainement le premier les épargnes d'argent et d'économie sur le temps que l'entrepôt de Marseille procure aux importations de soies orientales. Il opérera en France, et notre commerce gagnera indirectement à ces opérations, surtout si nous nous efforçons — enfin ! — d'importer en Chine les marchandises que la Chine consomme et que notre industrie peut produire. Les Messageries impériales auront déterminé ce résultat : gloire à elles !

C'est assurément une lutte intéressante que celle de nos Messageries contre la Compagnie anglaise péninsulaire et orientale. Prises dans leur *ensemble*, nous voyons les Messageries compter aujourd'hui 63 navires d'une puissance collective de 18.640 chevaux et de 112.000 tonneaux, transportant 153.000 passagers et 169.000 tonnes de marchandises, en accomplissant un parcours de 472.000 lieues, — et la Compagnie péninsulaire aligner ^{p3.092} 62 navires de 22.300 chevaux, 94.000 tonneaux, et convoyant 19.000 passagers ².

¹ Le fret est de 130 francs les 100 kilogrammes.

² Cette dernière nourrit chaque jour à la mer environ 10.000 employés. La subvention postale lui donne 3.980.000 francs ; ses dépenses s'élèvent à 49.425.000 francs, et ses recettes à 53.400.000 francs.

Voyage autour du monde... La Chine

La concurrence de ces deux flottes pacifiques a créé pour les voyageurs un confort, une sûreté et une rapidité de navigation qui vont grandissant chaque jour ; et c'est avec un profond sentiment de joie que je tiens à vous dire combien les Messageries impériales l'emportent sur leur rivale. Dans ces mers où la France était à peine représentée par quelques négociants isolés, l'influence de notre pavillon a passé de 0 à 100 par ce fait que la Compagnie française est, entre Suez et Yokohama, celle à laquelle la grande majorité des voyageurs et des commerçants confie avec le plus de sympathie, pour un voyage de trois ou quatre mille lieues, familles, correspondances et richesses. Elle est justement fière de cet hommage que lui rendent ces adversaires d'autres temps, nous acceptant pour émules dans la navigation où ils sont passés maîtres, et venant abriter sous notre pavillon même les gouverneurs anglais se rendant à leur poste.

Tels sont les traits d'union les plus marquants entre les vendeurs et les acheteurs d'Europe et d'Asie. Il est donc devenu presque banal de faire le ^{p3.093} négoce entre Pékin et Londres : il faudrait que la même banalité s'établisse entre Pékin et Paris.

Il ne faudrait pas croire cependant que la fécondité des transactions soit intarissable ; car un danger imprévu vient de surgir en Chine, et nous avons entendu bon nombre d'Européens établis en ce pays se plaindre que le commerce même des articles manufacturés échappât à leurs mains pour passer entre celles des maisons chinoises qui se les font expédier directement ; les « Honges », magasins de ces marchands indigènes, peuvent devenir par trop puissants, soutenus comme ils le sont par les banques chinoises, qui acceptent avec confiance leurs traites à longue échéance sur tous les ports où ils étendent leurs si faciles ramifications.

C'est ainsi qu'à Tien-Tsin, tout d'un coup, les transactions ont échappé aux étrangers qui s'y étaient établis. Les Chinois ont la part belle dans cette concurrence, et ils réussissent à merveille à faire pénétrer de là, surtout par le fameux grand canal, leurs marchandises jusqu'au cœur de la Chine.

Voyage autour du monde... La Chine

Ce nouveau système de trafic par eux-mêmes me semble encore incompatible avec la lenteur naturelle et la classique routine du Chinois ; mais, indolent et mou quand il s'agit de l'intérêt des autres, il paraît qu'il est expéditif et plein d'ardeur pour le sien propre. Depuis peu de mois, il s'est mis à ^{p3.094} envoyer dans toutes les directions des émissaires et des échantillons, de sorte que la précision et la vitesse de la navigation à vapeur ont fait passer dans la « langue des fleurs » le prosaïque adage « Time is money ». Les vieux doivent déjà reconnaître que de leur temps on se pressait moins.

Cette chute des préjugés contre l'emploi des steamers dans toutes les classes de la société chinoise est jusqu'ici l'indice le plus patent des progrès opérés par le contact des étrangers. Bacheliers se rendant à Pékin pour leurs examens, mandarins à globules de toutes les couleurs gagnant leurs postes, négociants infatigables, même les morts dans leurs cercueils (et cela prescrit par testament), ne veulent plus voyager que sur des navires à « roues de feu ». — Et pourtant, en présence de ce mouvement caractérisé, croiriez-vous que les mandarins, ces... arriérés ! n'ont encore voulu permettre aux négociants chinois, ni de changer la forme traditionnelle et nationale de leurs jonques, ni de devenir acquéreurs de navires à vapeur ?

Il est encore bien d'autres détails de l'institution des douanes qui m'ont frappé ; mais je dois arrêter là mes notes, voulant seulement vous indiquer en somme l'intérêt matériel, moral et politique de ce recours d'un peuple corrompu mais non inintelligent, à l'honnêteté européenne ; ce changement d'une politique méprisante pour les ^{p3.095} Barbares en une faveur aussi imprévue qu'intéressée ; ce grand pas enfin que, peut-être, va faire la Chine vers une administration régulière, grâce à un corps d'élite choisi par un chef remarquablement doué qui s'est sincèrement dévoué aux Chinois et qui veut leur bien ! S'il est donné carrière à ses généreux instincts, le but premier des douanes, organisées pour le paiement de l'indemnité de guerre et la répression des rebelles, sera largement dépassé ; car entraîner le gouvernement chinois à l'établissement d'une série de phares sur ces

Voyage autour du monde... La Chine

côtes si dangereuses ; prendre en main la poste aux lettres dans cet empire où l'immense majorité des hommes sait lire et écrire, et où la politesse multiplie les correspondances ; essayer la construction de routes, de chemins de fer, de télégraphes ; exploiter les mines de charbon ; aller de l'avant soit au compte du gouvernement, soit par des concessions avantageuses, tel est le complément du plan de M. Robert Hart. En prenant le Chinois par le seul point qui lui soit sensible, c'est-à-dire par la « question dollar », il pourra en moins de vingt ans transformer l'empire du Milieu : à une seule condition cependant, c'est que ce flambeau qu'il allume ne sera pas éteint en ses mains par ceux qu'il veut éclairer.

Voilà sous quel jour m'est apparue, malgré ses premiers dehors prosaïques, l'institution des douanes chinoises ; en un mot, c'est une greffe moderne et régénératrice sur le vieux tronc sec d'un arbre séculaire : mais y a-t-il encore assez de sève sous cette écorce vermoulue ? J'en doute.

@

VII

LA GRANDE MURAILLE

@

Les caravanes des Mongols. — L'avenue des colosses de granit. — Les treize tombeaux des empereurs Mings. — Passe de Nang-Kao. — Aspect majestueux de la grande muraille. — Une alerte. — Les ruines du Palais d'Été. — Séjour à Pékin.

26 mars 1867.

^{p3.097} Nos poneys mongols sont sellés de bonne heure, notre colonne se met en marche. Personne aujourd'hui n'aurait songé à être en retard : nous allons voir la grande muraille de la Chine ! Je commence vraiment à croire que ce n'est plus une pure invention des géographes, car tout le monde ici nous a parlé sérieusement de ce colossal rempart, situé à trois journées de marche de Pékin, sur la route de Sibérie.

Nous ne tardons pas à reconnaître toutes les qualités de nos montures : ruer, se cabrer, mordre, se rouler par terre avant la marche, puis boiter, ou s'entêter à un trot lilliputien, tirer sur les rênes comme sur un cabestan, s'échapper à la halte et ^{p3.098} briser le harnachement, voilà le poney mongol à poil d'ours et à caractère du même genre.

C'est ainsi que nous chevauchons tout le jour, guidés par un officier de la légation britannique, M. Mac Clatchie, qui nous sert d'interprète, et suivis de deux charrettes contenant non des bagages et des vivres, mais des finances ! Quels heureux voyageurs, devez-vous penser, en songeant que quatre mules arrivent à grand'peine à traîner ces deux charrettes remplies jusqu'aux bords de précieux métal. Mais à la vérité nous n'avons que huit cents francs, sous la forme de centaines de mille pièces dites de cuivre, enfilées par chapelets de mille sur des brins d'osier, seule monnaie courante dans la campagne chinoise, et dont il faut donner, quand on est un Barbare, un rouleau pesant une livre pour avoir deux œufs de poule.

Voyage autour du monde... La Chine

Par hasard le ciel se découvre à deux ou trois reprises différentes dans le cours de la journée, et le soleil vient éclairer par intervalles, tantôt des trombes lointaines de poussière s'élevant en spirales opaques du milieu de la plaine vers le ciel, tantôt les crêtes arides et découpées en aiguilles des montagnes de la Mongolie.



Nous rencontrons une caravane mongole.

Des gorges de cette chaîne arrivent de longues caravanes de chameaux que nous rencontrons et dont les files en capricieux méandres se dessinent au loin dans la plaine sablonneuse. Chacune de ces ^{p3.099} caravanes compte plusieurs centaines de bêtes à deux bosses, précédées d'autres centaines de poneys oursons pris au lasso dans les troupeaux sauvages des steppes. C'est à Pékin que les Mongols viennent vendre, en même temps que leurs chevaux, des milliers de moutons à longue laine, dont la queue plate et large d'un pied, tombant en parachute, fait le plus singulier effet : j'aime l'aspect austère de ces caravanes dans le désert ; j'aime les figures cuivrées de ces hommes aux traits sévères, ces longues robes de cuir rouge, doublées d'épaisses fourrures, ces immenses bonnets de poil d'ours aux étranges ornements de corail. Il y a quelque chose d'antique et d'imposant dans ce spectacle : un chef bien reconnaissable à ses armes guide la troupe ; ses hommes sont perchés entre les deux bosses de leur chameau, qui, attaché par le nez à la queue de son devancier, semble, dans son allure

Voyage autour du monde... La Chine

languissante et sonore, balancer sa charge lourdement en cadence, à l'instar de la longue cloche de bronze peinte en écarlate qu'il dandine à son cou.

Les Mongols portent sur leur visage un air farouche et fier ; le Chinois n'est pour eux qu'un objet de mépris. Il paraît, — trait frappant, — que chez eux le mot « mongol », leur nom national, est le seul qu'ils emploient pour exprimer l'idée de courage et de vertu.

Le soir, au coucher du soleil, après dix heures ^{p3.100} de route dans une plaine de sable, nous arrivons à la « ville fortifiée » de Tchang-Pin-Tchao. C'est un hameau horrible avec des murs de boue. La population, poussée par la curiosité, se rue pour nous voir. Nous sommes habitués maintenant aux huttes indigènes !

27 mars.

Quand le soleil se lève, nous sommes déjà au pied des montagnes, et ses premiers rayons éclairent pour nous les cinq portiques majestueux qui, chacun à huit cents mètres d'intervalle, ouvrent la vallée des tombes des empereurs. Le coup d'œil est grandiose : figurez-vous une longue vallée sablonneuse, enclavée par un amphithéâtre de montagnes élevées, au pied desquelles treize tombes gigantesques, entourées de bois d'arbres verts, s'échelonnent en demi- cercle.

Du portique de l'entrée de la vallée jusqu'à la tombe du premier empereur il y a plus d'une lieue, et une longue avenue est dessinée d'abord par des colonnes ailées en marbre blanc, puis par deux files d'animaux sculptés de grandeur colossale : des chameaux, des éléphants, des hippopotames, des lions de quinze pieds de haut et d'un seul bloc de granit, des dragons ailés, une quantité de bêtes, puis douze empereurs trois fois grands comme nature et portant casque et cuirasse !

^{p3.101} C'est dans cette avenue extraordinaire que nous faisons halte, ne pouvant songer sans effroi aux travaux surhumains qu'il a fallu pour rouler de pareils blocs au milieu de cette plaine de sable : il y a donc eu

Voyage autour du monde... La Chine

un siècle où les Chinois savaient « faire grand », au lieu de consumer leur vie dans des fumoirs d'opium et dans des maisons de jeu !



Nous faisons une halte dans l'avenue des animaux de granit, conduisant aux tombeaux des empereurs.
D'après une photographie.

Au bout de l'avenue, nous arrivons aux tombeaux, autour desquels sont groupés des bosquets d'arbres verts ; chaque tombeau est un vrai temple où le marbre blanc et rose, où le porphyre et les sculptures de teck se marient non avec harmonie ni avec goût, mais — chose si rare en Chine — avec des lignes vraiment pures et d'une grande sévérité.

Une des salles du tombeau a soixante mètres de long sur vingt-cinq de large ; les colonnes qui la supportent sont faites d'un seul tronc d'arbre de quatre à cinq pieds de diamètre, et depuis neuf cents ans ces splendeurs austères ne semblent pas avoir vieilli d'un jour. Une obscurité lugubre sied fort bien à ces demeures sépulcrales, et le bruit des « gongs » sourds qu'agitent les gardiens du temple fait résonner les voûtes de vibrations étranges. Cet aspect sombre porte à la rêverie, et il nous semble voir toute la pompe des funérailles des empereurs Mings : un peuple en deuil vêtu de blanc escortant le cercueil d'or entre les colosses de ^{p3.102} granit, les hurleurs funèbres se roulant devant la tombe, les torches fumeuses éclairant les colonnes d'une lueur blafarde, et les fossoyeurs qui ont déposé les cendres de l'empereur à sa demeure dernière immolés sur l'heure, afin que le secret des trésors enfouis avec lui ne soit pas trahi !

Voyage autour du monde... La Chine



Le portique de l'avenue.

Vers trois heures, nous partons, malgré les instances d'un bonze muet qui s'évertue à tracer sur le sable et devant nous des caractères inintelligibles, et nous cherchons à gagner rapidement Nang-Kao, l'entrée de la passe de la grande muraille.

Mais quand vient la nuit, nous sommes encore en rase campagne, complètement égarés. Des sentiers rocheux nous mènent à des huttes éparses, et plus nous demandons à leurs hôtes effarés la route de Nang-Kao, plus ces naturels nous renvoient de l'un à l'autre vers les quatre points cardinaux, et nous font faire en circuit des S qui ressemblent terriblement à des O. Enfin en promettant à un excellent paysan une charge de sapèques (les sous chinois) presque trop lourde pour qu'il puisse la porter, nous obtenons qu'il guide notre colonne dans la nuit. Je lui donne mon cheval et me mets sur un des chars à argent ; tout semble pour le mieux : le naturel galope à droite, à gauche, sonde les gués, éclaire la route, évite les ravins, et, quoique la nuit soit bien noire, nous cheminons avec confiance, quand soudain ma carriole roule de la corniche à p3.103 une trentaine de pieds de

Voyage autour du monde... La Chine

profondeur ; cinquante mille pièces de monnaie valant deux cent cinquante francs cassent leurs liens et roulent aussi éparpillées dans les ronces, le sable et les rochers ; j'avais, quant à moi, sauté lestement et sans encombre, mais le pauvre palefrenier (mafou) gisait à terre comme une masse et sans connaissance, après avoir exécuté involontairement un horrible saut périlleux. Notre caravane tout entière vient à son secours : deux d'entre nous prennent le blessé, qui hurle bientôt comme si nous voulions l'assassiner et qui vomit beaucoup de sang ; d'autres, voulant sauver au moins une petite part du mètre cube de billon que nous venions de semer sur un terrain de pierres, en remplissent un ou deux sacs ; enfin, après quatre heures d'une angoisse que je n'oublierai pas de longtemps, nous distinguons deux ou trois lumières aux fenêtres de papier de Nang-Kao, petit village situé par rapport à la grande muraille, comme Lanslebourg au mont Cenis ; du reste, le paysage a beaucoup de liens communs avec la lugubre vallée de la Maurienne : il semble qu'ici il ait plu des pierres !

Nous passons la nuit dans une étable, pêle-mêle avec les mules, nos poneys, nos mafous, à soigner de notre mieux le blessé ; il a assurément un certain nombre de côtes cassées. Mac Clatchie, notre interprète, donne, au nom du prince, une forte somme ^{p3.104} pour qu'on aille le lendemain chercher, n'importe où, un rebouteur indigène. Mais nous avons beau prodiguer nos soins, coucher avec tout ce monde couvert de vermine, manger du riz à leur marmite et boire dans leurs tasses, nous sentons je ne sais quelle hostilité dans tout ce qui nous entoure ; jamais regards aussi farouches ne nous ont dévisagés ; jamais groupes chuchotants, physionomies irritées, manières brutales, n'ont formé un ensemble plus effrayant. Mac Clatchie nous confie qu'il croit comprendre à leur patois qu'ils nous accusent des blessures du mafou : ils ont même arraché les bandes de linge que nous avons faites avec nos mouchoirs et appliquées sur les parties lésées : cela nous étonne fort, car dans l'Extrême-Orient les Européens les plus ignares passent pour des médecins émérites. Mais la fatigue l'emporte sur une appréhension que nous déclarons unanimement futile, tandis qu'en son

Voyage autour du monde... La Chine

for intérieur chacun est réellement inquiet. De plus, ayant obéi à une injonction fort nette de sir Rutherford Alcock, nous n'avons sur nous aucune arme.

— Vous allez vous trouver au nombre de cinq Européens dans un pays où dix mille Chinois peuvent vous attaquer sans qu'un sixième Européen vienne à votre secours : il faut donc ne pas avoir l'air de suspecter leurs mauvais instincts, et vous confier entièrement aux lois sacrées de l'hospitalité.

En nous répétant cela, nous passons une ^{p3.105} nuit calme ; nos craintes se dissipent avec le jour.

Quant à moi, je ne puis me défendre d'une autre émotion : je suis au pied de la grande muraille, et je salue le jour de mes vingt et un ans ! L'accident de la veille, les cailloux de la route, une ascension difficile mais passionnante devant moi, toutes ces choses ne semblent-elles pas me dire : C'est l'image de la vie ; il faut monter ?

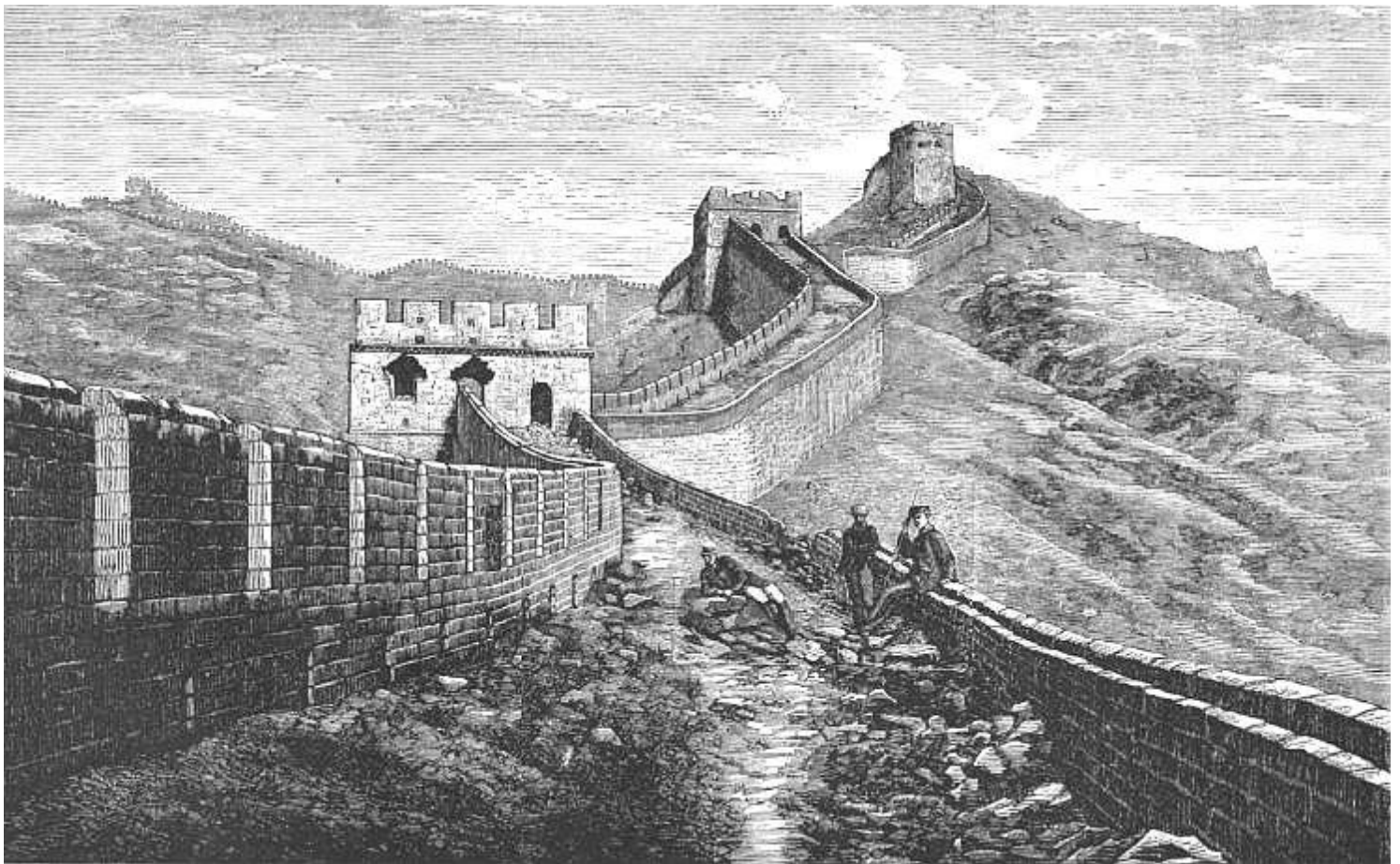
28 mars.

À peine sortis du bourg de Nang-Kao, nous nous sommes trouvés à l'entrée de la passe, et dès lors la grandeur du spectacle s'est successivement déroulée devant nous sur le parcours des six lieues qui nous séparaient du col et de la muraille. D'abord la gorge est sauvage et sombre, resserrée étroitement par la montagne presque à pic, dont les flancs ne laissent place qu'au torrent qui est notre seule route.

Peu à peu toute la profondeur rocheuse de cette longue vallée, tous les plans des versants escarpés qui la forment, apparaissent en un superbe panorama : voici en effet le premier contrefort de la grande muraille ; c'est un cordon de murs à hauts créneaux et à tourelles, hardiment jeté sur la première chaîne principale et qui suit à perte de vue toutes les aiguilles, les lignes brisées ou aiguës, ^{p3.106} les soubresauts tantôt sinueux, tantôt à pic, de cette crête granitique et tourmentée.

Voyage autour du monde... La Chine

Rien de curieux, rien de frappant comme ce mur, colossal serpent de pierre ; il escalade des roches que l'on croirait infranchissables et qui le seraient sans lui : je suis intimement convaincu qu'il serait aussi difficile d'y grimper pour le défendre que pour l'attaquer. Ce premier contre-fort à lui seul est une œuvre de géant, et bien digne, au point de vue pratique, de la jactance chinoise. Dès ce premier pas, je me demandais déjà ce que pouvait bien être la grande muraille elle-même, quand bientôt, à mesure que nous avançons dans la farouche vallée, les rayons du soleil vinrent éclairer loin devant nous les lignes crénelées de deux autres murailles parallèles, également situées sur la crête extrême et se dessinant en silhouette d'opéra sur le fond du tableau.



La grande muraille de la Chine (passe de Nang-Kao), 28 mars 1867.

Je me souviens d'une gorge où nous tournâmes brusquement et dont l'aspect était vraiment admirable. Ce n'était déjà plus sur les pierres du torrent, mais bien sur une longue nappe de glace tourmentée, que nous

Voyage autour du monde... La Chine

marchions ; le dégel commençait à peine, et dans les crevasses on voyait l'eau du torrent couler au-dessous de nous. Deux kiosques aux couleurs écarlate, posés comme des nids d'aigle au sommet de deux roches noires très hautes, formaient le portique naturel d'une nouvelle passe ; des bandes de ^{p3.107} canards et d'oies sauvages tournaient au-dessus de nos têtes, et sur les sommets inaccessibles brillaient toutes ces fortifications continues et gigantesques. Autour de nous, à plusieurs lieues à la ronde, pas un être humain.

À midi, nous étions au col. Le bastion qui sépare la Mongolie de la Chine n'est qu'un peu ébréché à sa base et aux fenêtres, mais la grande muraille, qui de là s'élève rapidement à droite et à gauche en se maintenant sur la crête de la chaîne principale et en dominant au loin les monts subalternes, est parfaitement conservée ; des tours carrées se dressent à chaque point culminant comme les jalons de cette œuvre immense, qui compte, dit-on, plus de deux mille années d'existence !

Ce spectacle m'a vivement impressionné : c'est souverainement grand ! Quand on songe que c'est en vingt-deux ans que des hommes ont construit douze cents kilomètres de murs, sur des points paraissant inaccessibles, comme pour opposer à la Voie lactée du ciel une voie murée sur les cimes, on croit à un rêve. Et pourtant nous l'avons escaladée, nous avons marché en long, en large, plongeant nos regards en avant vers la Tartarie, à droite vers le Pe-Tchi-Li, où elle s'enfonce à mille mètres *sous la mer*, à gauche vers le Thibet, en arrière vers les plaines fertiles de la Chine méridionale. Oui, assurément ce serpent de pierre ^{p3.108} fantastique, ces créneaux sans canons, ces meurtrières sans fusils, ces remparts sans un seul défenseur, ces fortifications qui ne protègent rien et que personne n'attaque, resteront dans nos souvenirs comme une vision magique. Mais, malgré les rafales et les nues qui voulaient nous enlever pour ainsi dire les preuves de notre vision, nous tenons la photographie de cette œuvre étrange ; car sur le haut de la muraille, vieille de vingt siècles, le révérend nous contempla et nous dit : Ne bougez plus !

Voyage autour du monde... La Chine

Mais si, après avoir admiré une vue si pittoresque, on vient à réfléchir, comme on voit bien là l'œuvre d'un peuple de grands enfants mené par des despotes ! Quelle folie que d'élever une enceinte continue là où deux forts seulement, aux passes de Nang-Kao et de Kou-Pei-Kao, auraient fermé la Chine à toutes les invasions du Nord ! Que de milliers d'hommes ont dû succomber à ce travail surhumain, vainement inventé pour la défense d'un empire dont il n'a pu d'un jour arrêter l'envahissement !

Il fallut pourtant nous arracher à la majesté du spectacle que les chiffres ne font qu'atténuer ; car le site, la longueur, l'inutilité, le désert, font surtout de la grande muraille un monument incroyable : haute d'environ cinquante pieds et large de dix-huit à vingt, en granit à sa base, en longues briques grises à son revêtement supérieur, elle a p3.109 forcément une hauteur bien plus grande aux endroits où elle franchit une gorge ; puis elle monte, descend, côtoie et serpente comme si elle était un être rampant et vivant. Je suis heureux de pouvoir vous envoyer une photographie et non un dessin : le collodion ne sait pas mentir comme le crayon : mais songez seulement que le cadre est restreint, en ce sens que, pour prendre la rue d'ensemble la plus curieuse, nous avons dû hisser l'appareil photographique sur la muraille même, à peu près comme si l'on se mettait sur l'arête d'un toit pour le dessiner. J'ai cru pouvoir honnêtement emporter comme souvenir de ce monument des siècles passés une brique du parapet ; elle est longue, d'une pâte grisâtre, mesure cinquante centimètres sur douze, et pèse environ quinze livres. Je doute qu'il y en ait beaucoup en France, et je lui fais gaiement faire sa première étape sur mon épaule, en la soignant comme si c'était une pierre précieuse ! Mais les six lieues du retour à la nuit, à pied, furent pénibles, car il fallait sauter de cailloux en rocher, et de rocher en cailloux ; aucune botte ne résistait aux angles tranchants d'un marbre verdâtre. Arrivés dans notre étable de Nang-Kao, nous n'eûmes plus qu'à nous coucher par terre, tandis que les cris d'ivresse de nos farouches hôtes nous tenaient éveillés : le mafou n'allait guère mieux.

29 mars.

p3.110 Dès que nous sortons de la hutte pour seller nos chevaux, mettre le mafou dans la seule charrette qui nous reste, et donner une vingtaine de milliers de sous à l'hôtelier, nous ne pouvons comprendre le silence qui règne autour de nous ; toutes les portes de la cour sont hermétiquement fermées, et personne ne répond à nos appels répétés. Nous essayons d'ouvrir une des portes latérales donnant sur une autre cour ; elle résiste encore, puis soudain elle cède, et un gros Mongol tout rouge, avec des moustaches à la tartare, s'avance droit sur nous, et nous dit avec une volubilité inouïe une série de choses que naturellement nous ne comprenons en aucune façon ; vite Mac Clatchie arrive, il écoute, devient pâle, puis ses yeux s'animent, il répond, il s'emporte, et se retournant vers nous, il nous dit avec effroi :

— Ils nous accusent d'avoir blessé le mafou, et ne nous laisseront sortir que si nous leur abandonnons les deux mules, la charrette et tout l'argent qui y est enfermé.

Vous devinez si la colère nous prend :

— Allons donc ! Quels insolents de nous rançonner ainsi !

est le cri général. Et ne tenant aucun compte de la férocité peinte sur les traits du Mongol, nous lui montrons de nouveau le sac de sapèques convenu à notre arrivée le 26, et nous retournons au paquetage de p3.111 nos montures. Cette besogne faite, nous allons droit à la porte cochère, plus barricadée, plus cadenassée que tout à l'heure. À chaque secousse que nous donnons, des murmures et des rires éclatent de l'autre côté dans la rue. — Que faire ? — Céder, se laisser rançonner, donner mules, charrette, argent, voilà ce que conseillait la prudence. Mais, excepté le révérend, nous avons tous moins de vingt-trois ans ; notre sang bouillonne ; et, véritablement furieux, nous tentons contre la porte un assaut formidable. Hélas ! pendant plus de vingt minutes qui nous paraissent une heure, elle résiste, et notre tapage ameute tout le village. Nous essayons de parlementer : notre mafou, empaqueté dans la charrette sur un lit de monnaie — bon diable après tout — leur

crie d'ouvrir, car il veut revenir à Pékin avec nous : mais, pour la populace, nous sommes accusés, c'est-à-dire coupables ! Pourtant l'idée de courber la tête devant ces misérables nous semble odieuse, et coûte que coûte, nous nous décidons à faire une sortie en règle. Tout en marmottant : « Quel troupeau de Hottentots ! » le révérend, plus agacé encore que nous, est l'heureux assiégé qui fait sauter les cadenas. Il fait craquer une poutre, tout s'écroule ; vite nous prenons nos poneys-oursons par la bride, et, quasi triomphants, nous franchissons le seuil. À ce moment s'élève un *tolle* général, et nous ouvrons les ^{p3.112} yeux trop tard : plus de soixante Mongols ramassent des pierres et nous en accablent ; l'hôtelier saute sur Mac Clatchie, le frappe et le renverse par terre ; le prince et moi, nous courons à son secours, le relevons, mais nous voyons à notre gauche le révérend qui tempête et qui hurle : il est pris corps à corps. En une seconde une centaine d'autres Chinois arrivent à la rescousse, comme s'ils sortaient de terre ; il tombe autant de pierres que de gouttes d'eau par un orage tropical. L'instinct nous pousse à tourner vite à droite, traînant nos chevaux rétifs par la bride et courbant la tête, pour parer les coups des maladroits qui nous manquent. — La fuite, hélas ! notre seul expédient, est si précipitée dès le début, que si nous perdons une seconde pour enfourcher nos oursons, nous sommes pris. Force est donc de les traîner à notre remorque en nous en servant comme de paravent ; les pauvres bêtes, en effet, reçoivent la première avalanche de pierres et de briques, et je vous assure qu'il en volait une effroyable quantité ; un seul de ces projectiles à la tête nous eût tués roide. Mac Clatchie en reçoit trois à la cuisse et perd du terrain ; le révérend est bon premier ; comme lui nous fuyons à toutes jambes, poursuivis, harcelés ; — les injures chinoises me sont indifférentes, mais, juste ciel ! que de pierres ! — Puis en quelques minutes toute la rue est inondée par la foule sortant des maisons au bruit du tumulte, ^{p3.113} et cette populace hurlante, fanatique, s'arme de longues gaules, grosses comme le bras, et de crocs de fer emmanchés à des perches ; notre déroute est à son comble : ils sont cinq cents et nous sommes cinq ! Nos cannes seules parent les coups les plus proches, ceux des enfants qui, comme les

Voyage autour du monde... La Chine

roquets de nos villages, nous harcèlent les jambes. Sur un parcours de deux kilomètres se poursuit cet hallali courant, dont nous sommes les victimes haletantes ; la foule de plus en plus furieuse augmente à vue d'œil, comme en un jour de révolution, chaque ruelle apporte son bataillon, et chacun de nous pense que sa dernière heure peut bien être proche ; une mort rapide, passe encore, mais l'idée du supplice nous glace le sang dans les veines. Je vois encore ce pauvre Louis regardant en arrière, tout en fuyant, pour éviter les plus grosses pierres, puis faisant un faux pas, et roulant à terre sous les pieds de son cheval ! Je le crois pris et perdu, mais il se relève comme une panthère ! Il me semble aussi que je sens encore le vent d'une immense gaule que brandit un mendiant demi-nu, la bouche écumante ; à un tournant il me gagne de vitesse, assène un coup terrible que j'évite, mais que mon poney reçoit sur la jambe de devant ; la pauvre bête chancelle, tombe, se relève, boite et retombe.

Je confesse pourtant que nos jambes ont une ^{p3.114} incontestable supériorité sur celles des Chinois, et qu'une lueur d'espoir nous apparaît. Nous sommes sur la route de la grande muraille ; si nous sortons de Nang-Kao, nous nous orienterons dans la campagne, nous tournerons la ville, et retrouverons la direction de Pékin. Illusion ! au moment où les jeteurs de pierres sont déjà distancés de soixante à quatre-vingts pas, et où les champs ouverts vont peut-être nous sauver ; au moment où c'est devenu pour nous un espoir que d'errer sans vivres, sans guide, dans la plaine sablonneuse, la porte de sortie sur le bastion en boue se ferme, devant nous, et un relais de pillards nous coupe la retraite. À cette vue, nous échangeons tous cinq un douloureux regard, et, plus rapidement que l'éclair, nous recommandons notre âme à Dieu. Pendant un court instant je ne sais plus rien de ce qui nous arrive, sinon qu'un grand Mongol me secoue comme un prunier par le collet de ma veste, pendant que trois autres me prennent cravate, argent, chaîne de montre, que sais-je ? (Par bonheur j'avais pu à temps casser l'anneau de ma montre et la glisser dans ma botte) ; l'or du révérend fait fureur ; quelques dollars pris sur

Voyage autour du monde... La Chine

le prince lui valent quinze hurleurs suspendus en grappe à ses poches ; Louis, porteur de billets de banque chinois, ressemble à un distributeur de prospectus sur nos boulevards.



Les coquins qui nous ont dévalué se battent entre eux.

Alors commence un spectacle unique : dès que ^{p3.115} nous sommes absolument dévalisés, les coquins ne se battent plus qu'entre eux, et se donnent des coups horribles ; trois ou quatre roulent par terre, frappés à la nuque : cela devient une bousculade grotesque, sans cesser d'être

Voyage autour du monde... La Chine

bien désagréable pour nous. Car il nous faut traverser le village en sens inverse, — moins vite heureusement, — et défiler piteusement devant les femmes, les filles et les mères de nos vainqueurs ; puis, sous nos yeux, notre voiture de monnaie est pillée en règle, au milieu des injures et des rires de ces sauvages. J'ai alors la surprise de retrouver un morceau de la brique que j'avais si soigneusement portée hier et qui avait servi de projectile aux aimables indigènes. Ce souvenir est, avec dix négatifs photographiques confiés au mafou blessé, tout ce que nous sauvons de cette bagarre ; nous en sommes quittes pour perdre notre bagage, une charrette, mon cheval et six cent cinquante francs : que c'est peu de chose en comparaison de l'angoisse poignante qui nous saisissait quand nous pensions trouver la mort au bout de la rue !

Nous devons peut-être nous féliciter de n'avoir pas eu de revolvers ; car, à la première attaque, nous n'aurions pas hésité un instant à faire feu sur la foule des assaillants, et dès lors la population aurait demandé sang pour sang. Je conclus cependant, ^{p3.116} comme morale, que si jamais je retourne à Nang-Kao, j'aurai deux revolvers — au moins.

Le butin une fois partagé, nos geôliers ne manifestent aucune intention de nous garder ; ils sont à bout d'injures, à sec de salive, épuisés par la course, et pressés de jouir de leur voiture de sapèques. Aussi, sous une salve de huées, pouvons-nous nous arracher à ce lieu maudit, et prendre la route de Pékin. Chacun alors de raconter ses émotions les plus palpitantes, et de trouver la campagne délicieusement calme après cet orage : la gaieté revient vite, et nous faisons prononcer au révérend ses quatre premiers mots français :

— Petit bonhomme vit encore !

C'est à Tcha-Ho, après une rude marche, que nous faisons la halte du milieu du jour. Sur les parois de la hutte qui nous sert d'auberge sont inscrits quelques vers chinophiles d'un voyageur partant en 1865 de Pékin pour la Sibérie ; au-dessous nous mettons seulement : « Souvenir de l'hospitalité chinoise. Cinq cents naturels de Nang-Kao ont roué de coups cinq honnêtes Européens ».

Voyage autour du monde... La Chine

À la nuit nous arrivons à Haï-Tien, sans posséder un centime, ni une sapèque ; nous avons le bonheur d'être logés à crédit dans une étable, bien flattés de n'être pas traités en vagabonds. Nous sommes à la porte du palais d'Été : quel contraste !

30 mars.

^{p3.117} Nous voici devant le fameux Yuen-Ming-Yuen, le palais d'Été ! A droite et à gauche, les avenues autrefois garnies de portiques, de monuments et de kiosques ne sont plus qu'un amas de ruines. Ruines aussi et décombres affreux sont les centaines de demeures contiguës qui formaient une ville entière de palais impériaux. Seuls deux énormes lions de bronze, les plus belles pièces fondues dans l'empire céleste, demeurent intacts et gardent le seuil de ce qui fut le Versailles des grands empereurs descendant du Feu !

Ces lions sont les seuls objets que les alliés aient respectés, par la bonne raison, il est vrai, qu'il n'y a pas moyen de les emporter, et qu'il aurait fallu construire, tout exprès pour les voiturier, une quinzaine de ponts jusqu'à Tien-Tsin !

Ah ! que ce palais d'Été a dû être splendide ! Figurez-vous un lac tout entouré d'arbres verts et de belles terrasses de granit et de marbre : quinze collines artificielles forment comme l'enceinte naturelle de cette élégante ligne d'ombrage et de verdure ; une montagne dont le flanc est en roches noires coupées à pic, domine ces vastes jardins ; elle est couronnée par un temple en tuiles vernissées auquel conduit un double escalier gigantesque de pierres de taille. Une île couverte de kiosques ^{p3.118} — jadis ! — est reliée à la terre par un pont à hautes arches et à gradins des plus pittoresques. Voilà ce qui reste de tant de grandeurs : toute la ville de palais qui était située sous ces ombrages a été détruite par les flammes, et il n'y a plus que des pans de murailles écroulées, des amas de briques aux couleurs sulfureuses, des monceaux de statues et de vases brisés, des groupes d'arbres noircis et calcinés ! C'est donc là qu'étaient et les magnificences des empereurs, et les kiosques des innombrables impératrices, et les caisses pleines de

Voyage autour du monde... La Chine

perles, et les colonnes d'or, et les cloisonnés, les craquelés, les jades, les laques rouges, en un mot toutes les plus admirables merveilles de quinze siècles de civilisation, d'art et de travail. Juste ciel ! c'est trop de douleur que de voir un anéantissement aussi lugubre ! Je me crois moi-même atteint par la flamme et la décomposition, en errant au milieu de ces amas informes ; on sent la désolation vous gagner aussi le cœur : voir les ruines du palais d'Été et ne pas avoir un frisson, c'est au-dessus des forces d'un honnête homme ! Aussi ne vous en dirai-je pas long sur



La chapelle du palais d'Été, d'après une photographie.

ce cimetière, où la Chine a vu s'ensevelir son plus pur trésor, et où les alliés ont foulé aux pieds tout ce qui s'était appelé l'honneur jusqu'à notre triste époque. Que les uns aient pillé, ou les autres brûlé, qu'importe ! Aucune force humaine n'étouffera ce cri de mon cœur : « Sortons ^{p3.119} d'ici, fuyons ce lieu dont le sol nous brûle, dont la vue nous humilie : nous étions venus en Chine comme les champions armés

Voyage autour du monde... La Chine

de la cause de la civilisation et d'une religion de miséricorde ; mais les Chinois ont raison, mille fois raison, de nous appeler des barbares ! ».

Je crois que je pourrais vous répéter vingt anecdotes extraordinaires qu'on raconte ici sur ces jours inouïs, où les chevaux de l'armée avaient pour litière un demi-pied d'épaisseur de soie jaune impériale ; mais le silence est seul décent devant ces ruines, et je vous transmets seulement la vue de la chapelle du palais, située si haut sur un rocher que les flammes n'ont pu l'atteindre. Là, j'ai passé de longues heures à réfléchir à la triste fin de cette expédition si hardiment, si vaillamment et si merveilleusement conduite pour l'honneur des armes françaises jusqu'au jour néfaste du pillage et de l'incendie ; à contempler ce qui fut le palais d'Été, et à rougir malgré moi devant de pauvres mendiants qui nous montraient du doigt et semblaient nous appeler voleurs et incendiaires.

À la tombée du jour nous rentrions à Pékin, où nous trouvions la légation anglaise dans une émotion violente, et notre excellent Fauvel dans une angoisse affreuse. Le bruit était arrivé depuis deux heures que nous avions été massacrés à Nang-Kao, et le ministre allait partir lui-même avec une ^{p3.120} escorte pour s'enquérir de nous ¹ ; nous rassurâmes nos amis par notre joyeux retour, résolus d'oublier au plus vite quelques heures de cauchemar. Mais, pour sauvegarder l'honneur et la sécurité des étrangers, sir Rutherford Alcock voulut que justice fût faite ; et nous dûmes signer un procès-verbal en règle, rédigé par Mac Clatchie, constatant le vol de nos six cent cinquante francs et nos moindres pertes individuelles ². Grâce à une trop vieille habitude, j'avais fort peu de dollars sur moi quand je fus rançonné, mais je me joignis naturellement au prince, qui demanda que cet argent, s'il était repris par le gouvernement chinois, fût distribué aux pauvres mendiants, — afin qu'ils salassent une ou deux têtes de moins.

@

¹ Les cancons traversent la Chine si vite d'un bout à l'autre, qu'avant notre retour à Chang-Haï ce bruit avait gagné toute la côte méridionale jusqu'à Canton.

² De Pékin, on nous a écrit depuis que le gouvernement chinois avait extorqué soixante-quinze mille francs des environs de Nang-Kao, à titre d'amende. Voilà des coups de bâton qui ont été désagréables à recevoir, mais en revanche qui ont été payés bien cher.

VIII

LES IDÉES NOVATRICES DU PRINCE KONG

@

Mémoires présentes à l'empereur par le prince Kong et les ministres.
— Extraits d'un rapport de M. Hart au gouvernement chinois. — Un déjeuner chez le régent de la Chine. — Nous descendons le Peï-Ho en barque. — Le mandarin Tchong-Hao. — Le fong-chouï. — Les sœurs de saint Vincent de Paul à Tien-Tsin.

Pékin, 2 avril.

p3.121 Nous avons trouvé fort douces les heures de repos et de causerie que nous a offertes la légation. À chaque heure nous apprenions quelque anecdote curieuse, et nous sentions vraiment que nous vivions ici dans une atmosphère étrange, — presque dans une autre planète. — Mais cette différence organique si tranchée entre le sanctuaire de l'Extrême-Orient et les progrès de l'Occident tendra forcément à s'effacer chaque jour davantage, si quelque révolution de palais ne vient jeter le trouble dans cette vieille machine. Je me sens pour ma part bien vivement intéressé par la lutte habile et courtoise de la civilisation contre la barbarie, lutte qui résume ici toute notre diplomatie : c'est à Pékin, en effet, p3.122 qu'a été poussé jusqu'à l'extrême perfection de la part des Chinois l'art de dissimuler, de faire naître vingt délais l'un de l'autre, d'exploiter nos moindres fautes, et de nous accabler des politesses les plus exquises pour conclure au refus le plus déguisé. Mais n'ayant pas l'honneur d'appartenir au corps diplomatique, et ne pouvant invoquer les dépêches chinoises ou européennes, qui sont les pièces vivantes de cette partie d'échecs politique, je crois de mon devoir de ne pas m'exposer à avancer mon humble opinion, sans l'arsenal de pièces justificatives qui me manque. Cependant je vous envoie quelques traits, tirés de la gazette du gouvernement chinois, et qui renferment, je crois, toutes les couleurs de la palette politique à laquelle puisent à cette heure Orientaux et Occidentaux. Vous y verrez et les efforts du parti européen *qu'inspire*

Voyage autour du monde... La Chine

le prince Kong, et la résistance de l'instinct national, tracés non par un Européen plus ou moins mal renseigné, mais par les Chinois eux-mêmes.



Le prince Kong.

Mémoire du yamen (ministère) des affaires étrangères sur la convenance et la nécessité d'enseigner les sciences aux Chinois lettrés.

« Les serviteurs de Votre Majesté lui font les représentations respectueuses sur ce qui suit :

On propose que les lettrés soient invités à passer ^{p3.123} des examens en astronomie et en mathématiques au yamen de vos serviteurs, en vue de leur faire acquérir l'intelligence complète de l'industrie et des arts étrangers. Ils prient Votre Majesté de vouloir bien répondre à leur respectueux mémoire.

Ils exposent humblement que, si d'un côté l'inauguration d'institutions nouvelles destinées à l'encouragement du talent a toujours été une mesure extraordinaire, il faut reconnaître de l'autre que toutes les fois qu'on a élargi la route qui mène aux

Voyage autour du monde... La Chine

services publics, il n'a jamais manqué de se présenter des hommes instruits et habiles, prêts à entrer hardiment dans cette voie nouvelle. Dans la septième lune de la première année de Tung-Chih (juin 62), le yamen de vos serviteurs établit l'école des langues, et des classes d'anglais, de français et de russe... (Suit le recrutement et ce qui a rapport à l'avancement des étudiants.)

.....

Vos serviteurs ont été frappés de voir que les arts des étrangers, leurs machines, leurs armes à feu, leurs navires et leurs voitures, dérivent entièrement de la connaissance de l'astronomie et des mathématiques. À Chang-Haï et à Kiang-Nan, on surveille bien la construction et la manœuvre des vapeurs de différentes classes ; mais, sans l'étude consciencieuse des principes sur lesquels reposent la construction et la manœuvre, ce que l'on ^{p3.124} apprend ainsi n'est que superficiel, et partant n'a aucune utilité réelle.

En conséquence, après délibération, vos serviteurs proposent d'ouvrir une nouvelle école, et d'inviter à se présenter au yamen pour y être examinés... tous les Mandchoux et Chinois qui ont pris leur degré de licencié, de même que ceux qui ont été pourvus du même grade, soit par acte de grâce, soit comme hommes de douze années, soit comme anciens bacheliers ou licenciés de la liste supplémentaire, ou bacheliers du mérite, tous possédant à fond la littérature chinoise, et âgés de vingt ans au moins... (Suivent les règles d'admission relatives à l'établissement, à l'arbre généalogique et aux certificats exigés, suivant qu'ils appartiennent à une des bannières, qu'ils sont Chinois ou Mandchoux, originaires de la capitale ou des provinces.)

.....

Quand vos serviteurs auront fait la liste de ceux qui auront été admis à la suite de cet examen préliminaire, on engagera

Voyage autour du monde... La Chine

des professeurs de l'Occident pour les instruire dans l'école nouvelle. Alors on espère en toute confiance qu'ils apprendront sérieusement l'astronomie et les mathématiques. La théorie étant ainsi perfectionnée dès le commencement, les applications seront aussi ^{p3.125} perfectionnées, et, au bout d'un petit nombre d'années, un heureux résultat est certain.

Les écoles déjà ouvertes n'en subsisteront pas moins, et dès lors l'accès de la carrière se trouvant élargi, il est impossible qu'il ne se présente pas des hommes d'une intelligence et d'une capacité au-dessus de la moyenne. Les Chinois ne sont ni moins habiles ni moins intelligents que les hommes de l'Ouest ; et quand en astronomie, en mathématiques, dans l'examen des causes et des effets, en histoire naturelle, en mécanique et en astrologie, les étudiants voudront s'appliquer à découvrir tous les secrets, alors la Chine sera forte de sa propre force.

La question des professeurs étrangers a été examinée avec l'inspecteur général Hart, et il est autorisé par le yamen à les faire venir. Quant aux règles d'établissement et de récompense pour les étudiants qui réussiront, elles seront discutées avec soin et soumises au trône par vos serviteurs, dès qu'ils auront eu l'honneur de recevoir de Votre Majesté l'assentiment au plan développé dans ce mémoire.

Maintenant ils présentent respectueusement ce mémoire, soumettant que les lettrés soient admis à passer un examen en astronomie et en mathématiques, dans le but d'acquérir la complète intelligence des applications modernes de ^{p3.126} la science ; et, prosternés, ils demandent avec prières les instructions de Leurs Majestés les impératrices douairières et de Sa Majesté l'empereur.

5e jour de la 11e lune de la 5e année Tung-Chih (5 janvier 1867)

Voyage autour du monde... La Chine

Deuxième mémoire du yamen sur le même sujet.

Le mémoire qui précède avait reçu l'approbation suivant la forme consacrée : « Nous consentons à ce qui est proposé : qu'on respecte ceci ! » — Mais voyant que l'ordonnance allait rester lettre morte, le yamen présenta, moins d'un mois après, un nouveau mémoire dans lequel, rappelant sommairement les dispositions du premier en ce qui concerne l'admission des candidats, il continuait ainsi :

« La présente proposition de vos serviteurs n'est pas *le moins du monde* (ainsi qu'ils tiennent à le faire observer humblement) déterminée par leur admiration pour la nouveauté, ou leur passion pour ce qui est à l'étranger, mais par l'étonnement où les a mis le savoir mécanique des Occidentaux.

Ils font ces propositions, parce que toutes les applications mécaniques de l'Occident dérivent de la connaissance approfondie de la géométrie. Or, ^{p3.127} maintenant que la Chine veut entrer à fond dans la construction des steamers et des machines, vos serviteurs appréhendent que si, poussée par un esprit de vanité nationale, elle refuse de se laisser guider par des savants de l'Ouest dans l'étude des principes et des applications de la mécanique, on appauvrisse le trésor public sans aucun avantage sérieux.

On va sans doute critiquer ces propositions, sans se préoccuper du mérite qu'elles renferment ; il ne manquera pas de gens pour insinuer que ces mesures ne sont pas nécessaires ; d'autres feront un crime d'abandonner les vieux usages chinois, pour se laisser guider par les Occidentaux. Il y en aura même qui affirmeront que c'est une honte d'agir ainsi. Ces arguments ne peuvent venir que d'hommes entièrement ignorants des exigences de cette époque.

S'il est admis que la vraie politique de la Chine doit être de constituer sa force nationale, elle n'a pas de temps à perdre.

Voyage autour du monde... La Chine

Parmi ceux qui comprennent les exigences de l'époque, il n'en est pas un seul qui ne sache que l'acquisition des sciences occidentales, permettant de construire les machines étrangères, est le plus court chemin pour arriver à cette puissance propre et indépendante. Nous citerons pour exemples parmi les gouverneurs des provinces, Tso-Tsun-Tang, Li-Hung-Chang et p3.128 d'autres qui voient avec lucidité la justesse de cette théorie et l'approuvent avec une grande persistance dans leurs lettres et dans leurs mémoires. L'année dernière, Li Hung-Chang a établi à Chang-Haï un arsenal dans lequel des employés de Pékin ont été envoyés pour étudier ; et tout récemment, Tso-Tsun-Tang a demandé l'autorisation d'ouvrir une école d'arts mécaniques, de choisir des jeunes gens intelligents et d'engager des étrangers qui leur apprendraient leurs langues (écrites et parlées), les mathématiques et le dessin ; ajoutant que ces connaissances étaient indispensables pour qu'ils pussent plus tard construire des steamers et des machines.

On peut voir d'après cela que ce n'est pas seulement le corps restreint de vos serviteurs qui pense qu'il n'y a pas de temps à perdre pour acquérir les sciences occidentales.

On dira aussi : Pourquoi ne pas nolisier des steamers, ne pas acheter des armes européennes ? Cela s'est fait dans tous les ports, ce serait plus convenable et plus économique ; dès lors, à quoi bon tant de peine et de dépense ? Ceux qui tiennent ce langage ne savent pas d'abord que ce ne sont pas seulement les steamers et les armes qu'il faut à la Chine ; mais laissant de côté toute autre question pour le moment, il ne faut pas perdre de vue que si, pour faire face à une exigence p3.129 pressante, on achète des steamers et des armes, le secret de leur utilité et de leur emploi n'est pas une question de *chose*, mais de *personne*. Les principes de leur construction doivent être étudiés à fond, et leur secret une fois découvert, ce seront

Voyage autour du monde... La Chine

seulement ceux-là qui s'en seront rendus maîtres qui pourront en tirer parti. Ce qu'on propose est quelque chose de permanent, car il est de toute évidence que la question se résout à ceci : Y a-t-il plus de chance de succès dans une mesure provisoire que dans un plan répondant à tous les temps et embrassant l'avenir ?

Quant à l'objection qu'il est criminel d'abandonner les vieux usages de la Chine pour ceux de l'Occident, elle ne peut venir que d'esprits faibles et *crochus*.

Il semble prouvé que les Occidentaux sont redevables de leurs sciences à l'étude qu'ils ont faite de l'*astronomie chinoise*. Ils pensent eux-mêmes que leur civilisation leur est venue de l'Orient ; mais doués d'un esprit subtil et spéculateur, ils ont écarté, dans la suite des temps, les vieilles traditions pour en développer de nouvelles. C'est une prétention à eux de les dire occidentales ; car, en réalité, le principe de la science était chinois. Il en a été de même en astronomie, en arithmétique et pour toute autre invention. Les Chinois ont fait les découvertes, les Occidentaux les ont appliquées.

p3.130 Or, si la Chine les devançait en sciences, si elle possédait une connaissance approfondie des principes fondamentaux, il est clair qu'elle n'aurait aucun besoin de s'adresser aux étrangers pour les choses qui lui manquent. L'avantage de l'éducation proposée n'est donc pas à dédaigner.

Mais, de plus, le saint ancêtre de Votre Majesté canonisé sous le nom de l'Humain (Kang-Hi) tenait dans la plus haute estime les arts de l'Occident. C'est lui qui plaça les étrangers à l'Observatoire et qui régla par une loi qu'il y en aurait toujours dans cet établissement. Tolérante et embrassant toutes choses, qu'elle était infinie, la sagesse de Sa Majesté ! Convient-il à la dynastie actuelle d'oublier de pareilles traditions ?

Voyage autour du monde... La Chine

En outre, l'arithmétique est un des six arts. Autrefois le laboureur aussi bien que le soldat étaient familiarisés avec l'astronomie. Plus tard, on en *défendit* l'étude, et cette science déclina. Pendant la période Kang-Hi de la dynastie actuelle (1661-1722), cette prohibition fut levée, et dès lors le savoir abonda et la science refleurit. À l'étude du *King* (les anciens classiques), on ajouta celle de l'arithmétique. On fit des ouvrages sur cette matière, examinant les autorités et tirant des conclusions.

Le proverbe dit : « Le savant a honte d'ignorer quelque chose ». N'est-ce pas une honte en effet ^{p3.131} qu'un savant, sortant de chez lui et levant les yeux au ciel, ne puisse se rendre compte des constellations ? Quand même il n'y aurait pas d'école ouverte pour cela, ce serait son devoir de cultiver cette science. Combien n'y est-il pas tenu davantage aujourd'hui qu'on a *élevé un but qui l'invite à tirer* ?

Mais l'argument le plus pervers est celui qui prétend que c'est une *honte* de prendre des leçons des Occidentaux. La chose la plus honteuse du monde est d'être inférieur à ses semblables. Les nations de l'Occident ont employé des masses d'années à étudier la construction des steamers, et comme toutes ont pris des leçons les unes des autres, cette construction s'est modifiée jour par jour. Dans l'Extrême-Orient, le Japon vient d'envoyer des hommes en Europe pour apprendre l'anglais, étudier l'astronomie, et les livres qui traitent de la navigation à vapeur ; et en quelques années ils auront accompli leur entreprise. Sans parler davantage des puissances maritimes de l'Occident, cherchant à faire rivaliser leurs marines, quand on voit un petit État comme le Japon faire un suprême effort pour devenir puissant, y aurait-il rien de plus honteux pour la Chine que de rester seule attachée à des coutumes vieilles et surannées, indifférente au renouvellement de sa force ? Croit-on qu'une semblable honte puisse être effacée par les arguments de ceux ^{p3.132} qui, bien loin de se

Voyage autour du monde... La Chine

sentir humiliés de leur infériorité, lorsqu'on propose un plan qui nous permet d'égaliser et peut-être de dépasser les autres peuples, prétendent que la seule chose possible est de les prendre pour maîtres, et s'endorment dans la doctrine qui en découle : que le plan le plus sage est de ne jamais s'instruire ?

On avancera peut-être que la fabrication est une œuvre d'artisan et, comme telle, *au-dessous* du lettré. Vos serviteurs ne laisseront pas passer ceci sans observation. Dans le rituel de « Chou », la note relative à l'inspection des ouvriers et de leurs produits porte seulement sur la mise en œuvre du bois de tzu (cèdre) pour la construction des cercueils, des roues, des couvertures et des chariots. Pourquoi, pendant des milliers d'années, ces arts ont-ils été tenus pour classiques dans les écoles ? Parce que, pendant que l'ouvrier met son art en pratique, le lettré en pénètre les principes.

Pour conclure : le but de l'étude est l'utilité, la valeur des choses dépend de leur adaptation aux temps. Les objections au présent système peuvent être nombreuses ; c'est le devoir de l'administration de conclure, après en avoir pesé les mérites. Quant à vos serviteurs, ils ont mûrement réfléchi. Mais le système, étant complètement neuf, demande dans les détails une grande attention. Généralement parlant, si le cours des études est ardu, des ^{p3.133} appointements élevés doivent être prodigués, et il ne faut pas perdre de vue que les promotions seules pourront stimuler les étudiants. En conséquence, vos serviteurs réunis en conférence solennelle ont proposé six règlements. Ci-joint en est la copie, soumise à l'examen et à la décision de Votre Majesté Impériale.

Ils émettent de plus l'opinion que le Pion-Hsiu, le Chien-Tao et le Shu-Chi-Shih du collège de Nankin, éminents pour leur savoir, et ayant comparativement peu à faire, acquerraient facilement la connaissance de l'astronomie et des mathématiques, si on les y obligeait. C'est donc un devoir pour vos serviteurs de demander

Voyage autour du monde... La Chine

que, pour étendre la limite des choix, on invite ces employés à passer l'examen indiqué, et aussi tous ceux qui, dans la capitale et les provinces, ont commencé comme docteurs (Chin-Shih) leurs carrières officielles, aussi bien que les cinq dénominations de licenciés énumérés précédemment.

Prosternés, ils implorent pour leurs propositions le regard sacré de LL. MM. les Impératrices douairières et de S. M. l'empereur, et une réponse qui leur apprenne si elles ont été jugées convenables ou non. »

Le 24^e jour de la 12^e lune, 5^e année Tung-Chih (29 janvier 1867), on a reçu le rescrit suivant :

« Nous consentons à ce qui est proposé. Qu'on ^{p3.134} publie le projet aussi bien que le mémoire. — Qu'on respecte ceci ! »

Voici enfin quelques extraits du dernier rapport que M. Robert Hart, inspecteur général des douanes, a adressé au gouvernement impérial chinois. Vous y verrez avec quelle hardiesse, quelle netteté et quel tour à la fois original, le novateur dit la vérité en face à un gouvernement essentiellement oriental.

Une vue bien plus étendue est donnée à un petit homme placé sur les épaules d'un homme grand, qu'à l'homme grand lui-même, et le coup d'œil direct du mont Lô embrasse non seulement la silhouette des collines et la profondeur des eaux, mais aussi les moindres détails. Il en est précisément ainsi de l'homme qui s'aventure à raconter ce qu'il a vu d'une façon tout à fait désintéressée ; et, comme dans le cas du petit homme, quelque profit peut être tiré même de sa témérité.

Il résulte des observations prises par les races occidentales, que c'est en Chine que l'on trouve la faiblesse la plus évidente.

Autrefois les Chinois n'entretenaient aucun rapport avec les races étrangères ; mais depuis le dernier demi-siècle, chaque pays est entré graduellement en négociation avec eux : il est

Voyage autour du monde... La Chine

impossible qu'ils se maintiennent sur le terrain de leurs anciennes traditions.

p3.135 Le code des lois chinoises est, en théorie, excessivement sévère et admirablement coordonné ; mais, en pratique, il n'est mis à exécution qu'avec un relâchement immense. La théorie de l'administration a beau être raffinée et élaborée, le temps l'a complètement réduite à une machine sans valeur.

Les mandarins administrateurs des provinces ne restent jamais assez longtemps en place ; le nombre de ceux qui font bien leur devoir est restreint : ceux qui ont recours à des pratiques malhonnêtes abondent. Un patronage puissant est donné à des hommes sans valeur, et une licence extrême est accordée à la rapacité des amis et parents de ceux qui sont au pouvoir : les justes réclamations du peuple sont méconnues.

En même temps, les membres des ministères permettent à leurs commis de saisir les rênes du pouvoir, et de décréter des permissions et des refus de paiement d'argent, de telle sorte que celles des autorités provinciales qui ne sont pas corrompues exécutent inconsciemment des ordres iniques. Avec un pareil système, quel que soit le désir qu'on ait de travailler à la prospérité du peuple, comment faire ?

Quoique les taxes de guerre soient élevées à un taux énorme dans chaque province, il y a toujours dans le paiement de la solde un arriéré de p3.136 plusieurs mois et même de plus d'un an. Les soldats sont comptés par millions... sur le papier : prenez-les par corps, et vous trouverez que la moyenne se compose de gens vieux, décrépits, ignorants, qui en temps de paix gagnent leur vie comme coulies, au lieu d'apprendre le service militaire.

Si soudain les troupes sont appelées à la guerre, on ne pourra faire qu'une levée précipitée de paysans armés de piques et de sabres faits de socs et de faux. Les troupes tartares en temps de paix tirent à l'arc et manœuvrent la

Voyage autour du monde... La Chine

fronde, mais seulement pour la parade, et elles ne tendent qu'à l'effet : leurs bras et leurs muscles s'énervent, et elles passent surtout leur temps à élever des oiseaux !

Quand les rebelles apparaissent et qu'une sanglante bataille a été évitée, alors un homme se suicide pour attirer la compassion impériale sur toute sa famille. Ou bien, quand les deux forces sont en présence, les Impériaux n'avancent que si les rebelles se retirent volontairement. Mais si les rebelles ne commencent pas par battre en retraite, ce sont les soldats impériaux qui se replient. Alors les officiers, pour donner créance aux rapports qu'ils envoient sur une prétendue victoire, tuent un ou deux êtres paisibles. Enfin, si après la retraite des rebelles ils trouvent quelques paysans ^{p3.137} qui n'aient point le crâne rasé ¹, ils les décapitent instantanément, sous prétexte qu'ils sont des rebelles à longs cheveux : après en avoir tué un grand nombre, ils demandent une récompense pour services méritoires.

Au point de vue financier, on tracasse tellement le peuple pour le paiement des impôts, qu'il se dit « scalpé ». De plus, toutes les dépenses impériales, petites et grandes, ne sont liquidées que par des réquisitions, ce qui jette le peuple dans de mauvaises pratiques.

On arrive donc à cette conclusion sur la politique intérieure de la Chine, que tout ce qui est affaires civiles ou militaires est fondé sur le mensonge. Les administrateurs chargés de l'exécution des lois n'envisagent que la question du gain : les gardiens de la fortune publique sont les ouvriers ardents de leur bourse personnelle, et pour ce qui est vu par les hommes au pouvoir, c'est comme s'ils ne voyaient rien du tout. Si le gouvernement ne sort de cette léthargie, il est à craindre que les populations ne donnent carrière à leur mépris pour les supérieurs et n'entrent en rébellion... »

¹ Les rebelles laissent pousser tous leurs cheveux, mais les paysans — non rebelles — ne se rasent pas toujours la tête.

Voyage autour du monde... La Chine

Tels sont, à mon avis, les aperçus les plus rapides, mais les plus typiques, de la situation ^{p3.138} actuelle ; je ne me permettrai pas d'y ajouter une ligne ; car si je devais entrer dans la question historique et diplomatique du céleste empire, il en résulterait probablement un gros volume et beaucoup d'ennui pour vous.

J'aime mieux vous dire au contraire ce qui nous a causé infiniment de plaisir, une gracieuse invitation à déjeuner chez Son Altesse Impériale le prince Kong, oncle de l'empereur, régent de l'empire, fils du Ciel et descendant du Feu.

Par un dégel boueux, nous allons à cheval, en bottes et en éperons, jusqu'au yamen des affaires étrangères, où un piquet de cavalerie indigène rend les honneurs au duc de Penthievre ; nous donnons nos chevaux à des grooms vêtus de bleu de ciel, et chaussés de bottes de velours noir ; nous sommes devant trois potentats, boutonnés de rouge, en casaquins de peau de renard, sous des chapeaux officiels recouverts de franges de soie rouge et ornés d'une longue queue de plumes de paon, dans des robes de soie gris perle à boutons d'or, et des bottes de satin blanc. Ce qui s'est fait de révérences périodiques et mécaniques dans la cour d'honneur n'est pas calculable sans une table de logarithmes. Nous nous inclinons, vous vous inclinez, ils s'inclinent, sans qu'on imagine quand l'étiquette permettra de relever la tête. De plus, en Chine, on éclate toujours d'un rire forcé, en se disant bonjour, ^{p3.139} avec des oh ! oh ! ah ! ah ! sur un rythme qui va *crescendo*. Enfin les trois gros mandarins nous emmènent par une série de passerelles sautillantes et de ponts torturés autour de kiosques à parois de papier, et nous nous trouvons en présence de Son Altesse Impériale, dont la figure est intelligente et l'accueil des plus aimables ; nous passons de nouveau un petit quart d'heure en révérences réciproques, mais nous gardons nos chapeaux sur la tête (le contraire serait une haute impolitesse). — Un séjour de deux mois et demi en Chine nous a donné l'habitude des grandes manières célestes, et je vous assure que vous nous auriez tous pris pour des descendants du Feu, tant nous savons

Voyage autour du monde... La Chine

rentre nos poings fermés dans nos manches, puis avec componction, avec méthode, les porter réunis jusqu'à toucher notre front ; tant nous savons faire une démonstration d'hilarité, et enfin tant nous manœuvrons habilement les bâtonnets d'ivoire. En effet, pendant que M. Brown, premier secrétaire de la légation, traduisait les compliments



En visite chez le prince Kong.

du régent au duc de Penthièvre et *vice versa*, la table se couvrait, comme par enchantement, de centaines de soucoupes craquelées, de petits pots d'émail gros comme un dé à coudre, le tout chargé de mets hachés et gluants, verts, roses, bleus ; de pâtes écarlate et juteuses ; de fruits, de piments, de viandes, etc.

Prévoyant la maladresse des Barbares, les Célestes ^{p3.140} potentats avaient fait pompeusement apporter fourchettes et couteaux ; mais nous mettions notre amour-propre à jouer des bâtonnets, ce qui leur fit

Voyage autour du monde... La Chine

plaisir. Le duc de Penthievre était à la droite du régent, Fauvel à sa gauche ; pour moi, j'avais le bonheur d'être entre le ministre du Commerce et le ministre de l'Instruction Publique. Vous ne pouvez vous imaginer combien ils ont voulu être gracieux : j'ai eu en un instant de plus de vingt plats à la fois dans mon assiette, et je confesse avoir goûté à peu près de cent cinquante plats sucrés qui étaient alignés sur la table ; tout aurait été pour le mieux, si le révérend n'avait pris à tâche de me faire rire, en marmottant quelque plaisanterie chaque fois que l'excellent ministre de l'Instruction Publique — avec une politesse extrême — me mettait dans la bouche même, avec ses bâtonnets, des quartiers d'orange sucrés, tandis que le ministre du Commerce — rivalisant de zèle — introduisait par la gauche, sous mes dents, des tranches de jambon confit dans du gingembre. « That old gentleman will poison you again » (Ce vieux Monsieur va vous empoisonner), répétait chaque fois notre aimable compagnon de course à Nang-Kao. — Sans que nous ayons fait la moindre allusion à notre mésaventure, le ministre de l'Intérieur a amené peu à peu la conversation sur les difficultés des voyages, et voyant que nous faisions semblant d'ignorer l'attentat ^{p3.141} commis par ses administrés, il s'est confondu en excuses avec une grâce qui nous fera tout oublier.

Tien-Tsin, 6 avril.

En quatre jours, nous venons de regagner les rivages du Pe-Tchi-Li ; nous avons fait route par eau, afin de voir un nouveau paysage : mais nous avons seulement vu un autre genre d'horreur, car la monotonie du Peï-Ho, que nous avons descendu pendant ces quatre-vingt-seize heures, n'est rompue çà et là que par l'aspect de quelques cadavres de mendiants suivant le fil des eaux ou échoués sur les bancs ; et c'est de cette eau-là qu'il faut boire.

Pour ce court voyage, chacun a sa barque, de sorte que nous naviguons sur une espèce de flottille, guidée par la barque cuisine et la barque salle à manger. Chaque esquif a deux matelots indigènes, couverts de vermine, avec lesquels il faut vivre côte à côte ; tantôt ils

Voyage autour du monde... La Chine

nous poussent de la gaffe, tantôt de la rame ; de temps en temps, un peu de brise vient enfler nos voiles faites de jonc, puis un coude de la jaunâtre rivière nous met vent debout, et nous lançons à terre nos matelots avec une cordelle, pour laquelle ils se métamorphosent en chevaux de halage. — La gelée seule nous fait passer des nuits, assez dures, d'autant plus que depuis Nang-Kao nous sommes devenus prudents : chaque ^{p3.142} barque a son quart à faire, prend à son tour la tête de colonne, avec deux carabines toutes prêtes sur l'avant. On parle de pirates redoutables, mais nous n'en voyons pas, heureusement ! et nos seules victimes sont des oies sauvages et des pluviers.

Je croirais volontiers que les Chinois sont fort insensibles au froid ; car, malgré les glaçons que charriait encore la rivière, nous avons vu autour d'un convoi de jonques échouées sur un banc, plusieurs centaines de Chinois, dans l'eau jusqu'à la ceinture, tenter inutilement de les remettre à flot, en faisant un tapage sans doute égal à celui qui fit tomber du ciel les vols de grues aux jeux Olympiques ; ils avaient laissé tous leurs vêtements à terre, et, devenus rouges comme des homards, ils barbotaient gaiement.

Nous retrouvons à Tien-Tsin notre *Sze-Chuen*, complétant notre chargement ¹. Nous attendons son départ jusqu'au 8 avril. Nous avons d'abord une grande réception chez Son Excellence Tchong-Hao ², qui est, après le prince Kong et M. Hart, ^{p3.143} l'homme le plus important de l'empire du Milieu. C'est lui qui a signé nos derniers traités de paix, et que l'on consulte dans toutes les questions barbaro-chinoises.

¹ Le fret pour les marchandises est presque aussi élevé de Tien-Tsin à Chang-Haï, que de Chang-Haï à Londres.

² Tchong-Hao est le mandarin compromis dans les massacres de Tien-Tsin, et envoyé depuis en France pour faire amende honorable. Chacun a appris les péripéties de cette ambassade ambulante, qui a dû rédiger des *memoranda* successifs à Napoléon III, puis à l'impératrice régente, à la délégation de Tours, au chef du pouvoir exécutif, et enfin au président de la république. Elle est retournée en Chine, où elle s'évertue actuellement à *expliquer* à la Cour de Pékin la déclaration de guerre à la Prusse, le 4 septembre, le pacte de Bordeaux, le 18 mars, la Commune et les deux sièges de Paris.



Tchung-Hao, gouverneur de Tien-Tsin.

J'ai vu chez lui de bien jolis dragons de bronze tout couverts de pointes, sorte de fétiches ayant ramification avec le fong-chouï, une des superstitions les plus répandues de la Chine, et dont nous avons déjà pu maintes fois remarquer les curieux effets. Le fong-chouï, si j'ai bien compris et observé juste, est pour les Chinois la forme matérielle par laquelle la divinité affirme sur un lieu sa protection ou sa haine. Si une montagne a la forme grossière d'un animal quelconque, leur imagination bizarre se met en œuvre de compléter la ressemblance et de l'outrer par mille moyens ; des arbres plantés en ligne sur la crête feront la crinière du lion ; un trou perforé de part en part fera l'œil, etc. La contrée qui possède une telle émanation de la divinité devient

Voyage autour du monde... La Chine

« heureuse et sacrée » : des villages entiers émigreront vers elle, ou bien les villages des environs, devenus jaloux et fanatiques, enverront une belle nuit tous les hommes valides pour couper la ^{p3.144} crête par une tranchée, et c'est ce qu'on appelle briser l'épine dorsale du dragon.

C'est une chose des plus curieuses ; et des gens qui ont habité vingt ans la Chine m'ont dit qu'ils avaient vu des contrées entières en émoi, quand le vent avait arraché la crinière végétale du monstre factice. De plus, il semble que, par un vague pressentiment des phénomènes de l'électricité, ce soit à leurs yeux par les pointes hérissées que le dieu diffuse toutes ses bonnes influences ; aussi roches et piquets sont-ils accumulés pour la multiplication du fluide bienfaiteur, et les collines sont-elles converties en vastes porcs-épics.

Loin de toutes ces bizarreries erronées, nous passons quelques heures bien douces sous un toit cher à tout Français. En parcourant les rues sordides de Tien-Tsin, nos regards sont attirés par une porte surmontée d'une croix ; nous frappons, pensant trouver un missionnaire et voulant lui rendre visite ; bientôt un guichet s'ouvre, et une pâle figure de sœur de saint Vincent de Paul nous demande craintivement ce que nous voulons.

— Nous sommes simplement des Français, dîmes-nous, heureux, ma sœur, si nous pouvons vous rendre hommage et parler de la France, que, dans l'Extrême-Orient, vous représentez par le sacrifice et la charité.

On hésite un peu à nous ouvrir, mais enfin une autre sœur rassure sa compagne, et nous avons le bonheur ^{p3.145} de visiter en détail une école admirablement tenue. Il y a là près de deux cents petites filles, arrachées à la misère et élevées maternellement dans un bien-être véritable, au moral et au physique. Rien de plus touchant et de plus grand que ce dévouement et cette abnégation des sœurs de saint Vincent de Paul. Après le spectacle de tant d'horreurs sur ce sol de pourriture appelé empire chinois, la vue de ces sœurs de charité a quelque chose qui élève l'âme et la purifie : on se sent meilleur après

Voyage autour du monde... La Chine

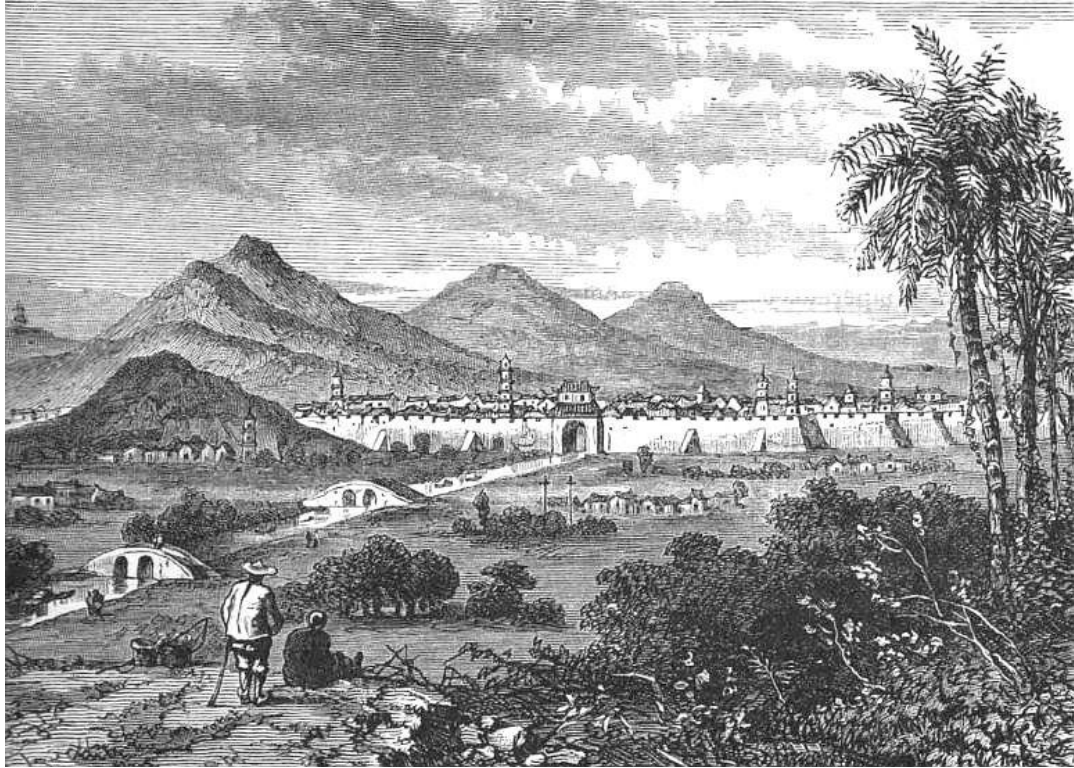
un temps même court passé dans une atmosphère qui est vraiment céleste. Les sœurs ne savaient pas qu'un des deux visiteurs français était de sang royal ; tout demeura donc, sauf une offrande de celui-ci à la dernière minute, dans l'admirable simplicité qui est le propre de cet ordre touchant. Elles nous répétaient avec tant de foi ce que m'avait déjà dit la sœur de Mervé à l'hôpital de Chang-Haï, quand je lui demandais si elle reviendrait bientôt en France :

— La Chine est un lieu de douleur pour nous, mais un lieu de passage entre la terre et le ciel, que nous voulons mériter ; nous quittons la France pour n'y jamais revenir, pour soigner ici les malades et les pauvres, et y mourir dans notre devoir ¹.

@

¹ Le 21 juin 1870, dix-sept personnes européennes, dont neuf sœurs de charité et le consul de France, furent massacrées à Tien-Tsin par la populace furieuse, qui les accusait de fabriquer des médicaments avec les yeux des petits enfants. Sans doute, nous aurions pu venger par les armes cet acte de barbarie, si la France elle-même n'était alors devenue un lugubre champ de bataille. S'il est triste de penser qu'en Chine la charité a été récompensée par l'assassinat, n'est-il pas consolant, pour l'honneur du dévouement français, de savoir qu'après la nouvelle des massacres, le père Étienne, supérieur des sœurs de saint Vincent de Paul, ne pouvait suffire aux demandes des sœurs qui sollicitaient de partir pour la Chine ?

Voyage autour du monde... La Chine



Nankin, aux tours de porcelaine.